



BEN BOVA

# Colonie

2



BEN BOVA

*Colonie*

Tome II

*Ce roman a paru sous le titre original :*

COLONY

*Traduit de l'américain par Michel DEUTSCH*

# LIVRE III (suite)

JUIN 2008

23

FLASH FLASH FLASH

*Buenos Aires : Le gouvernement argentin a annoncé dans le courant de l'après-midi que tous les passagers de la navette spatiale détournés vont être incessamment libérés et rapatriés.*

*Le chef du commando, une femme que l'on ne connaît que sous son romantique nom de guerre, Shéhérazade, placée en résidence surveillée avec ses complices, a réussi à s'évader. On avait antérieurement indiqué au siège du Gouvernement mondial, à Messine, qu'elle avait été tuée lors du détournement.*

*La décision des autorités argentines d'accorder le droit d'asile aux autres pirates de l'espace agissant pour des mobiles d'ordre politique a été accueillie avec la plus vive réprobation par les dirigeants mondiaux...*

*Dépêche International News,  
6 août 2008.*

T. Hunier Garrison étira ses membres noueux et s'enfonça jusqu'au cou dans l'eau brûlante. Son crâne chauve se couvrit de transpiration et voyant la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux, l'une des deux petites Orientales qui partageaient avec lui l'hospitalité de la baignoire démesurée lui essuya les sourcils d'un doigt attentif avec un sourire qu'il lui rendit. Sa compagne, debout dans l'eau, prit des huiles aromatiques et des parfums sur l'étagère.

Des tourbillons de vapeur s'élevèrent à l'entrée d'Arlène qui attira à elle un banc de bois et s'assit au bord de la baignoire encastrée dans le sol.

— Ma robe va être toute fripée, dit-elle en tirant sur sa jupe qui dissimulait à peine ses cuisses bronzées.

— Eh bien, tu n'as qu'à l'ôter et nous rejoindre, répliqua Garrison. Il y a largement la place.

— Je n'ai malheureusement pas le temps.

— Comment trouves-tu mes pêcheuses de perles ? C'est Hashimoto qui m'en a fait cadeau tellement il était heureux d'avoir été libéré après le détournement.

Arlène jeta un coup d'œil aux deux filles.

— Elles sont ravissantes.

— Elles peuvent rester cinq minutes d'affilée sans respirer. C'est sous l'eau qu'elles font leurs meilleures prestations.

— Eh bien !

— Tu n'as jamais essayé de souffler dans la trompette sous l'eau ?

Arlène repoussa en arrière ses cheveux flamboyants.

— C'est leur spécialité ?

— Entre autres choses, répondit Garrison avec un sourire libidineux.

— Dites, j'ai parlé avec Steinmetz à Rio...

— Où est ce garçon ?

— Il a disparu sans laisser de trace.

— Mais, sacré bon Dieu, il ne s'est quand même pas volatilisé ! s'exclama-t-il sur un ton si violent que les petites Japonaises sursautèrent et eurent un mouvement de recul. Voyons, reprit-il, il n'a pas pu aller très loin sur un scooter.

— Le pays est vaste.

— Foutaises !

— Et il est avec cette fille du F.R.P., celle qui se fait appeler Shéhérazade. On ne sait d'ailleurs pas trop, semble-t-il, s'il l'a prise en otage ou si c'est le contraire. Apparemment, c'est lui qui a ouvert le feu.

— Je me fous éperdument de savoir qui a fait quoi et à qui. Je veux ce type. Il m'appartient, que diable, et je tiens à le récupérer. Cobb le réclame à cor et à cri. Il a besoin de lui sur Île Un.

Arlène hocha la tête et ses mèches détremées par la vapeur lui retombèrent dans les yeux.

— Si elle l'aide... ou s'il l'a prise en otage... elle connaît toutes les caches des guérilleros, tous les terroristes d'ici à...

Garrison réfléchit un instant.

— Dans ce cas, je veux aussi la fille.

— Ce ne sera pas facile.

— Tu vas dire à Steinmetz qu'il est viré. Que son lieutenant à Rio prenne sa place. Convoque-le, le Steinmetz, je vais faire un exemple. Et que tous nos correspondants en Amérique Latine se mettent à la recherche du garçon et de la fille. Je les veux tous les deux.

— Autant chercher deux fourmis dans la jungle, objecta Arlène.

— Tu as envie que je te fasse subir le même traitement qu'à Steinmetz ?

— Oh non !

— Alors, fais ce que je te dis.

Elle se leva et Garrison dut rejeter la tête en arrière pour voir ses jambes qui n'en finissaient pas, son corps aux rotundités généreuses, sa figure cramoisie.

— Où vas-tu ?

— Passer les coups de fil que vous voulez que je passe.

— Il y a un appareil là-bas, fit Garrison en désignant quelque chose du doigt au milieu de la buée qui remplissait la pièce. Pas la peine de te déranger. Et déshabille-toi pendant que tu téléphones, enchaîna-t-il avec un nouveau sourire. Quand tu auras fini, j'aimerais que tu viennes nous rejoindre dans la baignoire pour que tu puisses voir combien de temps ces petites sont capables de retenir leur respiration sous l'eau.

Arlène le dévisagea et l'ombre d'une désapprobation lui pinça imperceptiblement les lèvres.

— Et ne fais pas ta mijaurée. Laisse ces petites te travailler au corps et je te montrerai ce que Hashimoto m'a envoyé d'autre. Il s'est aussi souvenu de toi.

— Vraiment ?

Garrison acquiesça. Les deux « pêcheuses de perles » sourirent et dodelinèrent du menton. Elles disparaissaient jusqu'à la taille dans l'eau parfumée et fumante. Elles avaient pour instruction de faire tout ce qu'on leur dirait de faire et de ne pas prononcer un seul mot dans

aucune langue à moins qu'on ne leur donne l'ordre de parler.

Un léger sourire retroussa les lèvres d'Arlène.

— Vous êtes un vieux cochon, vous savez ?

— Le fait est, reconnut Garrison avec bonne humeur. Mais, à mon âge, le voyeurisme est à peu près le seul plaisir qui me reste. D'ailleurs, tu es une exhibitionniste. Tu aimes ça. Avoue, insista-t-il avec un soupçon de dureté dans sa voix rocailleuse. Tu aimes te montrer, hein ? Ce n'est pas vrai ? ajouta-t-il comme Arlène s'obstinait dans son mutisme.

— Bien sûr que si, mon chou, répondit-elle enfin tout en déboutonnant son corsage. J'adore.

Bien qu'ils appartenissent tous les deux à la même espèce biologique, Kowié Bowéto et Chiu Chan Liu n'auraient pas pu être plus différents qu'ils ne l'étaient.

Le premier était un colosse dont le front large et bombé dominait deux yeux minuscules et méfiants, toujours en alerte. Au naturel, son expression était renfrognée. C'était un homme qui, d'instinct, attaquait les problèmes bille en tête.

En d'autres temps, Liu, quant à lui, aurait été un philosophe, un sage, un mandarin. Frêle et menu, c'était un taciturne. On aurait presque dit un ascète.

Ils étaient dans l'appartement de fonction qu'occupait le Chinois au siège du Gouvernement mondial à Messine. La peinture sur soie qui ornait l'un des murs et le vase précieux qui trônait dans un coin étaient les seuls éléments exotiques de la pièce par ailleurs décorée de chromes, de plastique et de verre conformément au style occidental contemporain comme tous les autres logements des fonctionnaires du G.M.

— Mais il se remet de son attaque, était en train de dire Bowéto, affalé dans un fauteuil résille en plastique, une chope de bière brune posée sur la table basse devant lui.

Liu était assis sur une chaise droite garnie de peluche, un verre de la taille d'un dé à coudre rempli de vin d'abricot à portée de la main.

— Il a plus de quatre-vingts ans, murmura-t-il. Il n'en a plus pour bien longtemps.

Bowéto haussa les épaules.

— Eh bien, l'Assemblée élira un nouveau directeur.

Liu inclina à peine la tête d'un centimètre.

— Avez-vous réfléchi aux noms des éventuels candidats ?

Les yeux de l'Africain se rétrécirent.

— Un peu.

— Il serait peut-être... utile que nous passions en revue les possibilités pour nous entendre sur une seule et même personne, reprit doucement Liu. Si nous arrivions à un accord, vous et moi, nous parviendrions certainement à convaincre le gros de la délégation africaine et de la délégation asiatique de voter pour elle et elle serait selon toute probabilité notre prochain directeur.

Bowéto, l'air songeur, avala une gorgée de bière.

— Quels sont, selon vous, les candidatures les plus vraisemblables ?

Liu se permit un imperceptible sourire.

— Je crois que ni Williams ni Malékoff n'ont de chances. L'Assemblée redouterait que se rouvrent les vieilles plaies de la Guerre froide si elle élisait un Américain ou un Russe.

— Peut-être. Et al-Hachémi ?

— Je ne pense pas que le directoriat l'intéresse mais je peux me tromper. S'il se présentait aux suffrages de l'Assemblée, ce ne serait, à mon sens, qu'une simple manœuvre destinée à obtenir des concessions en échange du soutien qu'il apporterait à un autre candidat.

— Andersen ?

— Andersen est un administrateur compétent. Le bloc européen votera pour lui et les Américains aussi, si Williams n'est pas partant. Il est respecté, aimé même, par beaucoup de nos collègues.

— Mais vous ne souhaitez pas le voir occuper ce poste.

Ce n'était pas une question mais l'énoncé d'un fait.

— J'ai un autre candidat en tête.

— Qui ?

— Vous, bien sûr.

Les yeux de Bowéto se mirent à scintiller. *Avec quelle facilité son visage trahit ses sentiments !* se dit Liu.

— Accepteriez-vous d'assumer cette responsabilité ?

— Le bloc asiatique voterait-il pour moi ? contra Bowéto.

— Je ferais de mon mieux pour qu'il en aille ainsi.

L'Africain porta à nouveau la chope à ses lèvres.

— Il faut que je réfléchisse, évidemment. C'est une éventualité à laquelle je n'avais jamais pensé.

Mais son visage hurlait : *Oui, oui, oui !*

— Mais tout cela, c'est pour l'avenir, reprit-il en reposant la chope presque vide sur la table. Qu'allons-nous faire en ce qui concerne les problèmes de l'heure auxquels nous sommes confrontés ? *El Libertador...*

— Al-Hachémi a négocié avec lui la libération des otages de la navette. Il suit l'affaire.

— Mais *El Libertador* était derrière l'insurrection sud-africaine. Et la fille du F.R.P. qui dirigeait le coup de main a pris la fuite. Il l'a sûrement aidée à s'évader. Et il accorde l'asile politique à ses complices !

— Ce n'est pas d'une importance majeure. Ce sont d'insignifiants rebelles qui ne comptent guère. Il faut impérativement que nous agissions sans ménager nos efforts pour que le directoriat passe des mains impotentes et séniles de De Paolo à celles d'un leader vigoureux et capable. Alors seulement nous pourrons nous occuper comme il convient des rebelles et des révolutionnaires.

Bowéto se renfrogna, puis il sourit.

— Je suppose que vous avez raison, dit-il.

Ils avançaient obstinément à travers la tempête et la pluie froide sur une route étroite, pleine de creux et de bosses, trempés jusqu'aux os. Le tonnerre les assourdissait et les éclairs qui fusaient comme des langues de serpents illuminaient fugitivement le paysage de leur aveuglante clarté bleue avant de s'évanouir dans les ténèbres.

David sentait Bahjat frissonner. Au bout de quelques kilomètres, il lui dit de s'arrêter sur le bas-côté. La pluie était si violente que l'on ne voyait quasiment rien au-delà du cercle de lumière que projetait le phare du cyclo.

— Il faut trouver un endroit pour nous mettre à l'abri, cria-t-il pour dominer le fracas du tonnerre.

Les cheveux de la jeune fille se plaquaient sur ses joues. Des gouttes ruisselaient de son nez et de son menton. Ses vêtements qui lui collaient au corps épousaient ses formes, dessinant son nombril, le bout de ses seins, ses côtes.

— Il n'y a rien par ici, lui répondit-elle. Et il ne faut pas s'arrêter. Ils nous rattraperaient.

— Pas par une tempête pareille.

— On ne peut pas s'arrêter, répéta-t-elle.

— Alors, laissez-moi au moins conduire.

David prit le guidon et Bahjat monta à son tour en croupe. Elle grelottait et claquait des dents. Penché en avant, David s'efforçait de distinguer la route derrière les nappes de pluie semblables à un mur.

C'était terrifiant et, en même temps, exaltant. Il avait lu des livres qui parlaient des tempêtes, il avait vu des enregistrements d'ouragans et de tornades. Mais, cette fois, c'était bien réel. La pluie glacée qui le cinglait l'obligeait à plisser les paupières qui n'étaient plus que deux fentes étroites. Le tonnerre était partout, effrayant, faisant trembler le sol. Les éclairs qui déchiraient l'obscurité lui lancinaient les nerfs.

*Pas étonnant si nos ancêtres rendaient un culte aux éclairs et au tonnerre. Ils nous réduisent à l'insignifiance. Je suis une fourmi, une bactérie, une molécule en débandade. Leur puissance épouvante et incite à les adorer. Leur puissance et leur beauté. Ce sont des dieux, des divinités visibles infiniment plus grandes et plus puissantes que nous.*

Puis son pragmatisme reprit le dessus et David s'inquiéta : dans l'immensité de cette pampa nue comme la main, sans un seul arbre, n'attireraient-ils pas la foudre ? *Nous devrions faire halte et nous allonger au bord de la route le plus loin possible de cette bécane toute en métal.*

Mais il continua de rouler tandis que Bahjat, secouée de frissons, se cramponnait à lui.

Enfin, la pluie cessa. Les nuages se dispersèrent, laissant apparaître un ciel d'une limpidité de cristal constellé d'étoiles. Comme la batterie ne pourrait pas tenir toute la nuit sans être rechargée, David commença à scruter l'étendue dans l'espoir de découvrir une bourgade, un hameau, une maison isolée, mais en vain. D'un horizon à l'autre, rien que les ténèbres.

L'aube était proche quand ils aperçurent finalement une bicoque perchée sur une hauteur à l'écart de la route. David braqua son guidon et se dirigea vers elle. La machine cahotait dans l'herbe. Ce fut le moment que la batterie choisit pour rendre l'âme et force lui fut de faire la dernière partie du voyage en pédalant – les dents serrées et les mollets douloureux.

— Mettez... la bécane à l'intérieur. Il ne faut pas... qu'on la voie... du haut des airs.

Une terrible lassitude perçait dans la voix de Bahjat et, dans la grisaille du jour qui pointait, son visage terreux trahissait son épuisement.

C'était une vieille cabane utilisée comme refuge par les *vaqueros* à une époque où il n'y avait ni hélicoptères ni électrocyclos. Apparemment, elle servait parfois aux campeurs de hasard car elle tenait encore debout et les murs de bois de l'unique pièce, s'ils avaient besoin d'être repeints, étaient étanches. Il y avait quatre couchettes et même quelques boîtes de conserve sur la planchette au-dessus de l'évier. La baraque avait été construite au-dessus d'un puits à en juger par l'antique pompe à main qui flanquait celle-ci.

Bahjat était agitée de tremblements incoercibles et dès qu'elle se fut allongée sur l'une des couchettes, elle se mit à tousser.

— Vous avez attrapé un rhume, dit David en tâtant son front brûlant. Peut-être même pire.

— Et vous ? s'enquit-elle entre deux quintes.

— Moi, ça va.

— On ne peut pas rester ici longtemps.

— Vous ne pouvez pas non plus voyager si vous êtes malade.

— Si... je pourrai.

David alla passer les boîtes de conserve en revue. Presque toutes étaient autochauffantes. Il ouvrit le couvercle de deux boîtes de potage et d'une de ragoût de viande dont le contenu se mit immédiatement à grésiller et, s'asseyant sur le bord de la couchette, il aida Bahjat à boire

un peu de bouillon. À même la boîte car il n'y avait ni assiettes, ni couverts, ni bols.

Et pas davantage de médicaments.

— La route..., balbutia-t-elle. On pourrait faire de l'auto-stop... Il doit sûrement passer des camions...

— Qui ont des talkies-walkies et notre signalement détaillé aimablement fourni par la police, l'armée ou que sais-je encore !

Quand Bahjat eut avalé quelques bouchées de ragoût, sa toux s'apaisa. David finit ce qui restait sans tenir compte des faibles protestations de la jeune fille : elle redoutait de le contaminer s'il mangeait dans le même récipient qu'elle. Lorsqu'il eut bu le potage, il remplit deux boîtes d'eau fraîche et claire à la pompe et les posa à côté de Bahjat.

— Maintenant, dormez un peu. C'est ce que je vais faire moi-même.

— J'ai froid.

David eut beau fouiller soigneusement la cabane, il ne trouva pas de couvertures, pas même de draps. Le soleil qui entrait par la fenêtre était chaud mais il n'allait pas jusqu'à la couchette encastrée dans le mur et, par conséquent, inamovible. En désespoir de cause, il déshabilla Bahjat, étendit ses vêtements mouillés par terre au milieu de la flaque de soleil et revint vers elle.

*On dirait un bébé moineau, fragile et ravissant*, songea-t-il en regardant son corps nu. Il s'allongea à côté d'elle et la prit dans ses bras. Elle se pelotonna contre lui. Elle avait encore des frissons. David entreprit de lui masser le dos et les fesses. Après avoir toussé plusieurs fois, elle s'endormit. Il en fit autant. La fatigue était plus forte que le désir : telle fut sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil.

Ce fut un bruit de moteur qui le réveilla. Il ouvrit les yeux, tous ses sens en alerte. Les tuiles de bois servant de plafond, Bahjat dans ses bras et le puissant grondement d'un moteur à explosion qui se dirigeait vers la bicoque... ce n'était pas un électrocyclo. Ni un hélicoptère. Un camion, peut-être.

Il se dégagea doucement pour ne pas réveiller la jeune fille endormie dont la respiration était rauque et sifflante. La tache de soleil s'était déplacée mais les vêtements posés sur le plancher étaient secs. Il en recouvrit précipitamment le corps nu de Bahjat avant d'enfiler son pantalon et sa chemise.

Par la fenêtre, il pouvait voir la route qui s'étirait, toute droite, jusqu'à l'horizon. Un gros camion poussif s'y traînait. D'après ce que proclamaient les mots peints sur ses flancs blancs – DON QUIXOTE CERVESA –, il transportait de la bière dans ses entrailles réfrigérées.

*Pas moyen d'aller jusqu'à la route pour l'arrêter*, se dit David. *Mieux vaut, d'ailleurs, ne pas même essayer : ce serait probablement une erreur. Mais elle a besoin d'un médecin ou, au moins, d'une pharmacie.*

Il se retourna. Bahjat était en train de s'asseoir sur la couchette, une main cachant ses seins, l'autre tenant l'épaule opposée comme si elle posait pour un peintre. Mais elle avait les yeux cernés et une toux déchirante la secouait.

— Il ne faut pas rester là, dit-elle.

— Je sais.

— Il passera d'autres camions.

— Mais ils ont la radio et ils préviendront la police.

Elle réussit à sourire.

— Je vais vous apprendre comment un maquisard qui connaît son métier fait du camion-stop.

David, tapi sur la berme, attendait, crispé. Il avait cru à maintes reprises entendre des moteurs mais, chaque fois, ce n'avait été que son imagination qui lui jouait des tours. À un moment donné, un hélicoptère le survola et il se cacha avec le cyclo dans les hautes herbes jaunâtres qui poussaient le long de la route. Apparemment, l'hélico n'y vit que du feu car il s'éloigna sans même se donner la peine de tourner en rond au-dessus du site.

Enfin, David perçut réellement le bruit d'un poids lourd qui approchait. Il se retourna. Bahjat était sur le toit de la cabane. Elle leva le bras et disparut à sa vue. David alla alors déposer la bécane au milieu de la chaussée.

— Espérons que ça marchera, murmura-t-il en étreignant la crosse du pistolet glissé dans sa ceinture.

C'était la seule solution qui resterait si le camion ne s'arrêtait pas.

Il se rua ventre à terre en direction de la cabane. Bahjat arriva en courant à sa rencontre. Il la prit dans ses bras et rebroussa chemin. Elle voulut protester mais une quinte de toux la réduisit au silence.

Tous deux se cachèrent derrière le talus à une dizaine de mètres de la bécane abandonnée.

Le camion freina avec force halètements. Le chauffeur et son aide descendirent nonchalamment de la cabine et s'abîmèrent dans la contemplation du cyclo. Ils échangèrent un coup d'œil, haussèrent les épaules et scrutèrent la plaine. David et Bahjat s'aplatirent encore davantage au sol.

Le plus grand des deux routiers se gratta le crâne et dit quelque chose en espagnol. Cela ressemblait à une question. Et il avait prononcé le mot *terroristas*. L'autre se mit à rire et tendit le doigt vers le véhicule. Son collègue hocha la tête et dit encore quelque chose. Où il y avait le mot *policia*. Le plus petit des deux hommes cracha par terre.

— Policia ! Pah !

Après avoir encore échangé quelques propos, ils relevèrent la bécane et la poussèrent jusqu'à l'arrière du camion. Le grand chauffeur avait l'air beaucoup plus hésitant que son collègue qui forma allégrement la combinaison numérique pour ouvrir le hayon. David surveillait attentivement les mouvements de ses doigts.

Ils soulevèrent la machine en ahanant, la chargèrent dans la remorque, refermèrent bruyamment les battants de la porte et remontèrent dans la cabine. Tirant Bahjat par le bras, David s'élança. La jeune fille porta sa main libre à sa bouche et se plia en deux tandis que son compagnon composait le code de la serrure à combinaison. La porte de la remorque se rouvrit.

Le camion redémarra au moment où David aidait Bahjat à se hisser. Il dut courir pour rattraper le véhicule et y grimper d'un rétablissement. Il referma la porte lentement, soigneusement. La serrure cliqueta.

Il faisait noir à l'intérieur et il fallut un certain temps pour que leurs yeux s'accoutument à l'obscurité. Ils étaient environnés de piles de caisses en plastique transparent à travers lesquelles on distinguait vaguement des meubles dans la pénombre.

— Dommage que tout soit emballé, dit David d'une voix forte pour dominer le bruit des pneus et du moteur. Il y a tout le confort qu'on peut souhaiter, ici. Des divans, des fauteuils...

— C'est merveilleux, fit Bahjat dans un soupir guttural. Nous sommes en sécurité... pour le moment.

Et elle s'effondra dans les bras de son compagnon.

*Beaucoup de gens réagirent devant les satellites énergétiques solaires comme ils avaient réagi une génération plus tôt à l'énergie nucléaire : avec leurs glandes, pas avec leur cerveau. Les émeutes qui éclatèrent à Delhi quand le premier champ de capteurs fut mis en place près de la capitale indienne illustrèrent de façon exemplaire les déchaînements hystériques que déclenchèrent les satellites solaires en de nombreux points du monde. Quelqu'un fit courir le bruit que les faisceaux de micro-ondes émis par le satellite étaient directement braqués sur la ville pendant la nuit dans l'intention délibérée de rendre les femmes stériles !*

*On aurait pu penser, alors que les victimes de la famine s'amoncelaient comme feuilles en automne et que les épidémies ravageaient le pays, que ces imbéciles accueilleraient avec satisfaction une forme de contrôle des naissances parfaitement indolore. Mais non ! Ce fut l'émeute. Il y eut des centaines de morts. Les factieux endommagèrent à tel point les capteurs que la compagnie de distribution d'énergie locale déposa son bilan. Cela nous était absolument égal : nous avons simplement pointé le satellite sur l'Afrique du Nord qui approvisionnait l'Europe en énergie. Et l'Inde continua à croupir dans sa misère.*

*Le gouvernement indien fit le mort. Venir au secours de la compagnie aurait été courir au suicide, politiquement parlant. Et même quand le Gouvernement mondial essaya d'intervenir, ses représentants furent malmenés, menacés et un ou deux furent enlevés et assassinés. Dans des conditions effrayantes.*

*Tout cela à cause d'une rumeur absurde...*

*Cyrus S. Cobb,  
Enregistrement en vue  
d'une autobiographie officieuse.*

La route la plus rapide, la plus facile et la plus logique pour quitter le territoire argentin était celle de l'est qui conduisait vers la façade maritime du pays. Là, il y avait des villes, des ports et des aéroports d'où l'on pouvait soit gagner le Brésil et, de là, les États-Unis, soit se rendre en Afrique ou en Europe en traversant l'Atlantique.

C'est la raison pour laquelle David et Bahjat prirent la direction de l'ouest en s'enfonçant à l'intérieur à destination des montagnes escarpées séparant l'Argentine du Chili.

Ils n'avaient pas eu le choix, en premier lieu. Tapis au milieu des caisses de mobilier qui remplissaient la remorque où ils s'étaient subrepticement introduits, ils étaient bien forcés d'aller là où le camion les amenait. Bahjat, terrassée par la fièvre, dormit presque tout le temps.

Le camion s'arrêta finalement à Santa Rosa. David plaqua sa main sur la bouche de sa compagne assoupie pour étouffer une éventuelle quinte de toux lorsque les deux camionneurs ouvrirent la porte arrière et sortirent le cyclo. Il entra perçut une rue étroite au macadam craquelé, envahie par les herbes folles et bordée de maisons basses de stuc ou de béton, délabrées et encrassées. *Ce n'est pas encore le terminus*, se dit-il.

Il entrebâilla les battants et vit les routiers entrer avec la bécane dans la *cantina* qui faisait le coin. À travers les vitres noircies, il vit aussi un petit bonhomme noiraud qui avait une tête de fouine accueillir les deux hommes. Le plus athlétique s'installa au bar après avoir posé le cyclo debout contre le mur tandis que son camarade disparaissait dans la pièce du fond avec le patron. Il en ressortit au bout d'un moment, l'air radieux, et offrit une tournée générale. Il y avait six consommateurs, des hommes à l'air fatigué, qui acceptèrent avec le sourire l'offre de boire un coup à l'œil.

David aida Bahjat à descendre et à franchir les quelques pas qui les séparaient de la *cantina*. Elle était si faible qu'il devait la soutenir.

— Où... qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Êtes-vous en état de vidéophoner à vos amis du F.R.P. ? lui demanda-t-il.

Les quelques mètres qu'il fallait parcourir jusqu'au bistrot étaient aussi longs qu'un kilomètre. C'était le début de l'après-midi et la rue était déserte. Un chien aboyait quelque part mais, en dehors de cela, le silence était total.

— Oui, répondit Bahjat d'une voix vacillante. Mais comment ?

— Chut ! Laissez-moi faire.

Quand ils poussèrent l'antique porte battante, tout se figea dans la salle. Personne ne fit un mouvement. Les conversations s'interrompirent brusquement et tous les regards convergèrent sur le couple.

David, tenant Bahjat par le bras, alla droit au patron qui s'était rassis devant une table au fond.

— Je voudrais vous toucher deux mots. À propos d'un électrocyclo volé, commença-t-il.

L'autre paraissait perplexe. David voyait du coin de l'œil les deux camionneurs debout au comptoir. Ils avaient l'air terrifié.

— Allons par là.

Du menton, David désigna la porte de l'arrière-boutique.

Le cafetier se leva et y fit entrer les nouveaux venus. C'était une pièce minuscule aux murs nus couverts de graffiti et de dessins obscènes. Mais, comme David l'avait espéré, un vidéophone flambant neuf trônait sur la table bancale pleine d'estafilades.

Après avoir fait asseoir Bahjat, il se tourna vers le patron qui était resté planté sur le seuil. Glissant le pouce dans sa ceinture jusqu'à toucher la crosse de son automatique, il lui sourit.

— La bécane, vous pouvez la garder. Tout ce que nous voulons, c'est pouvoir nous servir de votre téléphone et ensuite, peut-être, trouver un moyen de transport.

Le cerveau de son interlocuteur tournait à plein régime, c'était visible.

— Bien sûr, monsieur, vous pouvez téléphoner gratis, répondit-il en anglais – un excellent anglais. Mais le transport... ça risque de vous coûter gros.

— Je comprends, acquiesça David.

Bahjat essaya de joindre Hamoud à la villa des hauts de Naples où il se cachait mais « Tigre » était trop prudent pour répondre personnellement à un appel imprévu et ce fut par un système de points de chute compliqué – elle vidéophona d'abord à un membre du Front à Cuba, puis à un autre au Mexique et, enfin, à Naples par satellite relais – qu'elle arriva à ses fins. Et même là, ce fut une jeune femme et non Hamoud qui apparut sur l'écran.

Bahjat, les joues enflammées, secouée de quintes de toux, la voix hachée, donna des instructions pour que la banque que le groupe utilisait en Italie effectue un virement de fonds à la succursale de Santa Rosa. Le cabaretier indiqua une somme, Bahjat lui en offrit la moitié et, en définitive, ils transigèrent aux trois quarts. L'Italienne s'absenta. Quand son

image revint quelques instants plus tard, elle dit que c'était d'accord et elle coupa brutalement la communication.

Le patron servit à boire aux jeunes gens et chargea un commis de faire un saut à la banque automatique locale. Le virement serait enregistré en l'espace de quelques minutes : les transactions informatisées s'effectuaient aux vitesses électroniques tant que des êtres humains ne s'interposaient pas entre les ordinateurs.

— La jeune dame a besoin de voir un médecin, dit le patron tandis qu'ils attendaient le retour du commissionnaire.

— Oui, approuva David. Pouvons-nous en trouver un ici ?

L'homme à la tête de fouine haussa les épaules.

— Autrefois, il y avait une rue entière de docteurs. Mais, maintenant, Santa Rosa est une ville qui meurt. Il n'y a plus d'emplois et les docteurs sont partis. Il n'en reste plus qu'un mais il est dans la montagne au poste d'urgence. Ils ont l'épidémie, là-haut. Il vaut mieux que vous n'y alliez pas. C'est trop dangereux. La peste...

— Dans ce cas, où peut-elle se faire soigner ?

— Je vais m'en occuper. Et je ne vous demanderai pas un sou en plus, ajouta fièrement le troquet.

Bahjat sourit.

— La somme dont nous sommes convenus est-elle supérieure à ce que vous espériez ?

Il lui rendit son sourire.

— L'argent ne compte pas quand il s'agit de la santé d'une jeune dame aussi belle que vous.

Au même moment, le commissionnaire entra en trombe, la mine hilare. De chacune des poches de son jean étroitement moulant, il sortit une épaisse liasse de coupures.

— Ah ! fit le patron avec un soupir de satisfaction. Et ce sont des dollars internationaux ! Ça vaut beaucoup plus que les pesos argentins.

À présent que David et Bahjat s'étaient assuré son indéfectible amitié, il passa quelques coups de téléphone, après quoi il les conduisit en personne à bord d'un vieux break poussiéreux, mais dont le moteur tournait rond, jusqu'à la petite piste raboteuse de Santa Rosa où les attendait un petit turboréacteur. Le pilote, un homme aux cheveux argentés, était déjà aux commandes en train de faire chauffer les moteurs.

David et le cabaretier aidèrent Bahjat à s'installer dans l'appareil, puis le second lança en haussant le ton pour dominer le hurlement des réacteurs :

— Vaya con dios ! Un docteur sera là quand vous atterrirez. Et soyez tranquille : mon téléphone n'est pas surveillé par la police.

*Voilà que je remercie un truand de se livrer à des combines illégales !* songea David en secouant la main que l'autre lui tendait. Il monta à son tour et attacha la ceinture de Bahjat.

L'avion décolla en rugissant. Il trépidait si fort que David s'attendait presque qu'il se désintègre. Mais non ! Ça tenait bon.

Les deux jeunes gens étaient assis l'un à côté de l'autre derrière le pilote, un garçon bavard et souriant au visage poupin, aux mains puissantes et calmes, affecté d'une solide brioche. Le fauteuil du copilote était vide.

— J'ai commencé à voler à partir du moment où j'ai été assez grand pour voir au-dessus du manche à balai, commença-t-il sur un ton enjoué. J'ai été partout. Il suffit qu'on me paie et je prends l'air. Quelquefois, je vole même pour rien. Quand il y a un tremblement de terre, par exemple, et que des gens ont besoin de secours... du ravitaillement, des médicaments, des trucs comme ça.

David jeta un coup d'œil à Bahjat. Elle paraissait s'être endormie. Ses joues étaient

toujours aussi enflammées. Elle avait une fièvre de cheval.

— Où allons-nous ?

— Au Pérou. Personne n'ira vous chercher là.

— Au Pérou, répéta David qui voyait en imagination des Incas et des conquistadores, des temples d'or couronnant d'inaccessibles pitons.

— Vous n'y êtes jamais allé ?

— Non.

— Ce sont de hauts plateaux. Il y a des gens qui ont de la difficulté à respirer tellement l'air est raréfié. J'ai livré de l'opium là-bas dans les années 90.

— En contrebande ?

Le pilote eut un vague haussement d'épaules.

— La *polizia* appelait cela comme ça. La camelote arrive par avion de Chine ou d'ailleurs et on la traite dans les montagnes. Il y avait des gros laboratoires dans le temps. Ensuite, elle est expédiée dans le Nord... aux *gringos* Moi, je n'ai jamais fonctionné dans cette partie de la filière. Trop dangereux. Ils sont fous, les *gringos*. Ils vous abattent comme de rien avec leurs fusées SAM quand on essaie de passer leur frontière.

— Des missiles sol-air ?

— Si. C'était une sacré affaire, la drogue. Ça rapportait de l'argent à la pelle à tout le monde. Et puis, le Gouvernement mondial est intervenu et il a tout foutu en l'air.

David opina.

— Oui, il y avait de grosses usines dans les montagnes, reprit le pilote. Du travail comme s'il en pleuvait, y compris pour nous, les aviateurs. Et voilà ! Le Gouvernement mondial a mis tout le monde au chômage.

Il était intarissable. Ils filaient en direction du nord-est et, au fil des heures, le panorama qu'ils survolaient changeait. À la pampa succéda la forêt. Puis ce fut une jungle dense et, enfin, de hautes montagnes escarpées. Certains sommets étaient couronnés de neige. Mais il n'y avait nulle part la moindre trace de routes, de villages ou d'habitations.

— C'est la partie la plus délicate de l'itinéraire, dit le pilote, sans se départir de sa bonne humeur. Jusqu'ici, nous avons volé aussi bas que possible pour échapper aux radars. Mais dans les montagnes en cette saison, on est obligé de grimper – ou alors, on se retrouve chez les anges. Est-ce qu'elle est bien attachée ?

David vérifia le bouclage de la ceinture de Bahjat et de la sienne. L'appareil, pris dans de puissants tourbillons d'air, commença à tressauter. Les parois déchiquetées des montagnes étaient terriblement proches.

— N'ayez pas peur, fit le pilote au moment où l'avion se cabrait. Je volais au-dessus de ces montagnes quand vous n'étiez pas encore né. Ce sont des amies.

Il y eut un trou d'air et David se félicita d'avoir l'estomac vide. Bahjat s'agita et gémit dans son sommeil.

*Il a dit qu'un médecin nous attendrait à l'arrivée*, se répéta David pour la centième fois. *Il l'a promis.*

— Oh oh !

Le jeune homme regarda le pilote qui s'était retourné dans son fauteuil.

— Que se passe-t-il ?

L'autre désigna quelque chose à droite. Trois chasseurs aux ailes delta volaient de conserve avec eux. David examina leurs insignes. Le globe bleu ciel, emblème du Gouvernement mondial. Et leur queue était frappée d'un soleil rayonnant stylisé. *L'ancien symbole inca. Ils sont péruviens.*

Le pilote avait mis ses écouteurs et il parlait dans son laryngophone – les mots concis du jargon professionnel.

— Ils veulent que nous nous posions sur l'aérodrome du G.M., dit-il à David. Ils savent que vous êtes tous les deux à bord.

— C'est le type de Santa Rosa...

— On a dû offrir une bonne récompense pour votre capture. C'est un homme en qui on peut avoir toute confiance jusqu'au moment où l'argent entre en jeu.

— Que feront-ils si nous passons outre ? Le pilote ne souriait plus.

— Ils nous descendront. Le chef de patrouille m'a averti qu'ils étaient armés de missiles et de canons laser de sorte qu'à moins d'aller plus vite que la lumière, nous n'avons aucune chance de leur brûler la politesse.

— Plutôt maigre, comme choix.

Le sourire fit une timide réapparition sur les lèvres du pilote.

— Il n'y a rien à craindre, *amigo*. Je connais ces montagnes. Pas eux. Je vous ferai atterrir sains et saufs. Pas à l'endroit prévu mais pas sur leur foutu aérodrome non plus. Ils peuvent toujours courir pour mettre la main sur mon zinc !

— Mais s'ils ont des missiles et...

Le pilote balaya l'objection d'un geste insouciant de la main.

— Moi, j'ai ça, dit-il en se tapotant la tempe du bout de l'index. Et ça. (L'index se pointa vers le bas et l'aviateur explicita d'un mot sa pensée :) *Cojones*.

Pendant un quart d'heure, ils poursuivirent leur vol escortés par les chasseurs, naviguant aussi droit et à une altitude aussi uniforme que les turbulences traîtresses le leur permettaient. Les jets supersoniques miroitants devaient constamment réduire les gaz pour rester à portée du petit turboréacteur. Le pilote expliquait en espagnol aux arraisonneurs qu'il ne pouvait pas aller plus vite.

— Je ne suis pas une fusée, quand même ! s'exclama-t-il en anglais à l'intention de David tout en réduisant imperceptiblement sa vitesse.

Puis il y eut une discussion au sujet de l'altitude. Les cimes, devant eux, étaient de plus en plus abruptes. Les Péruviens voulaient franchir l'obstacle aussi rapidement que possible. Le pilote secoua la tête. Pas question. Son pauvre petit coucou à bout de souffle avait déjà toutes les peines du monde à se maintenir à son plafond et il ne pouvait pas monter plus haut : le moteur calerait et ils casseraient du bois.

Maintenant, ils décrivaient des cercles autour des pics enneigés. Au-dessous d'eux se déployait une mer de nuages et de brume mais à l'altitude où ils évoluaient, l'air était limpide.

Soudain, le pilote mit les gaz à fond, vira sèchement à gauche et l'avion plongea si brutalement que David ne vit que des rochers défilier derrière le hublot. Rugissant de tous ses moteurs, il piqua dans la nappe de nuages. Quelques instants plus tard, perdus dans une brume grisâtre qui les enveloppait comme un linceul, ils volaient avec une visibilité nulle.

David, voulut hurler mais il avait la gorge tellement nouée que son cri s'étrangla. Le pilote arracha ses écouteurs et lui sourit.

— Ne vous bilez pas. J'ai mon radar.

Il effleura le minuscule écran orange du tableau de commande, salmigondis d'échos renvoyés par les montagnes qui les entouraient de toute part.

*Mais tu ne le regardes pas !* s'écria David dans son for intérieur.

— Eux aussi, ils en ont, enchaîna le pilote, la tête toujours tournée vers son passager. Mais ils auront bien trop peur que leurs jolis oiseaux tout neufs et ultrarapides n'embrassent

amoureusement les rochers. Ces montagnes, je les connais comme ma poche. Je pourrais voler les yeux bandés et leur envoyer à chacune un baiser au passage.

David opina en faisant un effort méritoire pour sourire.

Après une petite éternité passée à cahoter de-ci de-là, les oreilles bourdonnantes, ils sortirent enfin des nuages et des pentes couvertes de prairies s'offrirent à la vue de David. Les rayons obliques du soleil perçaient les épais bancs de nuages. Les prairies étaient pelées, brunâtres, parsemées de rocaille, dépourvues d'arbres.

Le pilote, à présent, était trop occupé pour avoir le temps de faire la conversation. Il dirigea l'appareil sur un entablement tapissé d'herbes flétries, en fit une fois le tour, puis il sortit le train, fit basculer les volets et l'avion se posa en rebondissant et en soulevant un tourbillon de poussière.

Il ne coupa pas le moteur. Simplement, il tendit le bras et ouvrit la porte à laquelle était appuyé David.

— O.K. Maintenant, vous êtes sauvés.

— Sauvés ? Où sommes-nous ?

— À environ cinquante kilomètres de Ciudad Nuevo où vos amis vous attendent.

— Mais comment irons-nous là-bas ?

— Ça, je n'en sais rien. D'ailleurs, peut-être que la *polizia* les a déjà ramassés, vos amis. Vous serez davantage en sécurité ici pendant quelques jours.

— Que voulez-vous dire ? Il n'y a rien !

— Si, il y a un village indien de l'autre côté de ce piton. Vous pourrez y rester quelque temps.

— Mais...

— Je n'ai pas le temps de discuter. Il faut que je regagne un terrain pour faire le plein avant que cette bouffe-merde de *polizia* ne m'épingle. Allez, descendez ! Vite !

Sans même pouvoir mettre un peu d'ordre dans ses idées, David défit la ceinture de Bahjat et la prit dans ses bras. Quand il eut mit pied à terre, le pilote relança ses moteurs, soulevant un ouragan miniature de poussière et de cailloux autour du couple.

L'avion roula en cahotant et décolla. Quelques minutes plus tard, il avait disparu dans les nuages et l'on n'entendait même plus gronder ses moteurs. David était seul dans un désert avec Bahjat, malade et inconsciente.

*C'est arrivé !*

*J'étais allé dans le dortoir de Ruth pour travailler sur le projet électronique que nous préparons ensemble. Ses deux copines n'étaient pas là et... eh bien, au lieu de plancher sur ce projet, on s'est mis au lit. Elle est merveilleuse. Pour elle aussi, c'était la première fois.*

*Quand je lui ai dit que je l'aimais et que je voulais l'épouser, elle s'est contentée de rire et de me répondre qu'elle ne songerait pas au mariage avant longtemps. Sa famille est juive mais pas du tout stricte ni rien et ses parents ne feraient pas d'objections si on se mariait. Mais si nous avons des enfants, m'a-t-elle dit, ils seraient juifs. Je ne comprends pas très bien. Il ne semble pas que ça ait quelque chose à voir avec la religion dans laquelle ils seront élevés. Ils seront juifs même si nous les élevions dans la foi luthérienne. C'est ce que Ruth m'a expliqué.*

*Quoi qu'il en soit, je vais travailler encore plus dur qu'avant. Ruth est une élève brillante. Elle réussira les tests, ça ne fait pas un pli, et elle ira sur Île Un. Et il n'est pas question qu'elle y aille sans moi.*

*Journal intime de William Palmquist.*

*Il faut regarder les choses en face, ma petite vieille : tu as viré maso, se disait Evelyn.*

La décoration du *Vesuvio Bar* était constituée d'hologrammes tridimensionnels représentant d'anciennes éruptions du Vésuve. Si l'on tournait la tête d'un côté, on voyait une incandescente coulée de lave anéantir un village sous son inexorable avancée. Si on la tournait de l'autre côté, c'étaient des rochers de la taille d'une école jaillissant du cône embrasé du volcan qui s'offraient à la vue.

En tête à tête avec son verre dans la salle sombre et bruyante, Evelyn ne prêtait pas attention à ces dioramas. La plupart des gens qui s'entassaient dans l'établissement étaient des Italiens, des Napolitains qui aimaient mieux chanter que parler et discuter que chanter. Les barmen se chamaillaient avec les serveurs, les serveurs se chamaillaient avec les clients et les clients se chamaillaient entre eux, tout cela en braillant comme des sourds et avec des gesticulations plus éloquentes que celles d'aucun chef d'orchestre dirigeant une symphonie. *Il suffirait de parler du temps qu'il fait pour se faire arracher les yeux, songea Evelyn.*

Mais elle était enfermée dans un cocon de silence. Elle n'entendait rien, ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle, trop plongée qu'elle était dans ses propres pensées.

*Ils se sont posés en Argentine. Si j'y vais, y seront-ils encore à mon arrivée ? Les Argentins m'autoriseront-ils à voir David ? Ou à interviewer les pirates du F.R.P. ? Et comment faire pour aller là-bas ? Taper Charles ? Il voudra se faire payer en nature.*

Il lui était égal que Sir Charles fût bisexuel. Ce qu'il faisait avec les autres ne la concernait pas. Mais c'était un masochiste et ses exigences de châtiments coupaient ses effets à Evelyn. *Deux masos ne peuvent avoir du plaisir ensemble.* Encore que son masochisme à elle fût strictement limité à la profession qu'elle avait choisie. *Il faut vraiment que tu sois masochiste pour t'accrocher au journalisme. Il n'y a pas d'autre explication.*

— Puis-je vous offrir un verre ?

Surprise, Evelyn leva la tête. Un homme était debout à côté de son tabouret. Jeune, le cou épais, le teint basané. Il ne ressemblait pas tout à fait à un Italien bien qu'il fût vêtu comme tous ceux qui se pressaient dans le bar – même pantalon décontracté, même chemisette légère.

— C'est que j'allais justement m'en aller.

L'homme posa la main sur le poignet d'Evelyn. Doucement, légèrement. Mais ce fut suffisant pour l'obliger à rester assise.

— Vous êtes la journaliste anglaise qui veut interviewer les pirates de l'espace, n'est-ce pas ?

*Il n'a pas l'accent italien.*

— Qu'est-ce qui vous fait penser...

— Nous vous observons depuis plusieurs jours. Nous ne vous voulons aucun mal. On va prendre un pot. Nous sommes peut-être en mesure de vous aider. (Il fit signe au barman qui était en train de donner à haute et intelligible voix son opinion sur le sort qu'il convenait de réserver aux auteurs de détournements à deux serveurs.) La même chose pour madame et un café frappé pour moi.

Le barman, l'air désapprobateur, prit deux verres.

— Vous êtes arabe, dit Evelyn à l'inconnu.

— Kurde. Appelez-moi Hamoud. Je connais déjà votre nom. Evelyn Hall.

— C'est exact.

— Et vous désirez obtenir une interview de Shéhérazade et des autres.

— Oui.

Hamoud hocha la tête.

— Je peux vous conduire auprès d'eux.

— En Argentine ?

— Shéhérazade n'est plus en Argentine. Elle a échappé avec un des passagers à ce pseudo-révolutionnaire d'*El Libertador*.

— Quel passager ? demanda Evelyn dont le cœur, soudain, se mit à battre à grands coups. Où sont-ils ?

— Ils se dirigent vers le nord. Il semble que l'homme n'a pas envie d'être rapatrié. Je crois qu'il habite Île Un.

Evelyn tendit la main vers son verre.

— Et vous allez les retrouver quelque part ?

— C'est ce qui est prévu. Voulez-vous venir avec nous pour rencontrer Shéhérazade ?

— Oui !

— Il faudra que vous fassiez exactement ce que je vous dirai. Et vous vivrez avec nous. Pas un mot à personne tant que je ne vous en aurai pas donné l'autorisation.

— C'est entendu, fit-elle avec un énergique hochement de menton.

— Il y aura du danger. Et si vous essayez de nous trahir, le F.R.P. vous exécutera.

— Je sais. Et je comprends.

*Un rêve de masochiste devenu vrai !*

Jamil al-Hachémi était tendu comme une panthère qui se prépare à bondir. L'hélicoptère luttait contre un vent violent pour se poser sur la terrasse de la Tour Garrison. La nappe de smog qui recouvrait Houston se déployait à perte de vue dans toutes les directions. Les riches qui étaient jadis venus pour le bétail, puis pour le pétrole affluaient maintenant de l'espace

où les satellites énergétiques transmuaient la lumière du soleil en de fabuleuses fortunes.

*Mais pourquoi Garrison ne fait-il pas profiter sa ville de sa richesse ?* s'interrogeait al-Hachémi. *Pourquoi laisse-t-il les gens continuer de brûler du charbon, cette cochonnerie cancérigène ?*

L'hélicoptère entra en contact avec l'aire d'atterrissage. La plainte aiguë de ses moteurs baissa d'intensité et mourut. Le secrétaire de l'émir, enturbanné et enveloppé dans sa djellaba, ouvrit la porte « compartiment passagers ».

— Reste là, lui ordonna al-Hachémi. Ne quitte pas l'hélicoptère. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Le cheik émergea de la fraîcheur de la cabine climatisée pour plonger dans la chaleur lourde, torride du Texas. Le tissu dont était fait son costume occidental était beaucoup plus aéré que les traditionnels vêtements arabes. Néanmoins, l'émir était en sueur. Le vent qui soufflait sur le toit était aussi humide que s'il s'était trouvé au milieu d'un marais. Al-Hachémi fronça les sourcils de mécontentement.

Plissant les yeux pour ne pas être aveuglé par l'éblouissante clarté du soleil, il remarqua qu'une femme de type ostensiblement américain l'attendait devant l'aire de contact. Deux hommes au visage inexpressif se tenaient en retrait derrière elle.

Elle était grande et avait de longues jambes.

— Soyez le bienvenu à Houston, cheik al-Hachémi, dit-elle en anglais avec un léger accent texan.

Al-Hachémi serra brièvement la main qu'elle lui tendait. *Ces Américains ! Aucune civilité, aucun sens du protocole !* songea-t-il avec mépris.

L'Américaine, plus grande que lui, était très séduisante dans le genre vamp : une longue et épaisse chevelure rousse, des dents blanches de carnassier, le corsage généreusement rempli, les hanches pleines.

— Arlène Lee, se présenta-t-elle en haussant la voix d'un demi-ton sur la dernière syllabe. M. Garrison m'a chargée de vous accueillir et de vous conduire à son bureau.

— Je lui suis reconnaissant de me faire bénéficier d'un comité d'accueil aussi ravissant.

— Merci. Vous êtes charmant.

*Charmant !* gronda l'émir dans son for intérieur.

Elle le guida jusqu'à l'ascenseur et ils descendirent deux étages. Les portes de la cabine s'ouvrirent et tous deux sortirent.

La pièce occupait à elle seule tout le niveau. C'était tout à la fois un salon de ranch western, un bureau et un jardin. À côté de l'ascenseur, de somptueux bureaux modernes en vrai bois. À gauche, un alignement de consoles de communication gris-bleu, capables, à en juger par leur complexité, d'entrer en liaison avec les coins les plus reculés du système solaire. Arlène Lee pilota le cheik jusqu'à une section aux murs lambrissés de pin. Le plancher était jonché de peaux de bêtes, les sièges garnis de fourrure. Sur une longue table de séquoia étaient disposés des assiettes de petits fours, des rafraîchissements et une scintillante *ghoum-ghoum* de cuivre entourée de tasses d'argent ciselé.

— Désirez-vous manger ou boire quelque chose ? demanda Arlène en désignant le buffet.

Al-Hachémi réprima le refus qui lui était immédiatement monté aux lèvres.

— Un peu de café, peut-être, dit-il en inclinant légèrement la tête vers le récipient de cuivre. C'est bien du café préparé à la manière arabe, n'est-ce pas ?

— Naturellement, répondit-elle sur un ton dégagé.

Elle remplit une tasse et il huma le breuvage fort et brûlant.

— Où est M. Garrison ?

— Il ne va sûrement pas tarder. Il sait que votre hélicoptère est arrivé.

— Dans mon pays, fit l'émir sans sourire, il est coutumier de faire attendre un visiteur pour lui faire comprendre que son importance est moindre que celle de l'hôte.

— Oh ! Ce n'est absolument pas cela !

Arlène était sincèrement choquée par une pareille idée.

— Bien sur que si ! fit une voix cassante.

Al-Hachémi se retourna. Garrison suivait dans son fauteuil à moteur le chemin tracé au milieu du jardin exotique qui occupait une partie de l'immense pièce. Il s'immobilisa devant l'émir et lui adressa un sourire torve.

— Bonjour, monsieur Garrison.

— Bonjour, cheik al-Hachémi.

— Je vous suis obligé d'avoir accepté de me recevoir ainsi au pied levé, dit ce dernier qui n'en éprouvait pas une ombre de gratitude.

— Vous avez piqué ma curiosité au vif. (La voix asthmatique de Garrison était rêche comme de la toile émeri.) Qu'est-ce qui est donc d'une telle importance qu'on ne puisse pas en causer au téléphone ?

Le regard d'al-Hachémi s'arrêta sur Arlène.

— J'aimerais vous parler seul à seul. En privé.

— Je n'ai pas de secrets pour mon bras droit.

— Moi, si.

Al-Hachémi dut faire un effort pour se dominer. *Le vieux s'amuse à m'asticoter. Il sait que j'ai besoin de son aide.*

— Je vous laisse, dit Arlène. Appelez-moi si vous avez besoin de moi.

— Non, gronda l'Américain.

Al-Hachémi se crispa et, un instant, l'idée l'effleura de planter là Garrison et de remonter dans son hélicoptère. Mais l'autre enchaîna :

— Attendez, j'ai une meilleure idée. Venez avec moi, cheik. Toi, Arlène, reste là et continue de régler les préparatifs pour le voyage.

Le fauteuil pivota et Garrison repartit en direction du jardin d'intérieur. Al-Hachémi, bouillonnant de fureur, n'avait d'autre solution que de le suivre.

*Il n'a pas vraiment besoin de cet engin. Il est vieux mais pas infirme. C'est uniquement un prétexte pour rester assis, pour m'humilier, pour bien me montrer qui est le maître dans cette maison et qui est le demandeur.*

— Je vais vous faire voir quelque chose que personne au monde n'a jamais vu, excepté six hommes. Et il y en a deux qui sont morts !

Garrison s'esclaffa et toussa.

— Je voulais vous parler de la femme pirate en fuite, dit al-Hachémi tout en marchant derrière le fauteuil au milieu des fougères et des bosquets exotiques.

— Shéhérazade ? Celle qui s'est évadée avec un de mes bonshommes au nez et à la barbe d'El Libertador ?

— Oui, c'est ainsi qu'elle se fait appeler.

Ils étaient arrivés devant un mur moussu. Garrison fit claquer ses doigts osseux et une porte coulissa, révélant un second ascenseur. Il entra dans la cabine et son fauteuil effectua un demi-tour. Al-Hachémi y pénétra à son tour et la porte se referma silencieusement.

— C'est votre fille, hein ?

Ce n'était pas une question.

La descente fut brutale et al-Hachémi se sentit tout chose. Les jambes molles et un creux

dans le ventre.

— Oui. Vous le savez.

— Et vous voulez la retrouver.

— Vivante et indemne.

— Pourquoi voudrais-je qu'il lui arrive du mal ?

L'ascenseur s'enfonçait en chuintant dans les profondeurs de la tour. *Jusqu'où va-t-on aller comme ça ?* se demandait l'émir tout en parlant. *Nous sommes sûrement déjà arrivés au niveau du sous-sol.*

— Shéhérazade est une révolutionnaire, un guérillero, répondit-il avec gêne. Elle cherche à renverser l'ordre établi – à détruire nos consortiums aussi bien que le Gouvernement mondial.

— Mais c'est votre fille et vous voulez la protéger, c'est ça ?

— Naturellement.

Enfin, l'ascenseur ralentit et s'immobilisa avec une secousse et al-Hachémi manqua de perdre l'équilibre.

— Voilà pourquoi je ne quitte pas ce fauteuil, mon jeune ami, gloussa Garrison. Mes vieilles jambes ne supportent pas ces à-coups. J'étais en bas quand votre hélicoptère s'est posé. C'est la raison pour laquelle je suis arrivé un peu en retard pour vous saluer. J'étais descendu une heure avant le moment prévu de votre atterrissage et je ne me suis pas rendu compte du passage du temps.

La porte de la cabine s'ouvrit. Devant les deux hommes s'allongeait un couloir cimenté aux murs nus qu'éclairait une rampe fluorescente et qui s'achevait sur une miroitante porte d'acier. On se serait cru devant une chambre forte.

— Ne vous inquiétez pas, reprit Garrison. J'ai déjà chargé des gens à moi de retrouver la trace du garçon qui l'accompagne. Il m'appartient, ce jeune homme. Cobb l'a laissé filer d'Île Un et je tiens à ce qu'il y retourne, et entier. Nous récupérerons votre fille en même temps que lui.

— Entière, elle aussi.

Ils étaient parvenus à la porte. Garrison arrêta son fauteuil et se retourna à moitié vers al-Hachémi.

— Ne vous est-il encore jamais venu à l'esprit que ces jeunes excités sont nos meilleurs alliés ? Ils ne peuvent pas nous nuire. D'accord, ils détruiront une certaine quantité de biens matériels et ils tueront un certain nombre de gens mais, en fait, cela ne nous fera ni chaud ni froid. Ils kidnappent les nôtres ? Et alors ? Nous payons une rançon pour les délivrer. C'est un moyen de financer nos petits fauteurs de troubles sans donner l'éveil au Gouvernement mondial.

— Je n'en disconviens pas. J'ai moi-même utilisé avec d'excellents résultats des groupes locaux du F.R.P. contre le G.M. Mais s'ils deviennent trop puissants...

— N'ayez crainte, fit Garrison avec sérénité. Cela ne se produira pas. Tout ce qu'ils font est antiproductif. Oh ! Ils feront merveille pour nous aider à renverser le Gouvernement mondial mais ils seront incapables de prendre les choses en main. Ils ont déjà commencé à flirter avec *El Libertador* mais ça ne marchera pas. Il exigera qu'ils lui obéissent, qu'ils soient patients, qu'ils filent doux... Ils ne s'y résoudront jamais.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Mais assez parlé politique. Si je vous ai conduit ici, c'est pour vous montrer quelque chose de peu commun.

Garrison se pencha et appuya la paume contre la plaque identificatrice encastrée au centre

de la porte. Elle s'éclaira fugitivement d'un éclat rouge qui vira au bleu. Garrison se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et le lourd battant pivota.

— Entrez, lança l'Américain derrière son épaule tandis que le siège redémarrait et s'enfonçait dans la pénombre.

Al-Hachémi obéit. C'était une très petite pièce, fraîche et sèche. La moelleuse carquette étouffait le bruit de ses pas.

— Restez où vous êtes, lui intima Garrison.

On eût dit que sa voix était aspirée par l'obscurité comme si la pièce était phoniquement isolée afin d'empêcher tout écho.

De la haute voûte fusa un faisceau de lumière qui tomba sur un tableau. Un tableau qui disait quelque chose à l'émir. Il s'en approcha.

— La Vierge à l'Enfant de Vinci.

Le gloussement de Garrison crépita dans l'ombre derrière l'émir.

Un autre projecteur s'alluma et al-Hachémi se retourna. Il vit une petite statue représentant une vieille femme. Un Rodin, il n'y avait pas à s'y méprendre. Troisième spot : un Chagall. Quatrième : deux minuscules chars d'or posés sur un socle de velours. Il se pencha pour les examiner de près. Aucune vitrine ne les protégeait. Il pouvait les prendre dans sa main.

— Cela vient de la Babylone antique, fit-il dans un soupir caverneux.

— Eh oui. Pas loin de Bagdad à vol de jet.

Al-Hachémi se redressa. Les projecteurs détouraient le visage de Garrison.

— Mais ces pièces ont été volées au musée de Bagdad il y a dix ou douze ans.

— Dame ! ricana l'Américain.

De nouveaux projecteurs vinrent à la vie : un Bruegel, un Picasso, un Donatello, d'anciennes peintures chinoises sur soie, une sculpture électronique ultramoderne, des peintures à l'huile, des bronzes, des dessins, des pierres sculptées et peintes par d'anonymes artistes primitifs.

— Tout ce que vous voyez a été volé, reprit la voix sifflante de Garrison. Tout sans exception. Tenez, ce Hunsberg... la toile abstraite, là-bas... je me la suis appropriée lors de son transfert à la Maison-Blanche.

Plié en deux, il riait de si bon cœur qu'il fut soudain pris d'une quinte de toux.

Tout le plafond était maintenant illuminé et al-Hachémi distingua au fond de la salle exigüe un vitrail provenant d'une cathédrale d'Europe. À l'autre extrémité, devant une mosaïque au motif incroyablement compliqué, se dressait une statue en or figurant un Bouddha assis grandeur nature.

— Tous les objets rassemblés ici ont été volés, répéta Garrison en se contrôlant pour ne pas se remettre à tousser.

Al-Hachémi lissa sa barbe taillée au cordeau, hésitant entre la colère, le respect et le dégoût.

— Vous comprenez, dit alors l'autre d'une voix soudain dure, quand on a plus d'argent qu'on ne pourra jamais en dépenser, quand on n'a plus envie d'acheter rien ni personne, que reste-t-il ? Uniquement les choses qui n'ont pas de prix, les choses que nul ne vendra jamais. Alors, je vole des œuvres d'art pour m'amuser. C'est mon hobby.

— Vous les faites voler par des tiers.

— C'est pareil, répliqua Garrison avec un geste irrité. Ce qui compte, c'est que je les vole à des gens qui ne me les auraient vendues en aucun cas. Je pourrais proposer cent millions de dollars pour chacun des articles que vous voyez là mais c'est plus drôle de les voler. Ça leur

brise le cœur, à ces pigeons gonflés de suffisance qui se figurent qu'ils peuvent conserver quelque chose que je veux, moi ! Pas à vendre, à aucun prix, hein ? Chiche !

Al-Hachémi balaya lentement la pièce du regard.

— C'est ça, regardez bien, enchaîna Garrison. Vous êtes le septième homme à avoir mis les pieds ici et vous serez le dernier sur Terre à avoir contemplé ces trésors. Tout va partir pour Île Un avec moi très bientôt.

— Quand ?

— Dans quelques semaines. Nous allons discrètement nous esquiver avant que tout ne parte en eau de boudin. Le sang va couler dans les rues. Il faut que nous soyons à l'abri sur Île Un avant que le massacre commence.

— Et ma fille ?

— On la retrouvera et on l'emmènera avec nous.

*Si on peut*, nuança silencieusement Garrison.

*Si (l'astronome du M.I.T. Tom) McCord ne se trompe pas, il y a des centaines de millions de milliards de tonnes de ferro-nickel dans la ceinture des astéroïdes. Le potentiel économique que représente cette réserve de métal dans le cas où l'humanité parviendrait à conquérir et exploiter industriellement l'espace est vertigineux.*

*Dr Clark R. Chapman,  
The Inner Planets,  
Scribner's, 1977.*

David, portant Bahjat dans ses bras comme on porte un enfant, gravissait lentement et à pas prudents la colline couverte d'une herbe rare, sèche et brune, que le pilote lui avait indiquée. La jeune fille inerte avait les yeux clos et si la chaleur de son corps brûlé par la fièvre n'avait pas pénétré à travers sa mince chemise, David aurait pu la croire morte.

*C'est une bonne chose. Quand on a la fièvre, c'est signe que l'organisme lutte contre les microbes qui l'ont envahi. Il y aura un médecin au village. On y sera bientôt.*

Le soleil avait surgi des nuages mais ses rayons obliques n'étaient même pas tièdes. Le paysage accidenté aux teintes grises et rousses était aride et désolé. Et il faisait froid. David se rendit compte que sa respiration était hachée. Il n'arrivait pas à remplir convenablement ses poumons et il commençait à avoir la tête qui tournait. Abaisant les yeux sur Bahjat, si petite et si fragile dans ses bras, il se demanda comment il se faisait qu'elle lui parût si lourde. Il avait l'impression d'avoir du plomb dans les jambes. Ses biceps, son dos étaient douloureux.

Mais il poursuivait son ascension. *Encore cent mètres, se dit-il pour s'encourager. Tu as déjà connu pire. Pas même cent, plus probablement soixante-quinze, pas davantage. Tu vas les grignoter. Compte chaque pas... un...deux...*

Il perdit la notion du temps et de la distance. Le monde, l'univers tout entier se réduisait à la cime de cette colline usée, son but, et aux broussailles brunes qui la couronnaient. Il se mouvait comme un automate. Sourd à la douleur et la lassitude qui lui mordaient les muscles, il s'acharnait à gagner un pas, encore un autre pas.

Quand, enfin, il atteignit le faite de la colline, il trébucha et faillit s'écrouler. Le village dont lui avait parlé le pilote était très loin en contrebas, niché au milieu des croupes. Il se composait d'une demi-douzaine de cabanes de pierres. Un mince panache de fumée s'élevait paresseusement du trou percé dans le toit de la plus grande. Deux petits enfants étaient assis dans la poussière devant une autre. Un chien aboyait quelque part.

C'était une scène venue tout droit du néolithique : un village primitif aussi éloigné de la civilisation dans le temps que par la géographie.

David descendit le versant de la colline avec son fardeau et, à chaque pas, c'était comme s'il s'enfonçait un peu plus dans l'âge de la pierre. À son approche, d'autres chiens se mirent à aboyer et à gronder. Une dizaine de personnes sortirent alors des cabanes, muettes et ouvrant de grands yeux.

*Ce ne sont pas des sauvages, songea David.* Ils étaient vêtus de pantalons et de chemises lâches, des couvertures aux teintes vives, bleues ou rouges, en travers de l'épaule. Aucun

n'était armé.

D'autres villageois émergèrent d'autres cabanes et rejoignirent les premiers. Bientôt, ils furent quelque trois douzaines rassemblées. Les hommes – David en compta quinze – s'avancèrent d'un pas pour se placer devant les femmes et les enfants. L'un des jeunes – il était difficile de dire si c'était un garçon ou une fille car tous avaient le même costume et la même coupe de cheveux « au bol » – s'accroupit pour regarder derrière les jambes des hommes. Une femme – sa mère ? – le tira en arrière. Chacun à sa place ! Personne ne disait un mot, on aurait entendu voler une mouche.

David s'arrêta à quelques mètres des hommes à la mine grave. Le poids de Bahjat lui tirait les bras.

— Elle est malade, dit-il. Elle a besoin de soins.

Ils ne répondirent pas. C'étaient des hommes trapus aux épaules larges et à la poitrine puissante. Ils avaient les pommettes haut placées et le nez en bec d'aigle des anciens Incas.

— Elle est malade, répéta David qui regrettait de ne pas connaître l'espagnol. Y a-t-il un docteur parmi vous ? Un homme-médecine ?

Celui qui se trouvait au milieu de la rangée dit quelque chose dans une langue aux sonorités graves et gutturales que David ne comprit pas.

— Habla espanol ? demanda-t-il avec l'accent du désespoir.

Ils étaient aussi impavides que les pics qui les entouraient. Un souffle d'air glacé passa et David comprit que le soleil allait se coucher bientôt.

Faisant porter le poids de Bahjat sur son bras gauche, il dégagea le droit et toucha successivement son front et celui de la jeune fille. Les Indiens échangèrent des coups d'œil intrigués. David refit le même geste et agita le bras dans leur direction.

— Touchez son front, dit-il à l'adresse de celui qui avait parlé. Voyez comme il est brûlant.

L'homme avança avec hésitation. Après que David se fut livré à une nouvelle démonstration, il posa très délicatement le bout de ses doigts sur le front de Bahjat et les retira précipitamment.

David secoua la tête.

— Non. Comme ça.

Il plaqua sa paume sur le front de la malade. Son bras gauche était à la torture.

L'homme le dévisagea, la mine sévère, et imita son exemple. Ses yeux s'écarquillèrent. Se retournant, il cria quelque chose aux autres. Une vieille femme obèse sortit du groupe en jacassant dans le même idiome rauque. Après avoir jeté un bref regard à Bahjat, elle lui toucha à son tour le front et poussa une exclamation, puis, sans trahir la moindre crainte, elle posa sa main sur la joue de David. Pour cela, elle dut se hisser sur la pointe des pieds.

*Elle lui tâte le pouls !* s'étonna David en la voyant saisir le poignet de Bahjat.

Elle dit à nouveau quelque chose sur un débit précipité à l'homme qui était apparemment le chef du village. D'autres villageois se joignirent à la palabre tandis que les femmes et les enfants contemplaient David avec curiosité.

Si ce dernier ne comprenait pas un mot, le timbre des voix était révélateur de la teneur de la discussion. La majorité était de toute évidence opposée à accueillir les deux étrangers. La vieille pointa le doigt sur Bahjat et proféra quelques phrases sarcastiques. David remarqua qu'elle n'avait pour ainsi dire plus de dents. Le chef du village, qui semblait le plus âgé – des fils gris étaient mêlés à son épaisse toison – ouvrait à peine la bouche.

Mais quand il parla, tout le monde fit silence. Son discours terminé, il se tourna vers David et, d'un geste, lui ordonna de le suivre. Les autres s'écartèrent et emboîtèrent le pas au jeune homme, à la vieille et à leur chef.

Les cabanes, étroites et enfumées, sentaient la sueur humaine. Le sol était de terre battue et les murs étaient faits de pierres grossières empilées. Si l'on s'asseyait assez près du maigre feu qui brûlait au milieu de ces masures, on pouvait se réchauffer la figure et les mains mais on avait le dos glacé. Le régime de base était constitué par une sorte de bouillie de légumes relevée d'épices sans la moindre bribe de viande. Les ustensiles, les récipients utilisés pour la cuisine, les motifs décoratifs sculptés dans le bois, la pierre ou l'argile étaient les mêmes que ceux que David se rappelait avoir vus dans les ouvrages sur les Incas.

*Ce sont les montagnards. Ils vivent de cette manière depuis des milliers d'années. Pendant que les Incas édifiaient leur empire, que les Espagnols les anéantissaient, que le Pérou naissait comme nation et se libérait du joug espagnol, que le Gouvernement mondial s'imposait... ces hommes et ces femmes menaient la même existence coupée de tout le reste... de génération en génération.*

Les villageois étaient presque totalement démunis mais ils partagèrent le peu qu'ils possédaient avec David et Bahjat. La vieille semblait être la guérisseuse en titre de la communauté. En compagnie de deux autres commères tout aussi édentées, elle transporta Bahjat dans sa cabane et se mit en devoir de lui faire boire un bouillon chaud confectionné à l'aide des herbes séchées suspendues à des chevilles plantées dans les murs. Pendant deux jours, la jeune fille demeura inconsciente et le fugitif d'Île Un passa son temps à tourner en rond devant la cabane.

Il dormait sur un grabat de paille et de peaux de bêtes dans celle que le chef du village occupait avec sa femme et son enfant unique – la petite fille qui s'était accroupie derrière ses jambes pour regarder le couple étranger dès son arrivée.

À l'aube du troisième jour, le chef le réveilla en le secouant par l'épaule et lui expliqua par une mimique éloquente qu'il voulait l'emmener quelque part en compagnie de deux de ses congénères. On sortit du village. Les Indiens portaient chacun trois ou quatre longs javelots de bois fuselés et un couteau d'acier était glissé à leur ceinture. *Va-t-on à la chasse ?* s'interrogea David. *Ou est-ce à moi que ces armes sont destinées ?*

Il avait toujours son pistolet qui contenait encore cinq balles. Les Indiens n'y avaient pas prêté la moindre attention.

Ils descendirent le versant de la colline en direction d'une zone boisée. D'énormes conifères, plus gros que tous ceux qui poussaient sur Île Un, dressaient majestueusement leurs ramures vers le ciel embrumé. Il faisait sombre dans les bois. Froid. Leur obscurité était mystérieuse. Mais les hommes savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. Ils disposèrent des pièges primitifs faits de lianes et de bâtons.

La tâche terminée, le chef conféra brièvement avec ses compagnons, puis le groupe s'enfonça plus profondément dans la forêt. Précédé par son amphitryon, les deux porteurs de javelots sur ses talons, David éprouvait une certaine nervosité et, tout en avançant le long de la piste silencieuse, il tripotait machinalement la crosse de son pistolet tous les quelques pas.

Les arbres commencèrent à s'espacer et il se rendit compte que l'on approchait d'un escarpement. En bas, très loin, un ruisseau gargouillait, faisant jaillir des éclaboussures. Une route pavée le longeait.

Le chef la désigna du doigt, puis désigna David, dit quelques mots et fit un grand geste circulaire.

David hochait la tête.

— Vous voulez dire que c'est la route qui conduit à la civilisation ? Que c'est par là que je devrai partir quand je quitterai votre village ?

Il tendit le bras dans la même direction que l'avait fait le chef et un large sourire éclaira le

masque tanné de ce dernier.

Mais au lieu de faire demi-tour pour regagner le village, il entraîna David le long de la falaise qui s'étirait parallèlement à la route.

Au bout d'une demi-heure de marche environ, David vit soudain une gigantesque tranchée qui s'ouvrait dans la forêt en contrebas. Bulldozers et pelleteuses déracinaient les arbres, arrachaient la couche d'humus superficielle, charcutaient la terre, y creusant une plaie déchiquetée. Le ruisseau, à présent, était souillé et charriait de la boue.

Ils dominaient de si haut le chantier que les énormes engins de terrassement avaient l'air de joujoux. On n'entendait même pas leurs grondements qu'étouffait la brise qui soufflait sur la falaise.

— La route amène la civilisation, dit David. Et elle est en train de vous rattraper.

À en juger par leurs lugubres hochements de tête et à la façon dont les trois Indiens regardaient le spectacle en serrant les mâchoires, il sautait aux yeux que l'arrivée de la civilisation était loin de susciter leur enthousiasme.

— Je ne peux rien y faire, reprit David. Ce n'est pas moi. Je n'y suis pour rien. Je ne peux pas les arrêter.

Ils ne comprenaient pas les mots mais leur sens ne leur échappait pas. Le ton de David ne laissait pas place au doute. Il était impuissant. Tous étaient impuissants.

À pas lents, ils rebroussèrent chemin et relevèrent les pièges. Une demi-douzaine de petits mammifères avaient été capturés. Les Indiens les achevèrent rapidement et proprement à l'aide de leurs poignards – à l'exception d'un lapin blanc comme neige qu'ils rendirent à la liberté pour quelque mystérieuse raison.

Il faisait noir quand on rentra au village. Les femmes et les enfants sortirent des cabanes pour accueillir les valeureux chasseurs. David se dirigea directement vers celle de la guérisseuse.

La vieille le laissa entrer. Bahjat était assise, l'œil clair. De toute évidence, la fièvre était tombée.

— Ça va mieux ! s'exclama David. Comment vous sentez-vous ?

— Faible... mais il y a un sérieux progrès.

La maritorne édentée se mit à tirailler sur la chemise du garçon en lui montrant la porte. Il était manifeste qu'elle entendait le mettre dehors.

— Je voudrais seulement lui parler... rien qu'une minute, protesta-t-il.

Mais il n'y eut rien à faire. La fée Carabosse le poussa vers la sortie en baragouinant quelque chose d'incompréhensible. Bahjat sourit, haussa les épaules et prit l'écuelle fumante posée à côté de sa couche. Elle commença à boire la décoction.

— Je reviendrai demain, lui lança David à contrecœur par-dessus la tignasse blanche de la vieille qui l'expulsait sans ménagements.

— À demain, répondit Bahjat en lui souriant à nouveau.

David s'éloigna en proie à un tourbillon d'émotions qu'il n'avait encore jamais éprouvées. Il se sentait étourdi, c'était comme une sensation de vertige. Il mit cela sur le compte de l'altitude et des fatigues de la journée mais il ne tarda pas à se rendre compte que ce n'était pas uniquement cela. Bahjat était sauvée. Les Indiens lui avaient montré la route qui menait à la civilisation. Il débordait de gratitude, il était considérablement soulagé et jamais il n'avait été aussi heureux. Cependant, il y avait aussi autre chose, quelque chose qui bouillonnait en lui et qu'il était incapable d'identifier.

Cela ne cessa de le hanter pendant le repas. Le menu comportait de la viande et des pommes de terre cuites sous la cendre. Il sourit intérieurement quand il porta la première

bouchée à ses lèvres : c'était du lapin, l'un des éléments de base du régime alimentaire en vigueur sur Île Un.

Quand le feu ne fut plus qu'un tas de braises, au lieu de gagner sa paillasse, il sortit de la cabane et s'enfonça dans la nuit claire et froide où bruissait le vent des montagnes. Enveloppé dans la couverture qu'il avait empruntée et qui le grattait, il traversa le village endormi. Levant les yeux vers les étoiles, il essaya de comprendre pourquoi il ressentait ce qu'il ressentait, de comprendre ce qui lui arrivait. Tel un fanal à l'éclat fixe, Île Un croisait sereinement dans les cieux.

Petit à petit, tandis que les astres décrivaient leur course sur la voûte céleste, la lumière se faisait en lui. C'était à ces gens que Bahjat devait la vie, et lui aussi. Ils auraient pu refuser de les accueillir, les chasser. Alors, il aurait péri dans ces montagnes désertiques avant d'avoir pu trouver des secours. Et Bahjat l'aurait précédé dans la mort.

*Comment m'acquitter de ma dette envers eux ?* se demandait David, les yeux fixés sur l'étoile qui était Île Un. Il regretta fugacement de ne pas pouvoir consulter le Dr Cobb. Il saurait ce qu'il faudrait faire, lui.

*Non, je dois régler le problème moi-même. Tout seul. Ce ne sont pas les ordinateurs qui peuvent m'aider. Tout seul.*

Il passa la nuit à tourner autour du village en se creusant la tête. À deux reprises, il remarqua que le chef était sorti de sa cabane, il se tenait sur le seuil de la porte. Sans bouger, sans interrompre ses allées et venues, respectant la méditation de son hôte.

Les villageois avaient tout ce dont ils avaient besoin, tout ce qu'ils pouvaient désirer. Ils vivaient dans l'harmonie et la paix au sein de cet environnement rude. Mais, bientôt, tout cela disparaîtrait, effacé par les machines dévoreuses de montagnes. La civilisation gagnerait de proche en proche. Naîtrait une nouvelle ville pour loger une partie de la multitude qui faisait éclater les cités et les fermes. Un aéroport, un complexe industriel. Qu'importe ce qu'ils étaient en train de construire à quelques kilomètres de là, ils construiraient encore autre chose d'ici quelques années. Plus près. Peut-être directement sur l'emplacement du village.

David ne pouvait rien faire pour empêcher cela. *À moins que...* Il leva derechef les yeux vers le ciel qui pâlisait à l'approche de l'aurore. Île Un s'était couchée derrière l'horizon déchiqueté.

Avant de quitter le village, il fallait qu'il leur donne quelque chose. Quelque chose qui soit bien à lui. Un symbole de sa reconnaissance, une promesse et un gage qu'ils conserveraient. Mais quoi ? Il ne possédait que les vêtements qu'il avait sur le dos, ses bottes et le pistolet qui lui serait nécessaire lorsqu'il aurait réintégré l'univers des villes, de la rébellion et de la violence. D'ailleurs, rien de tout cela n'avait paru intéresser les Indiens.

Et, brusquement, il eut une illumination. Un présent qui n'aurait strictement aucune valeur d'usage mais qui serait profondément symbolique. Quand le soleil surgit et que les pics enneigés commencèrent à rosir, David savait ce qu'il ferait.

Il dormit toute la matinée et, au réveil, il alla rendre visite à Bahjat. La vieille guérisseuse le laissa entrer mais elle s'accroupit devant la porte et resta à les surveiller tous les deux.

La jeune fille avait maigri, l'ossature de son visage était plus sèche mais ses yeux étaient limpides. Ils passèrent l'après-midi ensemble. La vieille autorisa Bahjat à se lever et à faire le tour du village avec David. Quatre adolescentes suivaient le couple à distance respectueuse.

— Je crois que, demain, je serai capable de prendre la route, dit Bahjat. Je me sens plus solide sur mes jambes. J'ai seulement la tête qui tourne un peu.

— C'est l'altitude. Nous devons être à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, au moins.

— Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ? Je me rappelle le camion et puis il y a eu un avion...

David lui expliqua comment, après qu'ils eurent été interceptés par les chasseurs péruviens, le pilote les avait abandonnés dans les montagnes.

— Mais les Indiens ont pris soin de nous. Ils m'ont montré une route qui doit mener à une ville quelconque. Le pilote m'a dit que nous sommes à une cinquantaine de kilomètres de Ciudad Nuevo et si vos amis s'y trouvent encore...

— Vous m'avez prise avec vous ? Alors que vous auriez pu laisser la police me capturer et vous sauver tout seul ?

— Euh... oui, en effet, fit David, surpris.

— Mais vous rendez-vous compte que si je contacte le F.R.P., il vous considérera comme notre prisonnier ?

— Cela ne m'était pas venu à l'esprit, répondit-il avec un haussement d'épaules.

Le lendemain matin, dès qu'ils eurent fini la bouillie granuleuse faisant office de petit déjeuner, le chef fit sortir David de la cabane. Tout le village semblait savoir que les deux visiteurs étaient sur le départ. Bahjat émergea à son tour du gourbi de la guérisseuse et quand elle eut rejoint David au milieu de la place centrale du village, tout le monde s'aggloméra autour d'eux.

En silence, le chef leur remit à chacun une couverture rouge et bleue.

— Elles sont superbes, dit Bahjat en recevant ce présent. Où se les procurent-ils ?

— Peut-être qu'ils ont des troupeaux de moutons plus haut. Où qu'ils les troquent contre des peaux.

D'autres villageois s'approchèrent avec des sacs de grain et de petites écuelles sculptées.

— Ce sont les provisions de route, murmura Bahjat.

David opina. Il songeait au présent qu'il avait décidé de faire aux Indiens. Il fit un pas en direction du chef et tendit le doigt vers le couteau fixé à la ceinture de ce dernier. Une ombre passa sur son visage mais l'Indien sortit lentement le poignard de sa gaine et le tendit au jeune homme. Tout le village observait la scène en retenant son souffle.

David revint devant le petit trésor amoncelé et prit une écuelle de la main gauche. Puis, le poignard dans la main droite, d'un geste prompt, il s'entailla le gras du bras. Ce n'était qu'une estafilade superficielle mais la douleur fut cuisante et la plaie ne tarda pas à saigner.

Une exclamation sourde monta de la petite foule et Bahjat ouvrit la bouche toute grande. David rendit son couteau au chef et plaça l'écuelle sous la coupure. Quelques gouttes de sang y tombèrent. Alors, il présenta le récipient à son hôte.

— C'est la seule chose que je puisse vous offrir pour l'instant.

Le chef était visiblement ému. Tenant l'écuelle dans une main et le couteau dans l'autre, il se tourna et leva les bras pour que tout le village les voie. Un murmure d'approbation monta.

— Vous saignez toujours, chuchota Bahjat.

— Cela va s'arrêter d'ici une minute. J'ai un taux de coagulation très élevé.

Ce fut alors que David se rendit compte de ce que le chef était en train de faire. Aussi majestueux et puissant que les montagnes mêmes, il porta l'écuelle à ses lèvres et but son contenu.

— *Inch Allah !* fit Bahjat dans un souffle.

Le chef, à son tour, s'entailla le bras d'un geste précis et recueillit son propre sang dans l'écuelle qu'il présenta ensuite à David.

— Vous n'allez quand même pas...

La voix de Bahjat s'étrangla : David buvait le sang du chef.

Une clameur s'éleva des rangs de la foule. Le chef posa sa main sur l'épaule du garçon. Il ne prononça pas un mot. C'était inutile. Simplement, tous deux restèrent quelque temps immobiles face aux villageois tandis que le vent des montagnes gémissait alentour.

Enfin, le chef fit un pas en arrière. David ramassa les vivres et les couvertures. Bahjat et lui se mirent en marche. Le chef chargea deux hommes de les guider jusqu'à la route à travers la forêt et se retira dans sa cabane, trop bouleversé pour faire lui même ce bref parcours.

Le soleil était à présent haut dans le ciel et, leur solitude retrouvée, David et Bahjat suivaient la route pavée. Ils avaient évité le chantier de construction, préférant gagner directement la ville où ils avaient des chances d'entrer en liaison avec un groupe local du F.R.P.

— Mais quelle était la raison d'être de toute cette cérémonie ? s'enquit Bahjat.

— Ils ont été si hospitaliers que j'ai voulu leur faire don de quelque chose en témoignage de gratitude. (Le bras de David le lancinait un peu mais il y avait longtemps que le sang ne coulait plus.) Après tout, ils nous ont sauvé la vie.

— Oui, mais... du sang !

— C'était tout ce que j'avais. Et c'est un rite qui a une profonde signification pour eux. Je suis sûr que nous sommes maintenant officiellement membres adoptifs de la tribu.

— Vous. Moi, ils m'ont considérée comme quantité négligeable.

— Si vous voulez, répliqua David en souriant, nous pouvons revenir sur nos pas et recommencer la cérémonie pour vous. Je suis certain qu'ils seraient très contents de...

— Ah non alors !

Ils continuèrent d'avancer sur la route déserte. Le soleil était chaud.

— Comment m'avez-vous conduite au village si j'étais inconsciente quand l'avion s'est posé ? demanda Bahjat de but en blanc.

— Je vous ai portée, répondit distraitement David qui pensait toujours aux villageois et à ce qu'il pourrait faire pour les aider.

— Vous m'avez portée ? Jusqu'au village ?

— Il n'était pas très loin.

— Et vous y êtes resté deux jours et deux nuits alors que j'étais malade ?

Il secoua affirmativement le menton.

— Pourquoi ?

— Je n'allais pas vous laisser dans l'état où vous étiez.

Elle s'arrêta et lui saisit le bras.

— Mais vous ne vous rendez donc pas compte que nous sommes ennemis ? J'ai détourné votre navette. Vous voulez aller à Messine et c'est bien le dernier endroit où, moi, je souhaite me rendre. Quand nous aurons atteint la ville, je prendrai contact avec mes amis et vous serez notre prisonnier, notre otage.

— C'est peut-être vous qui serez ma prisonnière, fit David en tapotant son pistolet.

Bahjat secoua la tête.

— Vous ne pourriez pas aller très loin sans mon aide.

— Vous, sans la mienne, vous seriez actuellement dans un hôpital sous la surveillance de la police argentine, riposta-t-il.

— Qu'espérez-vous de moi ? Que je vous sois reconnaissante.

— J'espère... (David s'interrompt, prit une profonde aspiration et se remit en marche.) Écoutez... ne pouvons-nous pas être simplement amis sans nous occuper de politique ?

— C'est impossible, laissa-t-elle tomber avec fermeté.

— Impossible ou pas, on pourrait toujours essayer. Cela vaudrait mieux. J'ai l'impression que nous allons suivre cette route pendant un bon moment. Et si vos amis de Ciudad Nuevo ne valent pas mieux que ceux de Santa Rosa, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Elle ne répondit pas. Mais elle ne s'écarta pas de lui. Et quand David se mit à fredonner une chanson qu'elle n'avait jamais entendue, elle s'efforça de le regarder de travers mais se retrouva en train de lui sourire.

## PERSONNEL ET STRICTEMENT CONFIDENTIEL

28 août 2008.

Dest. : *Dr Cyrus S. Cobb.*  
 Exp. : *M. T. Hunter Garrison.*  
 Objet : *Opération Proxy.*

*La phase 1 de l'opération est maintenant terminée pour l'essentiel et la phase 2 va débiter incessamment. Vous n'ignorez pas que cette phase va se développer très rapidement pour atteindre les objectifs prévus en moins de trois mois. À cette date, la phase évacuation commencera. En conséquence, tous les préparatifs sur Île Un devront être achevés soixante jours francs après réception de la présente note. DÉTRUIRE APRÈS LECTURE !*

T. Hunter Garrison était dans la serre au dernier étage de la Tour Garrison. La moiteur qui y régnait était accablante. Il suivait à l'holographe la conférence dont les participants étaient éparpillés d'un bout à l'autre du pays. L'écran, reproduisant une image grandeur nature, donnait l'impression que la serre était coupée en deux : là où se tenait Garrison, c'était un jardin tropical, humide et chaud, foisonnant d'orchidées, de fougères et de lianes ; en face, Leo et les autres chefs rebelles tenaient d'hétéroclites assises, chacun dans un décor différent.

Garrison, penché en avant dans son motofauteuil, le crâne miroitant, ne perdait pas un mot de la discussion. Son peignoir en bouclette bleu roi imbibé de transpiration. Il était seul dans la serre.

Il avait écouté toutes les conférences tenues par Leo dont la première remontait à plusieurs mois et aucun détail du soulèvement à l'échelle nationale que les guérilleros mettaient au point ne lui était inconnu. L'insurrection était condamnée d'avance, bien évidemment, mais l'idée de Leo était la bonne : frapper brutalement sans se soucier des pots cassés.

- On va tout foutre en l'air, mec, disait l'homme de Los Angeles, celui qui avait les cheveux en broussaille. Ils croiront que c'est un tremblement de terre.
- La question est de savoir quand, répliqua calmement Leo.
- On est prêt à foncer.
- Nous aussi !

La plupart des hommes et des femmes réunis autour de la table de conférence créée par l'électronique approuvèrent avec enthousiasme.

— Il y a quand même quelque chose qui me chiffonne dans cette opération, fit la responsable de Kansas City.

Elle portait un collier de turquoises et son front était ceint d'un bandeau mais elle donnait à Garrison l'impression d'être plus noire qu'indienne.

- Quoi donc ? s'enquit Leo.

— Eh bien... on va descendre dans la rue et tirer dans le tas, bon. Mais nous savons que nous ne pourrions tenir devant l'armée. Ils nous écrabouilleront sous les bombes, ils lanceront sur nous les blindés, l'aviation et tout le bazar. Et les forces du Gouvernement mondial les appuieront par-dessus le marché. Alors, qu'est-ce qu'on retirera de tout ça ? Des quantités de frères et de sœurs se feront tuer. Pour quoi ?

— On a déjà discuté mille fois de cette question.

— Eh bien, ça fera mille et une, rétorqua la femme, imperturbable.

Leo secoua sa tête massive.

— On va montrer au pays, au peuple, au monde entier qu'on est décidé à se battre pour conquérir ce qui est à nous. Quatre-vingts pour cent de la population des États-Unis a la peau noire, basanée ou jaune. Et nous avons quatre-vingts pour cent des chômeurs, des ventres creux et des malades. Ils ont accaparé la grosse part du gâteau, les culs-blancs. Nous allons leur faire voir que nous voulons celle qui nous revient légitimement.

La femme eut un léger haussement d'épaules et Leo poursuivit :

— En frappant en même temps et partout, nous leur ferons comprendre qu'on est organisés et qu'ils ont intérêt à prendre nos exigences au sérieux. Qu'on n'est pas des grandes gueules qui crient en faisant la queue à la soupe populaire.

— Oui mais quand ils feront intervenir l'armée...

— On leur montrera que même leur putain d'armée n'est pas capable de les protéger. C'est vrai, ils nous materont après que nous aurons frappé. Mais ce sera trop tard pour M. Cul-Blanc. Il va dérouiller ! On va le cogner, et salement ! (Leo abattit son poing sur la table.) Quand on aura fini, toutes les villes de ce pays seront en proie aux flammes !

— Compte tenu des pertes que nous subirons, ça ne me paraît pas tellement payant, objecta la femme de Kansas City.

— On disait que l'offensive du Têt avait été une défaite pour le Vietcong. Mais c'est les Viêt qui ont gagné la guerre, ma poulette.

— Dix ans après.

Leo sourit.

— Non, pas dix ans. Moins que ça.

— Moi, ce qui me tracasse, c'est les armes, dit un homme. D'où c'est qu'elles viennent ?

— Ouais. Qui c'est qu'a tant de bontés pour nous ?

— Ou qui nous prépare un piège ?

— Il n'y a pas de piège, répondit Leo. Le matériel nous est fourni par des gens qui veulent nous aider.

— Qui ? Et pourquoi ?

— Je ne peux pas vous le dire. D'ailleurs, il vaut mieux que vous ne le sachiez pas.

— Mais toi, tu sais qui ?

— Tu parles !

Garrison sourit intérieurement. Plusieurs des chefs rebelles assis autour de la table de conférences avaient essayé de découvrir l'origine des expéditions d'armes. Mais c'étaient des conspirateurs amateurs. Ils connaissaient les rues des villes comme leur poche mais comment auraient-ils pu rivaliser avec la science et la puissance des consortiums géants ?

— Poursuivons, disait Leo. Il reste encore un gros point d'interrogation. Quand passons-nous à l'attaque ?

— Le plus tôt sera le mieux. Il n'est pas possible de garder les flingues planqués éternellement.

— On est prêt à y aller.

— Dans deux jours maximum.

— O.K., fit Leo. On est lundi. On passera à l'action... jeudi à midi, heure de la côte est.

— Ce qui fait neuf heures du mat' ici, dit le garçon de Los Angeles.

— Eh ! Jeudi, c'est le jour du Thanksgiving !

— Tiens, c'est vrai, ricana Leo. Parfait ! Ça leur tombera sur le râble entre la dinde et le fromage.

Tous s'esclaffèrent.

— Personne n'a d'objections à formuler ?

Silence.

— Alors, c'est entendu comme ça. Jeudi prochain à midi, heure de la côte est. Bonne chance.

L'image holographique que Garrison regardait sur son écran se dissocia à mesure que les vingt-quatre segments qui la composaient disparaissaient les uns après les autres. Il ne restait plus, maintenant, à la périphérie de la surface opaque de l'écran, que Leo et son visage noir et luisant. Il était perdu dans ses pensées.

*C'est un chef, il n'y a pas de doute, songea Garrison. Il faudra qu'il meure un de ces jours... quand il aura fait ce qu'il est nécessaire qu'il fasse.*

Leo se tourna, face à la caméra, et l'on eût dit qu'il regardait Garrison dans les yeux. Les doigts du vieil homme frémirent au-dessus du boîtier de commande encastré dans l'accoudoir du fauteuil, prêts à couper la projection.

— Vous êtes là, Garrison.

Garrison n'était pas étonné. Il enclencha une touche pour émettre sa propre image.

— Je suis là, Greer.

— Je m'en doutais, gronda Leo.

— Vous voilà promu leader national, à ce qu'on dirait.

— J'en suis un, putain de moi.

— Vous pouvez laisser tomber l'argot des bas-fonds, Greer, fit Garrison avec agacement. Ça ne m'impressionne pas.

— Ouais, je suppose. Mais peut-être que les bas-fonds me collent à la peau. Je suis Leo, maintenant. Greer est mort. Ou, en tout cas, il roupille vachement profond.

— Ce n'est pas aux bas-fonds que vous êtes accroché, c'est au pouvoir.

— Vous aussi.

Garrison réfléchit.

— C'est vrai, mon garçon. Moi aussi. Le pouvoir... C'est ça qui compte.

— Et comment ! Il y a une paye que vous me l'avez appris. À l'époque où je faisais du foot. Les grandes équipes vous appartenaient.

— Elles m'appartiennent toujours.

— Pourquoi est-ce que vous nous aidez ? (La voix de Leo s'était durcie.) Vous pensez que nous courons au suicide ?

— C'est hautement probable.

— Eh bien, vous vous trompez. Beaucoup de gars resteront sur le carreau mais on est des foules et on mettra toutes les villes des États-Unis à feu et à sang.

— Ne vous gênez pas pour moi.

Leo fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Pourquoi est-ce que vous nous donnez un coup de main ?

— Cela me regarde. Contentez-vous de faire ce que vous estimez devoir faire et laissez-moi me soucier de mon cul blanc.

— Vous allez nous balancer des bombes à neutrons sur la tronche, c'est ça ? Tuer tout le monde dans les villes mais sans détruire les bâtiments. Quand le soulèvement aura commencé, boum !

Garrison secoua la tête.

— Il n'y aura pas de bombes à neutrons. Cela fait des années que le Gouvernement mondial a démantelé les dernières. Je n'essaierai pas de vous mettre des bâtons dans les roues. Allez-y. Étripez les Blancs.

— Vous en êtes un. Vous ferez partie du massacre.

— Nous verrons bien, mon garçon.

— Ouais, nous verrons.

C'était un feulement de tigre qui roulait dans la gorge de Leo.

Son image s'effaça. À présent, l'écran était entièrement vide. Garrison finit par en détacher ses yeux et, à nouveau, il enfonça une touche.

— Arlène, nous partons mardi.

— Demain ?

— C'est mardi, demain ?

— Oui.

— Écoutez-moi bien. Tu vas appeler Cobb. Tu lui parleras en personne. Dis-lui de préparer le cylindre B pour nous. Ma collection est-elle prête à déménager ?

— Depuis huit jours.

— Expédie-la immédiatement. Ce soir. Et préviens les autres membres du directoire. Nous nous retrouverons ici demain à midi et nous rallierons directement la colonie. Pas d'escales, ni à la station Alpha ni ailleurs. Ceux qui ne seront pas au rendez-vous à l'heure dite devront se débrouiller seuls.

— Tous les membres du directoire ne pourront pas être ici à midi, objecta Arlène. Le cheikh al-Hachémi est à des milliers de kilomètres...

— Tu diras à al-Hachémi et aux autres de se magner les fesses pour filer demain direction Île Un. Ça va péter jeudi !

# LIVRE IV

NOVEMBRE 2008

**Population mondiale : 7,33 milliards d'habitants.**

28

*L'humanité ne peut pas se permettre d'attendre qu'intervienne un changement spontané et positif. L'homme doit, au contraire, promouvoir lui-même des changements de l'ampleur nécessaire mais tolérable à temps pour éviter un intolérable changement massif (et destructeur). La stratégie d'un tel changement ne peut s'élaborer que dans un esprit de coopération véritablement globale issu de l'association librement consentie des diverses communautés régionales de la planète et guidé par un plan rationnel de croissance organisée à long terme. Toutes les simulations ont montré de façon parfaitement claire que c'est la seule approche intelligente et praticable si l'on veut échapper à des catastrophes globales répétées et imprévisibles et le temps qui nous est imparti pour mettre un système mondial global sur pied est limité. À l'évidence, les autres alternatives sont les divisions et les conflits, la haine et la destruction.*

*Mesarovic et Pestel,  
Second rapport du Club de Rome,  
Reader's Digest Press, 1974.*

Tandis que l'avion décrivait des cercles au-dessus du dôme de smog d'un gris brunâtre, David se remémorait les trois derniers mois de son existence. Quelle ironie !

Il lui avait fallu deux jours pour franchir les 400 000 kilomètres séparant Île Un de la Lune et faire le trajet Lune-Terre. Mais pour faire les 8 000 kilomètres séparant l'Argentine de New York, il lui avait fallu à peine moins de trois mois. Et il avait encore un océan à traverser pour gagner sa destination première.

Il eut un sourire lugubre. *Quand j'étais à la station Alpha, j'étais plus près de Messine qu'aujourd'hui.*

Traverser l'espace n'avait pas été difficile. Mais voyager sur Terre où il était un fugitif pourchassé – ça, c'était rudement compliqué.

En plus, il était également un prisonnier, techniquement parlant. Il n'avait pas quitté Bahjat d'un pouce tandis qu'elle prenait contact avec une succession apparemment sans fin de militants du F.R.P. La plupart étaient à peu près de leur âge mais il y avait quand même un nombre surprenant de gens plus vieux parmi les rebelles. Entre autres points communs, beaucoup étaient pauvres. Presque tous étaient sans le sou. Ils avaient la faim au ventre, ils étaient hâves et étiques et c'étaient des hommes et des femmes en colère.

Ils mentaient, ils volaient, ils marchandait ici une barque, là un cheval pour le couple ; ils lui fabriquaient de faux papiers, lui offraient l'hospitalité de leurs masures délabrées ou leur trouvaient des cachettes encore plus sinistres : grottes, caves, étables, les combles d'une église. Ils se mettaient en quatre pour porter assistance à la célèbre Shéhérazade et à son captif, l'homme d'Île Un. Une minorité de clandestins était néanmoins suffisamment argentée pour fournir à la jeune femme des subsides qui lui permettaient de survivre.

— Pourquoi se sont-ils ralliés à la cause de la révolution ? s'étonnait David. Contre quoi se révoltent-ils ?

— Ils sont comme moi, répliquait invariablement Bahjat. Ils se battent contre l'injustice.

Réponse qui laissait David perplexe.

Ils étaient rarement en tête-à-tête, tous les deux, mais, quand cela arrivait, Shéhérazade, contrairement à sa patronne d'adoption, n'était pas causante : elle écoutait. Elle poussait son compagnon à parler de lui, de sa vie, de ses études, d'Île Un. Elle l'écoutait pendant des heures – dans le train, sur le dos d'un mulet, à bord d'une barque de pêche filant tous feux éteints dans la nuit – en l'encourageant d'un sourire. David savait très bien qu'elle cherchait à lui tirer les vers du nez pour qu'il lui donne des renseignements sur Île Un, mais cela lui était égal. Il savait aussi qu'il n'y avait pas que cela. *Elle s'intéresse à moi en tant qu'individu. J'en suis certain.*

Et il commençait, de son côté, à s'intéresser à elle.

C'était une étrange relation qui s'était petit à petit nouée entre eux. Ils étaient amis et, en même temps, adversaires. Ils étaient deux fugitifs en marche vers un but que ni l'un ni l'autre ne discernait parfaitement mais qui espéraient l'un et l'autre trouver le salut au terme du voyage et chacun craignait que ce qui serait le salut de l'un ne fût un danger mortel pour l'autre. Au fil des semaines, vivant côte à côte sans jamais se quitter des yeux, ils étaient aux petits soins l'un pour l'autre, ils s'entraidaient, ils se faisaient mutuellement confiance, chacun remettait sa vie dans les mains de l'autre. Mais ils n'étaient pas amants. Ils n'avaient même pas échangé un baiser.

Il était rare qu'ils dorment seuls. Il y avait toujours des tiers à proximité, en général dans la même pièce. Mais quand cela leur arrivait – au bord d'une piste de montagne en Équateur, dans une station-service abandonnée à la sortie d'une ville fantôme au Mexique, dans une ruelle du quartier du port à Galveston –, ils étaient trop exténués pour chercher à savoir si leur amitié pouvait les conduire à l'amour physique.

Mais cette relation comportait autre chose, quelque chose qui prenait insidieusement corps. David savait qu'il pouvait compter sur Bahjat. Et Bahjat savait qu'elle pouvait compter sur lui. Ils étaient associés. *C'est peut-être plus important que d'être amants*, songeait David. *En tout cas, c'est moins banal.*

Suivant les directives que lui avait données téléphoniquement le chef frontiste qu'elle appelait Tigre, ils avaient pris la direction de New York. David n'avait pas protesté. Il y avait une délégation du Gouvernement mondial à New York. Pas loin de l'ancien siège des Nations Unies.

Après avoir quitté le village indien des Andes péruviennes, ils avaient marché jusqu'à ce qu'un chauffeur compatissant les fasse monter dans son camion. Quand elle fut dans une ville disposant de moyens de communication, Bahjat trouva des sympathisants du F.R.P. qui les aidèrent. Ils teignirent les cheveux et la barbe, blonde et hirsute de David et lui noircirent la peau. Dès lors, Bahjat et lui pouvaient passer pour un jeune couple latino-américain si l'on n'y regardait pas de trop près.

Ils avaient poursuivi leur route à cheval, à dos de mulet, dans un bateau « emprunté », en

train, en autocar et même, une fois, à bord d'une voiture volée. Ils avaient traversé l'Équateur, rallié Panama par la voie des mers, franchi les ruines éboulées du canal à présent désaffecté, ils s'étaient enfoncés dans les étouffantes jungles mexicaines et, enfin, grâce à leurs faux papiers, ils avaient trompé la vigilance des douaniers et des agents de l'émigration et passé le Rio Grande.

Pendant tout le voyage, David avait observé les Terriens, ses semblables. Et il avait beaucoup appris.

Il avait appris que la faim n'est pas seulement douloureuse sur le plan physique mais qu'elle affecte aussi le mental. Elle enseigne la haine.

À Panama, il avait appris qu'il était possible de corrompre les représentants du Gouvernement mondial et, à Galverson, que les agents des multinationales ne se laissaient pas soudoyer.

À La Nouvelle-Orléans, il avait appris qu'il ne pouvait se fier à personne, pas même aux soi-disant révolutionnaires. Le responsable de la cellule du front de cette ville était plus âgé que la plupart des autres rebelles. C'était un ancien docker au gabarit imposant qui avait dépassé le cap de la trentaine et n'arrêtait pas de parler de l'opération qu'il était en train de monter, un soulèvement qui ne serait pas limité à la seule Nouvelle-Orléans mais s'étendrait à beaucoup d'autres cités. Il se nommait Brandy. Des centaines de rixes avaient laissé leurs cicatrices sur son visage couturé et déformé. Il buvait sec, fumait sans discontinuer et parlait trop. Mais David remarqua que, quand il regardait Bahjat, il se taisait et que son expression devenait songeuse, calculatrice.

Après une nuit passée à boire, à tirer des plans sur la comète et à griller cigarette sur cigarette, Brandy et ses deux principaux lieutenants décidèrent de livrer David à la Société Garrison moyennant une honnête commission. Ce qu'il annonça placidement à l'intéressé dans la chambre enfumée et empestant la bière, donnant sur une église dans le vieux quartier de La Nouvelle-Orléans où il tenait ses assises. Tout le monde était là : le responsable de la cellule, ses deux acolytes et Bahjat. L'étonnement de David fit ricaner les trois hommes.

— Toi, on te gardera avec nous, dit Brandy à Shéhérazade. On va rigoler un bon coup, tu verras.

Avec une force qu'il ignorait posséder, David empoigna à bras-le-corps celui des trois hommes qui était le plus près de lui, le souleva et le fit passer à travers la mauvaise porte qui s'ouvrait sur le palier. Elle vola en éclats et le patibulaire dégringola l'escalier en vol plané. Son camarade se rua sur David, un couteau à la main, mais il en fut pour ses frais : le jeune homme pour qui le karaté n'avait pas de secret lui fractura le sternum d'un coup de pied.

Quand David pivota sur lui-même pour s'expliquer avec Brandy, celui-ci, à genoux, plié en deux, vomissait en se tenant le bas-ventre. Bahjat, ses petits poings noués, un rictus lui découvrant les dents, était debout devant lui.

Elle insista pour qu'ils filent sans demander leur reste mais David, faisant preuve d'un machiavélisme qu'il ne se connaissait pas, ramassa le couteau abandonné sur le plancher crasseux et s'employa à persuader Brandy de téléphoner à la banque pour faire ouvrir un crédit d'un montant coquet au nom de M. et Mme Able. Quand la pointe de la lame lui caressa la paupière, Brandy s'exécuta.

Ce fut seulement alors qu'ils jouèrent la fille de l'air. Ils se rendirent ventre à terre au premier terminal bancaire ouvert toute la nuit et transférèrent la totalité du crédit à leur compte.

Cela fait, ils entrèrent dans le plus grand hôtel de La Nouvelle-Orléans où ils s'inscrivirent sous les noms de senor et senora Pizarro, bien que Bahjat ne parlât pas un mot d'espagnol.

Un vrai portier en uniforme les conduisit à leur appartement. Le réceptionniste hocha la tête en les voyant entrer dans l'ascenseur et maugréa intérieurement : *Encore des Espingos qui ne paient pas de mine ! Où diable trouvent-ils autant d'argent ? Moi, je ne pourrais pas prendre une chambre ici !*

Il y avait deux lits. David tourna en rond dans la chambre recouverte d'une moelleuse carpette pendant que Bahjat s'abandonnait aux délices de la douche en se demandant ce qu'il allait faire. Quand elle ressortit de la salle d'eau, son corps menu pudiquement dissimulé par une serviette, il se doucha à son tour. Il fit très vite mais lorsqu'il revint dans la chambre, Bahjat était déjà couchée dans le lit du fond, tournée vers le mur.

David s'assit au bord du lit. Sans bouger, elle murmura :

— Je vous en prie, David... Je sais ce que vous voulez. Mais je ne peux pas... absolument pas.

Au bout d'un bon moment, il finit par se lever. Il déposa un baiser sur l'épaule nue de la jeune fille et alla se coucher à son tour. Contrairement à son attente, il s'endormit presque immédiatement.

Le lendemain matin, M. et Mme Pizarro réservèrent deux passages sur le vol de New York après que Bahjat eut eu une longue conversation téléphonique avec Naples.

— Tigre va à New York, avait-elle annoncé à David. Nous avons rendez-vous avec lui là-bas.

David avait acquiescé. Tigre était le patron. Ils se retrouveraient à New York et Bahjat le remettrait entre les mains du leader du F.R.P. *Il est sans doute mal porté de faire l'amour avec ses prisonniers*, songea-t-il avec dépit.

Evelyn prenait le soleil sur le balcon de sa chambre. Barbade était une île d'une beauté somptueuse. Les luxuriantes plantes tropicales qui montaient à l'assaut des montagnes déchiquetées remplissaient l'air d'un parfum exotique entêtant. Le ciel était une coulée de cuivre en fusion et le soleil au zénith faisait miroiter les flots. Des vagues venaient lécher le sable blanc de la plage, un peu plus loin.

Mais la ville qui cernait l'hôtel suppurait comme une plaie ouverte sous l'implacable soleil. Des enfants hâves et apathiques jouaient dans les rues et dans les anciens parkings disparaissant sous les gravats où, autrefois, les touristes garaient leurs voitures de location. Il n'y avait plus de touristes, à présent. L'île tout entière sombrait dans un abîme de misère sans fond. Il n'y avait pas de travail sauf sur les rares et pitoyables chantiers subventionnés par le Gouvernement mondial pour créer quelques emplois. Mais la faim régnait à l'état endémique. Et les bébés pullulaient. *Comme les rats de Hamelin*, se disait Evelyn. *Il y en a partout*. Des bébés étiques au ventre gonflé. Pas un seul qui eût bonne mine.

Evelyn secoua la tête comme pour chasser de son esprit les malheurs de Barbade. *Tu es dans le coup pour le plus formidable scoop du siècle. Ce n'est pas le moment de faire de la sensiblerie, ma petite vieille*.

Hamoud avait gardé le contact avec Shéhérazade grâce à tout un réseau d'intermédiaires. Et David était avec la dirigeante du Front. Tous deux menaient une belle partie de cache-cache avec tout le monde. Ils avaient réussi à rallier La Nouvelle-Orléans mais, depuis, Hamoud n'avait plus de nouvelles. Il était justement sorti pour essayer de renouer le contact.

Evelyn avait peu à peu appris comment fonctionnait le Front révolutionnaire des peuples. Hamoud ne l'avait jamais quittée des yeux plus de quelques heures depuis le jour où il l'avait abordée dans ce bistrot napolitain, trois mois auparavant, mais cela voulait dire qu'Evelyn ne l'avait pas quitté des yeux, lui non plus.

Elle avait rapidement découvert ce qu'il cherchait en réalité : la célébrité. La notoriété et la publicité. Il était jaloux de Shéhérazade qui accaparait les manchettes des journaux. Maintenant, il avait son attaché de presse personnel et son propre agent de publicité. Ainsi que son propre harem privé dont les effectifs étaient réduits à une seule pensionnaire. Evelyn avait compris que son ego machiste ne pouvait être réellement satisfait qu'au lit.

*En tout cas, il a au moins de l'imagination, se dit-elle avec une grimace. Encore quelques semaines et je pourrais me recycler et entamer une nouvelle carrière. D'entraîneuse de call-girls !*

Hamoud se voyait sous les traits du mâle dominateur, mais Evelyn savait depuis belle lurette que pour mener un homme par le bout du nez, il suffit de lui faire croire que l'on est totalement à sa botte. Aussi, serrant les dents, elle lui dispensait les voluptés anales dont il était friand et tout le reste en prime. Elle était devenue experte dans l'art de tirer parti du mobilier, en particulier des fauteuils quand ils étaient assez solides pour supporter les gesticulations et les contorsions de leurs corps enlacés. Cependant, elle était intraitable sur un point : l'hygiène. Ils se douchaient avant de baiser – Evelyn était incapable de dire « faire l'amour » en pensant à leurs débats. Et Hamoud avait l'air d'apprécier qu'elle le savonne et s'occupe de son pénis en faisant des bruits de succion.

Au lit, il parlait. Jamais beaucoup. La loquacité n'était pas son fort. Mais Evelyn en apprit suffisamment, bribes par bribes, pour commencer à se faire une idée générale du F.R.P. Au bout de quinze jours, elle en savait assez pour déchiffrer les propos qu'Hamoud tenait au téléphone malgré toute la circonspection et toute la prudence qu'il déployait.

Elle ne fut pas étonnée lorsqu'elle comprit que c'étaient les multinationales qui assuraient le plus gros du financement du Front. C'était logique. L'objectif des guérilleros et des grands consortiums était le même : abattre le Gouvernement mondial.

Fouillant encore davantage, elle avait cherché à savoir de quels consortiums il s'agissait au juste. Le plus grand secret recouvrait leurs noms mais la Société pour le Développement d'Île Un revenait à tout bout de champ dans les conversations et elle entendit plus d'une fois parler de certaines personnes comme al-Hachémi et Garrison. *T. Hunter Garrison*, lui souffla sa mémoire de journaliste. *Le Garrison des Entreprises Garrison*. Et Wilbur St. George, ce salaud.

Evelyn, allongée sur la chaise-longue sous le soleil de Barbade dont la chaleur baignait son corps las, fulminait encore intérieurement en évoquant son ex employeur. Pas étonnant que St. George l'eût flanquée à la porte ! C'était pour espionner Cobb qu'elle avait été envoyée sur Île Un, elle s'en rendait maintenant compte, et, au lieu de cela, elle était revenue avec un papier dont le directoire n'autoriserait jamais la publication.

La porte s'ouvrit et se referma. Evelyn se redressa. C'était Hamoud. Debout au milieu de la chambre avec sa mine renfrognée habituelle. Elle se leva et rentra dans la pièce.

— Tu as un nouveau maillot de bain, dit Hamoud.

— Pas pour me baigner. Il est trop fragile. Au bout d'une minute, il n'en resterait plus rien. Cela n'eut pas l'air de le troubler.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Dans une boutique. Il ne valait presque rien.

— Quand l'as-tu acheté ?

— Il y a quelques jours. (Evelyn se força à sourire et, d'une torsion des épaules, elle se débarrassa du haut.) Tu préfères peut-être le style topless ?

— C'est un progrès, convint-il avec un sourire contraint.

Elle fit glisser le slip sur ses hanches et s'en dépouilla à son tour.

— Ce que tu préfères surtout, c'est rien du tout, n'est-ce pas ?

— On n'a pas le temps. Nous partons dans moins d'une heure.

— Oh ! Que se passe-t-il ? Où allons-nous ?

Hamoud hocha la tête.

— Tu poses trop de questions.

Elle s'approcha de lui, si près que ses seins frôlèrent la chemise ouverte de l'Arabe, et chuchota :

— Allons donc ! Nous disposons quand même d'un petit moment, non ?

Il plaqua ses mains épaisses sur les hanches d'Evelyn.

— Pas assez pour prendre une douche.

Elle effleura du bout du doigt le menton râpeux d'Hamoud.

— Mais on pourrait faire ça sous la douche. C'est très chouette. Ça te plaira, tu verras.

Exhalant un grognement, il la prit par la taille et ils se dirigèrent vers la salle d'eau.

Tout en se penchant pour ouvrir les robinets, Evelyn lui demanda :

— Est-ce que ma garde-robe conviendrait là où nous allons ? Je n'ai que des robes d'été.

— À New York, tu auras besoin d'un manteau. On l'achètera sur place.

*C'est donc à New York qu'aura lieu la rencontre.*

Evelyn avait sa réponse. Mais, maintenant, il fallait qu'elle tienne cette satanée promesse et qu'elle en passe par la cérémonie de la douche.

Portant les vêtements qu'il avait volés à Mexico, les faux papiers fabriqués à Galveston en poche, sa barbe soigneusement taillée, les cheveux noircis et l'épiderme basané, David, confortablement allongé dans son fauteuil, attendait que l'avion atterrisse. Il était maintenant maigre comme un loup. Trois mois de cohabitation avec la faim et le danger avaient eu raison des aimables arrondis qu'il avait acquis sur Île Un. Et il était plus alerte qu'un loup. Il avait appris à ne dormir que d'un œil.

Il se prit à penser fugitivement à Evelyn. *Elle voulait que je fasse connaissance avec le monde réel*, se rappela-t-il en considérant ses mains bistres, dures et calleuses. *Je doute qu'elle ait vu la moitié de ce que j'ai vu, moi.*

Bahjat, à côté de lui, s'était assoupie. Comme elle semblait fragile, vulnérable ! Ses longs cheveux noirs ruisselaient en cascade sur ses fines épaules. Ses lèvres charnues étaient entrouvertes.

*Pourtant, nous sommes ennemis. Une fois à New York, elle me livrera à ses amis du F.R.P. Et je leur fausserai compagnie pour prendre contact avec le Gouvernement mondial.*

Tous ces mois d'intimité et de périls partagés pendant lesquels ils avaient vécu ensemble, affronté la mort ensemble, c'était fini. Terminé. *C'est à cause de cela qu'elle n'a pas voulu faire l'amour avec moi, cette nuit.*

Et c'était à cause de cela qu'il aurait voulu faire l'amour avec elle.

L'appareil se posa enfin après avoir longtemps tourné en rond au-dessus de la chape de smog qui recouvrait New York. Bahjat sur ses talons, David se joignit aux passagers qui se dirigeaient vers la sortie en bavardant. Elle l'avait averti que des gens du F.R.P. seraient à l'aérogare et qu'ils le surveilleraient pour prévenir toute tentative de fuite.

Au moment où ils émergèrent du tube d'accès du terminal, il prit délibérément la main de la jeune fille. Elle le laissa faire.

Il n'y avait pas d'autres passagers en dehors des quelque soixante-dix personnes de leur vol. L'aérogare était crasseuse, jonchée de détritrus. Derrière les fenêtres fêlées et barbouillées, on apercevait quelques avions au parking mais ils avaient l'air abandonnés,

morts.

— Quand je pense au bon vieux temps ! soupira bruyamment le voyageur qui précédait David. La veille du Thanksgiving, c'était une vraie maison de fous !

— C'est un avantage, répondit le petit bout de femme qui était son épouse, pour le consoler. Comme ça, on n'a pas besoin de se démener dans la cohue.

Comme David et Bahjat n'avaient pas de bagages, ils sortirent sans hâte du terminal, toujours la main dans la main, traversèrent une route déserte et gagnèrent un gigantesque parking à moitié vide. Et encore, la plupart des voitures qui s'y trouvaient étaient visiblement des épaves : des tas de ferraille rouillée, dépourvues de roues, glaces brisées, capots béants.

Le soleil était un ovale rougeâtre à l'éclat débile presque au ras des toits de l'autre côté de l'autoroute. Il n'apportait aucune chaleur et le vent humide venu de la mer traversait le mince costume de David.

Un homme grisonnant au visage sillonné de rides surgit entre deux voitures à l'arrêt et héla Bahjat. Tous deux échangèrent quelques brèves paroles en arabe. L'homme conduisit le couple au fond de la vaste esplanade. Là, les véhicules paraissaient presque tous en état de marche. Bahjat avait lâché la main de David pour le suivre.

Il y avait des gardes armés dans cette section du parking et David remarqua deux jeunes gens à la peau sombre debout à côté d'une limousine cabossée. L'homme aux cheveux gris fit s'installer Bahjat à l'arrière et tint la portière pour que David prenne place à côté d'elle. Il ne monta pas. Les deux jeunes gens s'assirent à l'avant et il agita joyeusement le bras quand l'auto démarra.

— Le chauffeur sait où nous allons ? s'enquit David.

— Certainement, répondit Bahjat.

— Et vous ?

— Non, avoua-t-elle.

Il s'avéra que leur destination était un vieil édifice abandonné de Manhattan donnant sur un grand parc. David essaya de déchiffrer les vestiges des lettres qui ornaient la façade. Elles devaient correspondre au mot PLAZA. La voiture passa devant le bâtiment, tourna dans une rue et s'arrêta le long du trottoir.

Les deux garçons firent entrer sans mot dire Bahjat et David par une porte latérale. Toutes les fenêtres de l'hôtel étaient condamnées par des planches et des plaques de métal ébréchées remplaçaient les anciennes portes. Sur l'une d'elles était apposé un avis de mise aux enchères aux bords effilochés et gondolés.

Dans le hall régnait une agitation tout à la fois fébrile et ordonnée. Des gens allaient et venaient. Les voix bourdonnaient. Apparemment, chacun avait soit un pistolet à la ceinture, soit un fusil en bandoulière – parfois les deux. Il y avait des hommes et des femmes.

Une odeur de moisi imprégnait l'air. Tapis et tentures incrustés de la poussière accumulée au fil des années étaient grisâtres. Les rares meubles qui demeuraient encore étaient dissimulés sous des housses crasseuses.

— Que se passe-t-il ici ? s'enquit David. On dirait le quartier général d'une armée en campagne.

— On vient juste d'arriver, répondit l'un des deux jeunes gens.

— Tais-toi, lui intima son camarade – celui qui avait conduit. Réponds pas aux questions. Et toi... (Il enfonça son index dans le sternum de David :)... t'as pas à en poser.

Ils passèrent devant une batterie d'ascenseurs. Les portes étaient presque toutes ouvertes sur des puits d'ombre. Ils montèrent l'escalier, les deux garçons en tête, David derrière eux. Bahjat fermait la marche. À partir du troisième étage, les marches étaient nues. Puis ils

gravirent une échelle de secours aux barreaux métalliques scellés dans le ciment gris. Le soleil à son déclin donnait juste assez de lumière pour permettre au petit groupe de se frayer son chemin à travers les débris amoncelés. Des cafards couraient parmi les ordures et David se demanda qui, en dehors d'eux, pouvait habiter le vieil hôtel délabré.

Après avoir encore grimpé six étages, ils s'engagèrent dans un corridor qui, lui aussi, empestait le moisi et l'urine. Les jeunes firent halte devant une paire de portes attenantes et l'un d'eux tendit deux clés à Bahjat.

— Nos gars sont à cet étage et les troupes d'Américains occupent ceux d'en dessous. S'il cherche à faire le malin, vous n'aurez qu'à crier.

Bahjat les assura que c'était noté et ils s'éclipsèrent.

— Quelque chose de pas ordinaire est en train de se préparer, commenta David dès que la porte antifeu se fut refermée.

— Avez-vous remarqué que tous les hommes et toutes les femmes dans le hall étaient noirs ? fit Bahjat.

— Pas tous.

— C'est vrai, il y en avait aussi qui avaient le type latin mais je n'ai pas vu de Blancs.

— Vous avez raison, convint David après quelques secondes de réflexion. Il n'y avait pas un seul Blanc. Qu'est-ce qu'ils mijotent, à votre avis ?

— Je n'en sais rien mais, en tout cas, c'est pour bientôt, fit Bahjat en ouvrant une des portes jumelles.

Les deux chambres étaient communicantes et, dans le jour crépusculaire qui les baignait de sa lueur maussade, elles étaient rigoureusement identiques.

— Laquelle préférez-vous, David ? La rouge ou la bleue ?

La tapisserie en lambeaux des deux pièces ne se distinguait que par la couleur. Elles étaient l'une et l'autre meublées d'un grand lit, d'une commode veuve de ses tiroirs et d'un coin lavabo. David tira l'unique drap du lit de la chambre bleue. En dessous, il n'y avait qu'un matelas. Il entra dans la chambre rouge. Là, un miroir fêlé complétait le lavabo. Dans la chambre bleue, un rectangle un peu plus clair sur le mur indiquait qu'il y avait eu aussi une glace, autrefois.

Le jeune homme s'immobilisa sur le seuil de la porte commune. Bahjat était dans la chambre rouge.

— Il vaudrait mieux que vous preniez celle où il y a la glace, lui dit-il.

— Vous êtes toujours aussi attentionné, répondit-elle en souriant.

— Et vous, toujours aussi gentille.

Elle se dirigea vers le coin toilette.

— Ah ! Ils ont prévu du savon et des serviettes en papier. Il y a même un nécessaire à raser.

— Je vais le prendre.

— Mais rien pour se maquiller. C'est une chose à laquelle les hommes ne pensent jamais.

— Vous vous maquillez ? s'exclama David faussement surpris.

Bahjat lui sourit à nouveau.

— Vous ne m'avez jamais vue qu'à l'état de nature.

— Et vous êtes aussi jolie comme ça.

— Et vous, la barbe vous va à ravir. Vous devriez peut-être la conserver.

David se gratta le menton.

— Ce qu'on est polis, hein ?

— Oui. (Elle le dévisagea, presque timidement.) C'est la première fois que vous me dites que vous me trouvez jolie.

— Vraiment ? Depuis tout ce temps...

— Oui. Depuis tout ce temps.

— Eh bien, oui, Bahjat, vous êtes belle. Très belle.

— Merci.

Il ne savait pas trop quoi dire d'autre.

— Que va-t-il se passer demain ? se surprit-il à lui demander.

Elle eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Ou Tigre viendra nous retrouver, ou nous irons à sa rencontre.

— Et qu'est-ce qu'on va faire de moi ?

— Je l'ignore. Nous n'avons encore rien décidé.

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

Elle secoua la tête.

— Ce qu'il faudra que je fasse.

— Quoi que ce soit ?

— Quoi que ce soit.

— Vous allez m'enfermer à double tour ? fit-il en tendant le doigt vers la porte extérieure.

— Je dois ?

— Aucune importance. (Il se dirigea à pas lents vers la chambre bleue.) Je peux la démolir d'un coup de pied si le cœur m'en dit.

Il se laissa tomber sur le lit qui s'affaissa sous son poids en dégageant une odeur de champignons. Bahjat alla se planter devant la porte de communication et s'appuya avec lassitude au chambranle.

— Ne dites pas d'idioties. Vous ne pouvez pas vous échapper.

— Il y a une antenne du Gouvernement mondial à deux pas d'ici. Ce n'est pas Messine, d'accord, mais elle fera l'affaire.

— Vraiment ?

— Vous saviez depuis le début que je voulais aller à Messine. Je ne vous ai pas caché mes intentions.

— En effet. Mais j'avais cru que... après toutes ces semaines que nous avons passées ensemble, après avoir vu tout ce que vous avez vu... les gens qui ont faim, l'injustice...

— Vous avez pensé que je passerais dans le camp de la révolution ?

Elle acquiesça.

— Faire sauter des ponts, tuer des gens, dévaliser les banques, détourner des navettes spatiales... à quoi cela rime-t-il ? Ce n'est pas ça qui donnera à manger à ceux qui claquent de faim.

— Bien sûr ! rétorqua sèchement Bahjat. Mais quand nous aurons chassé les tyrans, quand nous aurons renversé le Gouvernement mondial, alors...

— Vous aurez détruit une forme de gouvernement mais vous n'aurez pas changé la vie des gens pour autant. Vous n'ouvrirez pas de nouvelles mines d'or. La manne ne se mettra pas subitement à tomber du ciel.

— Vous ne comprenez rien à rien !

Les yeux de la jeune fille flamboyaient.

— Je comprends plus de choses que vous le ne croyez ! riposta-t-il avec âpreté. Flinguer, renverser les gouvernements... c'est ridicule ! Aberrant ! Plus qu'absurde ! Vous faites le jeu de ceux que vous voulez flanquer en l'air, ni plus ni moins.

Elle marcha sur lui, les poings sur les hanches.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous avez passé toute votre existence dans un petit

paradis feutré comme un oiseau rare qui fait la roue, que l'on choye et que l'on nourrit parce qu'il est trop stupide pour survivre hors de sa cage, dans le monde réel.

David l'empoigna et la renversa sur le lit. Elle voulut lui lancer un coup de genou mais il para de la hanche et se laissa choir sur elle en lui immobilisant les bras. Bahjat le dévisagea. Il n'y avait ni frayeur ni colère dans ses yeux.

David plaqua sa bouche sur la bouche de la jeune femme, lui libéra les bras et prit son merveilleux, son fragile, son ensorcelant visage entre ses mains comme si c'était le trésor le plus délicat, le plus précieux qui fût au monde.

Et les mains de la fille se posèrent sur les épaules du garçon. Elle saisit à pleine poignée ses cheveux en bataille. Sa respiration, soudain, était hachée, saccadée.

Leurs vêtements se volatilisèrent comme par magie. Et David reçut le cadeau du corps nu de Bahjat, svelte et souple, de la soyeuse douceur de sa peau brune et dorée, douce et élastique. Il la pénétra sans effort. Luisants l'un et l'autre de sueur, leurs cœurs battant à l'unisson, leurs bras et leurs jambes s'enchevêtraient dans une mêlée passionnée. Soudain, il explosa en elle tandis que les reins de Bahjat s'arquaient... extase... fulgurant brasier... torture exquise...

Ils étaient maintenant étendus côte à côte, silencieux et immobiles. Soudain, Bahjat pouffa.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je me demandais si tu voulais toujours que je t'enferme dans ta chambre.

David s'esclaffa et se tourna vers elle.

— Ne t'ai-je pas dit que forcer une porte est pour moi un jeu d'enfant ?

— Deux fois, tu pourrais ?

— Essayons toujours.

Cette fois, ils s'aimèrent avec moins de hâte et plus de douceur mais avec autant d'ardeur et encore davantage de passion. Les mains de Bahjat exploraient le corps de son partenaire et ses ongles y traçaient d'immatérielles arabesques qui lui arrachaient des frissons. Quand David lui suçota la pointe des seins, il sentit les mamelons se raidir comme il se raidissait lui-même.

— Pas encore, murmura Bahjat dans un souffle. Attends... jusqu'à ce que... attends...

— Pas trop longtemps, chuchota-t-il en dessinant à son tour les linéaments d'une impalpable dentelle sur le ventre, entre les cuisses de son amante. Pas trop longtemps.

Elle exhala un soupir sifflant, le saisit, par les hanches et l'attira à elle. Elle frémit, son visage se convulsa et elle ferma les yeux tandis que des étoiles fusaient de partout.

Ils s'endormirent. Lorsque David se réveilla, il faisait nuit noire. Il se leva sans bruit et faillit se prendre les pieds dans ses vêtements abandonnés par terre. Il alla jusqu'à la fenêtre. La ville était un cimetière obscur et silencieux. Pas un lampadaire ne trouait les ténèbres mais, au loin, on distinguait une lueur incertaine.

Tout est fermé à cette heure. La nuit, les rues sont vides. Désertes.

Il retourna vers le lit. *Je partirai à l'aube.*

— Mon sultan est revenu ? chuchota Bahjat d'une voix rêveuse.

— Je ne t'ai pas quittée.

— Mais tu me quitteras bientôt ?

— Oui.

— Eh bien, profitons des quelques heures qui nous restent.

La lueur morne et diffuse de la lune qui se levait lentement inondait la vieille chambre à

l'odeur de moisi. Pour une fois, Bahjat parlait. D'elle, de son enfance, de sa mère morte, de l'amour sévère que lui portait son père.

— Il était comme un faucon, comme un aigle, disait-elle, pelotonnée contre David. Fier et farouche, prêt à réduire en pièces quiconque aurait voulu me faire du mal.

— Et il t'a gardée prisonnière dans un nid d'aigle.

— Jusqu'au jour où il a décidé de m'envoyer en Europe. Il pensait que je ne risquerais rien avec quelqu'un pour me chaperonner et ses sbires aux aguets. Mais je me suis jouée d'eux... et je suis devenue Shéhérazade.

— Il ne l'a jamais su ?

— Il a toujours fait comme s'il l'ignorait. Mais il le sait, maintenant.

— Et Hamoud, ce fameux Tigre avec qui tu es en contact... C'est en Europe que tu l'as connu ?

— Il n'avait jamais mis les pieds hors de Bagdad quand j'ai fait sa connaissance, répondit-elle avec un petit rire. Il se figure qu'il est un grand et vaillant chef mais le cerveau qui le guidait, c'était moi.

— Mais comment es-tu passée à la révolution ? Comment cela a-t-il commencé ?

David devina que Bahjat se nouait imperceptiblement.

— C'était un jeu. Un jeu excitant. J'ai rencontré des gens passionnants en Europe. À Paris, à Florence, à Milan. Et puis, je suis allée à Rome et je suis tombée amoureuse d'un bel Italien. Un révolutionnaire très sage et plein de fougue, plus âgé que moi. Il devait avoir trente ans, au moins. Son père avait été un révolutionnaire, lui aussi, et son grand-père était un communiste qui s'était battu contre les fascistes.

— Et c'est comme ça que tu es devenue une révolutionnaire à ton tour ?

— Pas parce qu'il l'était. Je ne fais pas de suivisme sous prétexte que les autres sont des hommes et que je ne suis qu'une femme. Mon père aurait bien aimé que je me comporte de cette manière mais je n'ai pas une vocation de potiche.

— Bien sûr.

— Giovanni m'a ouvert les yeux. Il m'a fait comprendre que j'étais une enfant gâtée, il m'a fait voir dans quel état de misère vivaient les pauvres.

— Et tu l'as rejoint dans son combat ?

— Oui. Mais je considérais toujours cela comme un jeu, un jeu glorieux. J'étais Shéhérazade. Je crois que je voulais que mon père le sache.

— Mais, maintenant, ce n'est plus un jeu.

— Non, ce n'est plus un jeu.

Et Bahjat lui parla de Denny, elle lui expliqua comment l'architecte avait été assassiné sur l'ordre d'al-Hachémi... à cause d'elle.

— C'est pourquoi, conclut-elle sur un ton qui avait la dureté et le froid de l'acier, c'est pourquoi je ferai l'impossible pour détruire tout ce à quoi il tient.

— Toi y compris ?

— C'est sans importance. Je m'en moque.

— Moi pas. (Il eut une brusque illumination.) La nuit dernière... à La Nouvelle-Orléans... c'était à ton architecte que tu pensais, n'est-ce pas ?

— Oui.

La voix de Bahjat était presque inaudible.

— Tu l'aimes toujours ?

— Oui.

— Mais il est mort. Tu ne peux pas passer le reste de ta vie avec les morts. Tu appartiens au

monde des vivants. Tu es trop merveilleuse pour faire une croix sur ton avenir.

Elle se tourna vers David et lui caressa la joue.

— Tu es un amour, David. Ta place n'est pas ici, dans cet univers sanglant et sordide. Tu devrais retourner sur Île Un.

— Pas sans toi.

Elle resta un long moment silencieuse.

— Viens avec moi, dit David d'une voix pressante.

— Tu ne comprends pas.

— Quoi ? Tu aimes Hamoud ?

— Le ciel m'en préserve !

— Crois-tu que tu pourrais m'aimer ?

Les mots étaient sortis tout seuls et David avait soudain la gorge sèche.

— Je...

Elle hésita et laissa le reste de sa phrase en suspens.

— Je t'aime, Bahjat. Je t'aime de toute mon âme.

Comme elle demeurait muette, il se demanda s'il n'avait pas eu tort de lui faire cet aveu.

*Je l'aime, s'émerveillait-il. Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? Quel imbécile je suis !*

Ce fut alors qu'il prit conscience que Bahjat sanglotait sans bruit dans l'obscurité.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Non, l'interrompit-elle. Je ne sais pas pourquoi je pleure. Je suis ridicule.

Elle le prit par le cou et se serra de toutes ses forces contre lui. Ils firent à nouveau l'amour et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. Dehors, le ciel s'argentait. Ce fut l'aube, puis il fit grand jour. Le soleil montait à l'assaut du zénith. Bahjat et David continuaient de dormir paisiblement.

Des coups de feu les réveillèrent.

## MÉMORANDUM

Exp. : *R. Pascual, branche locale de Philadelphie.*

Dest. : *J. Collins, directeur des opérations.*

Objet : *activités urbaines du F.R.P.*

Date : *26 novembre 2008.*

*Ni le bureau de Philadelphie ni vos assistants n'ont tenu compte de mes recommandations suggérant la mise en état d'alerte de tous les bureaux locaux et notification à la garde nationale d'un clash imminent. J'ai toutes raisons de croire que les groupes du F.R.P. préparent un soulèvement général dans les villes sur toute l'étendue du territoire des États-Unis. Le jour serait très proche. Je vous demande respectueusement de bien vouloir m'accorder un entretien après le week-end du Thanksgiving pour que nous puissions discuter de vive voix de cette affaire. C'est de la plus haute urgence, j'en suis certain.*

Jamais Lacey n'avait encore eu un instrument aussi chouette dans les mains. La crosse de métal, noire et luisante, épousait le creux de sa paume comme si elle avait été faite sur mesure. Le canon trapu s'achevait par un suppresseur de recul. Le magasin incurvé comme une banane recelait cent projectiles bon poids. *On pourrait couper des arbres avec cet engin.*

Assis à l'arrière d'une vieille camionnette, Lacey attendait que l'horloge de la compagnie d'assurances, quelques centaines de mètres plus bas, sonne midi pour passer à l'attaque. Il adressa un sourire nerveux à Fade et à Jojo accroupis au milieu des feuilles de laitue et autres détritiques qui jonchaient le plateau de la camionnette. Elle servait d'étal de fruits et légumes tous les jours de la semaine. Mais pas aujourd'hui.

Ils étaient arrêtés devant la sinistre façade de pierre de l'arsenal. Lacey se rappelait ce qu'avait dit Leo : *Il y a des flingues à la pelle, à l'intérieur. Et aussi des camions et des blindés.*

— Quand c'est qu'elle va se décider à grelotter, cette putain d'horloge ? gronda Jojo.

Aucun des garçons n'avait de montre. Lacey avait suggéré d'en voler quelques-unes pour avoir un meilleur minutage mais Leo s'y était catégoriquement opposé :

— Faut pas prendre le moindre risque. Si vous vous faisiez épingleur en train de piquer quelque chose ou d'agresser un mec, vous louperiez tout le spectacle.

Fade se trémoussa, mal à l'aise, et s'humecta les lèvres.

— Peut-être qu'ils ont été mis au parfum et qu'ils la feront pas sonner.

— Elle sonnera, te bile pas, rétorqua Lacey en s'efforçant de leur faire comprendre par son ton que ça l'agaçait de les voir qui ne tenaient pas en place. Elle sonnera et on ouvrira le feu. Tâchez seulement à pas paniquer quand c'est que les gaziers qui sont à l'intérieur commenceront à riposter.

Ils se turent. Les rues étaient désertes. Il n'y avait pas un son en dehors du bruissement du vent glacé qui faisait s'envoler les vieux papiers et autres cochonneries.

— Ça va plus être long, reprit Lacey.

— Comment qu'on saura si les autres sont là où ils doivent ? s'inquiéta Jojo.

— On est là, nous, pas vrai ? Eh bien, eux aussi.

— Espérons-le.

Le premier coup de midi retentit comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, les trois garçons furent comme paralysés. Lacey avait brusquement la bouche sèche. Il déglutit avec effort et lança sur un ton fêlé :

— En avant !

Il fut le premier à sauter à terre et, sans un regard en arrière, il escalada au pas de course les marches de l'arsenal. Il entendait cliqueter les cartouchières et les grenades de Fade et de Jojo qui se ruaient sur ses talons.

Attaquer l'entrée principale. C'était la mission qui leur avait été attribuée, leur premier objectif.

C'était une haute grille de fer par-delà laquelle on apercevait le porche plongé dans l'ombre. Personne ne montait la garde. Au premier abord, on aurait pu croire que l'arsenal était vide et sans défense. Mais Lacey n'était pas si bête. Peut-être qu'ils dormaient, les gardes, mais ils étaient à l'intérieur. C'étaient des gens de la garde nationale rappelés pour servir de renfort à la police de New York.

La grille était cadenassée. Lacey s'arrêta net dans son élan à quelques mètres et lâcha une rafale. L'écho, répercuté par la maçonnerie, fut assourdissant. Des balles ricochèrent, accompagnées de fragments de métal qui jaillissaient dans toutes les directions. Quelque chose de brûlant érafla la joue de Lacey mais la chaîne, rompue, tomba en ferrailant et les trois garçons poussèrent la grille qui pivota sur ses gonds en grinçant.

— En avant !

Fade franchit la grille le premier et il lança une grenade sur la porte intérieure, un massif panneau d'acier encastré dans la pierre. La puissance de la déflagration les renversa mais quand Lacey leva la tête, la porte, démantibulée, était béante. Il se retourna. Une douzaine d'autres jeunes Noirs traversaient l'avenue au pas de course pour les rejoindre. Chacun d'eux avait un fusil d'assaut à la main.

— Quand j'te disais qu'ils étaient là ! brailla-t-il à l'adresse de Jojo.

Ils s'engouffrèrent par la brèche et se retrouvèrent dans un étroit passage divisé par une cloison de bois. Un gros type en kaki était à quatre pattes d'un côté de celle-ci. *C'est l'explosion qui a dû l'ensuquer*, songea Lacey.

Fade contourna la cloison et tira sur le garde à bout portant. Littéralement soulevé, ce dernier décolla du sol et fut projeté contre le mur. Ce n'était plus qu'une bouillie sanguinolente.

Le second groupe arrivait et se lançait à l'assaut de l'escalier menant au dortoir. Lacey entendit des détonations et l'explosion sourde d'une grenade.

Il se rappelait clairement le plan de l'arsenal qu'il avait appris par cœur et il s'engagea dans le corridor de droite. Un coup de pied eut raison de la porte du garage. C'était une ancienne salle de spectacle. Bien des années auparavant, les gosses du quartier y jouaient au basket. Et, à une époque encore plus lointaine, les enfants des écoles s'y entraînaient au tennis. Maintenant, la salle abritait des voitures blindées et des camions alignés sur quatre rangs.

— La porte latérale ! ordonna Lacey.

Jojo s'élança. Un troisième groupe attendait sur le trottoir. Ces gars-là n'avaient pas d'armes, il n'y en avait pas assez pour tout le monde, mais ils prendraient le volant des véhicules une fois qu'ils seraient entrés.

Une mitrailleuse cracha soudain et Jojo s'écroula sur le ciment, couvert de sang.

— Putain de fumier ! hurla Fade au garde qui avait surgi d'une autochenille, et il fit feu.

Mais les projectiles ne firent qu'égratigner les plaques de blindage qui protégeaient le tireur. La mitrailleuse à canons jumelés pivota pour se pointer sur Fade qui se mit à l'abri derrière un poids lourd tandis que les balles de gros calibre commençaient à pleuvoir alentour.

Lacey se plia en deux et, moitié courant, moitié rampant, il se dirigea vers le flanc de la voiture blindée en se glissant entre deux rangées de véhicules. Lorsqu'il fut à la bonne distance, il dégoupilla l'une des grenades qu'il portait, en bandoulière et la lança comme pour faire un panier depuis le milieu de terrain.

L'œuf de mort décrivit une parabole et disparut dans la meurtrière. Lacey eut le temps de voir la stupéfaction se peindre sur le visage blême du mitrailleur quand la grenade s'écrasa à ses pieds. Une explosion retentissante éclata en même temps que s'élevait un furieux tourbillon de fumée.

Fade, le visage ruisselant de larmes, balbutiait des paroles incohérentes en essayant maladroitement de mettre en place un chargeur neuf.

— La porte ! lui cria Lacey en battant en retraite.

— Jojo...

— T'occupe ! Il est mort, mec. Vite, la porte !

Fade se redressa en titubant tandis que Lacey prenait position dans le couloir conduisant à l'entrée principale. Si les gardes nationaux de l'étage supérieur les refoulaient, il avait pour instructions de tenir le garage jusqu'à ce que les chauffeurs aient sorti tous les camions et tous les véhicules blindés.

Il était furieux. *Normalement, y aurait pas dû y avoir de culs-blancs dans les bagnoles. Qu'est-ce qu'il foutait là, ce tordu, au lieu d'être dans le dortoir comme tout le monde ?*

Dans son P.C. installé dans les sous-sol du Plaza, Leo suivait la bataille sur les vidéophones – il y en avait soixante-douze alignés sur deux rangées. Les opérateurs rivés à leurs écrans relayaient les ordres et prenaient note des rapports de situation à mesure qu'ils arrivaient. Leo allait de l'un à l'autre, saisissant lui-même le combiné pour parler à ses lieutenants chaque « fois qu'il jugeait que c'était nécessaire.

Le succès dépassait ses espérances. New York avait été pris à froid. Tous les arsenaux de la Garde nationale étaient aux mains des insurgés sauf deux. La plupart des commissariats étaient occupés ou détruits. Les guérilleros s'étaient emparés de la résidence du maire qu'ils avaient incendiée quand ils s'étaient aperçus qu'il n'y avait personne. Nul ne savait où sa femme et lui se trouvaient.

Mais le centre était une noix plus difficile à casser. Le quartier général de la police était transformé en forteresse et les flics rendaient coup pour coup. Quelqu'un avait eu l'idée lumineuse de lancer des S.O.S. par radio. Mais le message des écrans était clair : tous les ponts et tous les tunnels reliant Manhattan à l'extérieur étaient bloqués ou investis par les troupes de Leo.

*C'est bon, se disait ce dernier. On pourra tenir Manhattan pendant deux jours. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à bouffer. Alors, on se dispersera et on laissera l'armée rappliquer. Mais là, qu'est-ce qu'on dégustera ! Tous ceux qui ont la peau noire seront transformés en bouillie. Mais il ne restera plus grand-chose à récupérer, ça fait pas un pli.*

Leo ne cessait d'aller et venir devant les vidéophones en tordant le cou pour ne rien perdre du spectacle. Des scènes dantesques se déroulaient sur chaque écran.

La bibliothèque de la 42<sup>e</sup> Rue était un brasier furieux. Des flammes de plus de quinze mètres jaillissaient de son toit crevé, accompagnées d'épaisses volutes de fumée noire. Quelqu'un avait fait sauter la tête d'un des lions de pierre qui montaient la garde devant l'entrée de la Cinquième Avenue et la statue, décapitée et charbonneuse, se dressait maintenant au milieu d'une véritable mer de décombres.

Des foules affolées et hurlantes se bousculaient dans la ville en quête d'un abri mais il n'y avait pas d'asile. Les guérilleros tiraient à vue sur la police et la Garde nationale en pleine rue, au milieu des pitoyables collinettes brunâtres de Central Park. De jeunes Noirs descendaient les vitrines, mettaient le feu aux bus, fracassaient les meubles et les balançaient par les fenêtres des appartements.

Déjà, de la fumée s'échappait des bureaux éventrés du Gouvernement mondial. On avait attaqué les bâtiments à coups de cocktails Molotov.

Dans deux ou trois endroits, des Noirs échangeaient des coups de feu avec d'autres Noirs. Les gangs de rues que Leo avait réussi à souder pour constituer un fer de lance offensif était déjà en train de se liquéfier et la résistance des culs-blancs, bien qu'attendue, se manifestant beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait prévu, faisait renaître les vieilles querelles. *Ce soir, on ne pourra plus les tenir. Malheur aux Blanches sur qui ils tomberont !*

David et Bahjat suivaient de la fenêtre de leur chambre la brève escarmouche dont la Cinquième Avenue était le théâtre. Un car de police, toutes sirènes hurlantes, avait surgi, pris en chasse par quatre autres voitures. Le conducteur perdit le contrôle de son véhicule qui monta sur le trottoir et percuta le magasin situé au coin de la rue. Deux agents en sortirent en vacillant sur leurs jambes tandis que les autos suiveuses s'arrêtaient. Une douzaine d'adolescents en émergèrent. L'un d'eux lança quelque chose en direction du car accidenté qui s'embrasa aussitôt. Le souffle renversa les policiers dont les vêtements devinrent aussitôt la proie des flammes. Leurs assaillants firent cercle autour d'eux pour les regarder brûler.

Bahjat se boucha les oreilles et David la serra contre lui. Mais elle entendait quand même les cris des malheureux. Et son compagnon était incapable de détourner les yeux.

*Non, je ne vais pas me sauver en éclatant en sanglots,* se promit Karen Bradford, accroupie derrière la rambarde, en étreignant sa carabine.

Avec son treillis vert olive et son casque en plastique, rien ne la distinguait des autres gardes nationaux. Ses nerfs étaient tendus à craquer. *Le pire, c'est l'attente,* songeait-elle. *Ils nous l'ont bien dit à l'instruction. C'est plus terrible que n'importe quoi d'autre.*

Dix mètres plus loin, Joey DiNardo, plié en deux, scrutait le pont. Il se retourna et décocha un sourire à Karen.

— Tu tiens le coup, ma blonde ?

— T'en fais pas pour moi, rétorqua-t-elle vertement. Surveille plutôt ce que tu es censé surveiller.

Le détachement comportait quatre femmes. Des soldats du week-end. C'était ça, la garde nationale. En principe, ils ne devaient même pas être de service les jours fériés. Mais ils avaient été alertés au début de l'après-midi et, à 14 heures, ils étaient en tenue dans les camions. Le sergent leur avait fait un briefing.

— On tient le quartier de Queens et on essaie de reprendre Brooklyn. Apparemment, Manhattan est entre leurs mains.

Une unité avait contre-attaqué et repris le pont de la 59<sup>e</sup> Rue aux émeutiers noirs. Le détachement de Karen avait ordre d'en assurer la défense car les gardes qui l'avaient reconquis avaient essuyé des pertes trop lourdes pour se charger de cette mission sans

renforts.

— Personne ne doit passer sur ce pont sauf l'armée et la Garde nationale, avait conclu le sergent.

Maintenant, ils attendaient, crispés et nerveux. Karen aurait bien voulu avoir autre chose dans les mains qu'une carabine et un malheureux chargeur de trente balles. Max et Gerry servaient la mitrailleuse lourde. Les grenades étaient enfermées dans leurs caisses à bord du camion. *Je vous dirai quand on en aura besoin*, avait grommelé le sergent. *Je ne veux pas que vous fassiez sauter ce foutu pont sans en avoir reçu l'ordre.*

C'était le calme plat. Ils avaient entendu quelques coups de feu un peu plus tôt, ils avaient vu de la fumée mais, maintenant, Karen, les fesses collées sur le ciment froid, n'entendait ni ne voyait rien d'insolite.

Sauf que la ville était paralysée. Pas une voiture sur le pont. Le car-ferry de Roosevelt Island était à quai. Pas une rame de métro, pas de circulation dans les rues. Il n'y avait même pas de passants.

Une ville morte. Des rangées et des rangées de buildings silencieux aux fenêtres aveugles. Un immense palais enchanté s'étirant sur des kilomètres.

Karen était presque hypnotisée par le courant sans fin de l'East River. Soudain, la voix de DiNardo la ramena sur terre :

— Ils sont sur le niveau supérieur !

— Reste baissé, lui intima le sergent.

— Mais je les entends là-haut ! C'est une bagnole.

— Il y a deux escouades au-dessus. Occupe-toi de ce qui se passe ici, conard ! Fais ton boulot et ferme ta gueule.

DiNardo hocha la tête d'un air chagrin.

Une voiture blindée apparut sur la rampe d'accès de la voie principale du pont.

— C'est elle que tu as entendue, dit Karen à son collègue en souriant de soulagement.

C'était, en fait, un gros transporteur de troupes surmonté d'une tourelle hérissée d'une mitrailleuse à canons jumelés. La cabine du conducteur, entièrement blindée, était seulement percée de fentes par où passaient les périscopes électro-optiques. Une grosse étoile blanche à cinq pointes était peinte sur le flanc beige du véhicule.

Le blindé s'immobilisa devant le camion du détachement. Karen entendit le grincement de ses freins et la plainte étouffée du turbo mourut.

Le sergent se leva et s'approcha du véhicule.

— Qu'est ce que c'est que ce bordel ? s'exclama-t-il. On est là depuis...

Une giclée de mitrailleuse le coupa proprement en deux. Du sang et des fragments de chair s'écrasèrent sur les joues de Karen. Elle entendit quelqu'un pousser un cri – c'était elle – et toutes les armes légères du détachement se mirent à crépiter en même temps.

Les doubles canons de la mitrailleuse pivotèrent lentement tandis que les balles sifflaient et éraflaient la tourelle. L'espace d'un instant, Karen eut directement leurs yeux vides devant elle mais, déjà, l'engin se pointait sur le camion qui se désintégra dans un geyser de flammes.

Des hommes sautèrent du blindé. Ce n'étaient ni des gardes nationaux ni des soldats mais des gamins. Noirs. Qui s'en donnaient à cœur joie avec leurs P.M. et leurs fusils d'assaut.

Joey DiNardo décolla de la rambarde du pont. Sa tête n'était plus qu'une masse sanguinolente, informe. Une grenade explosa quelque part et le staccato de la mitrailleuse du détachement s'éleva. Des étincelles fusèrent sur les plaques de blindage du transport frappé de l'étoile blanche et plusieurs jeunes Noirs s'affaissèrent comme des poupées de son.

La fumée et ses larmes brouillaient la vision de Karen, ses oreilles bourdonnaient. Et sa

carabine était vide. Elle se rendit soudain compte que depuis quelques secondes, son index était crispé sur la détente mais que rien ne se passait. Se courbant en deux derrière la rambarde pour se protéger des projectiles qui sifflaient de partout, elle rejoignit en rampant Max et Gerry.

Qui étaient morts. Leur mitrailleuse n'était plus qu'un tas de ferraille tordue. Brusquement, Karen se rendit compte que le vacarme s'était tu. Elle jeta un coup d'œil derrière elle. Une poignée d'adolescents, le fusil fumant à la main, la contemplaient fixement.

L'un d'eux réarma sa mitrailleuse.

— Attends un peu, lui lança le garçon maigre et boutonneux qui était à côté de lui.

Il avait le teint plus clair. Un Portoricain, peut-être. Il s'approcha de Karen et, du bout du canon de son fusil d'assaut, il fit sauter le casque de la jeune fille qui tomba avec un bruit métallique, révélant une chevelure blonde miroitant au soleil.

— J'te disais bien qu'c'était une gonzesse, fit le garçon en ricanant.

Karen voulut sortir le poignard glissé dans la tige de sa botte mais ils se jetèrent sur elle, lui tordirent douloureusement les bras derrière le dos et lui arrachèrent d'un seul coup sa chemise. Elle ne commença à hurler que quand ils lui écartèrent les jambes et déchirèrent son slip.

Kiril Malekoff se hâtait le long de la rampe couverte reliant le 40<sup>e</sup> étage de l'aile européenne du siège du Gouvernement mondial au 40<sup>e</sup> étage de l'aile africaine. Par-delà la vitre teintée qui s'incurvait au-dessus de la galerie, l'éclatant soleil de la Sicile rôtissait la ville et les collines semblables à des ossements blanchis. Mais à l'intérieur des bâtiments climatisés régnait en permanence une tonique fraîcheur et le taux d'humidité était constant.

Malekoff ne se souciait ni de la température ni de l'humidité tandis qu'il bousculait les secrétaires stupéfaites et les assistants empressés mais quand il entra en trombe dans le bureau de Kowé Bowéto, il suffoqua tant la chaleur était oppressante.

— Comment pouvez-vous travailler dans cette étuve ? s'exclama-t-il en refermant la lourde porte de bois.

Bowéto leva les yeux de l'écran sur lequel une secrétaire visiblement ébahie s'efforçait de le prévenir que Malekoff venait le voir et répliqua :

— Comment pouvez-vous goûter des températures inférieures à zéro ? Et la neige ?

— Nous ne les goûtons pas, nous les subissons.

Le Russe dégingandé s'assit lourdement dans un fauteuil en face du vaste bureau d'une irréprochable netteté et Bowéto se laissa aller contre le dossier de son fauteuil pivotant, recouvert de peau de zèbre. Son visage mafflu, puissamment charpenté, ne trahissait ni ennui ni surprise.

— Vous avez l'air inquiet, dit-il. C'est à cause des émeutes en Amérique ?

— Dame ! Que voulez-vous que ce soit d'autre ?

— C'est le problème de Williams, pas le nôtre. Enfin... pas encore. Je crois savoir que le gouvernement américain a demandé l'aide de l'armée canadienne.

— Et les Mexicains ?

Bowéto secoua la tête.

— Les Yankees craignent que leurs voisins à la peau bistre ne prennent fait et cause pour les rebelles contre les Blancs. Ils ne feront pas appel aux Mexicains. En fait, d'importants effectifs de l'armée américaine ont été envoyés en renfort le long de la frontière du Mexique.

— Alors que leurs villes brûlent ! Ce n'est pas possible !

Bowéto haussa les épaules.

— Disons que c'est là une expérience de redéveloppement urbain sans précédent.

— Comment pouvez-vous être si serein ! Et si c'était le lever de rideau d'un soulèvement frontiste à l'échelle de la planète ? Si des insurrections du même genre éclataient en Europe ? Ou en Afrique ?

— Vous ne redoutez quand même pas que les citoyens soviétiques se soulèvent ouvertement contre leur gouvernement ? fit Bowéto avec un léger sourire.

Malekoff fronça ses sourcils broussailleux.

— C'est une possibilité qui n'est pas totalement exclue. Mais il y a l'Europe orientale... l'Allemagne... admettez que ça parte de là. Et pourquoi pas d'ici même, bon Dieu... de Messine. Toute cette affaire est organisée par le F.R.P. contre le Gouvernement mondial, vous vous en rendez compte ? Contre nous !

— Je sais.

— Et De Paolo est dans son lit, plus près de la mort que de la vie !

— Quelqu'un l'a-t-il mis au courant des événements ?

— J'en doute, soupira lugubrement Malekoff. Ils ont tous peur de le tuer.

— Mais si nous devons intervenir... si la crise fait tache d'huile et s'étend au-delà de l'Amérique du Nord...

— Nous serons paralysés. Toute action interrégionale doit recevoir l'accord préalable du directeur.

— On pourrait nommer un directeur par intérim, suggéra Bowéto, aussi impassible qu'un joueur de poker.

Malekoff leva les bras au ciel.

— Pour cela aussi, il faut le feu vert du directeur. Nous sommes pieds et poings liés.

L'Africain resta silencieux et son interlocuteur, qui ne tenait pas en place, se fouilla. Il sortit de sa poche un étui à cigarettes en argent.

— J'ignorais que vous vous adonniez à ce vice, vous aussi ?

— Je n'y sacrifie qu'en privé, répliqua Malekoff en allumant une longue cigarette maïs. Et seulement dans les moments de tension extrême, ajouta-t-il en soufflant un nuage de fumée.

Bowéto eut un hochement de menton compréhensif.

— Il faut absolument qu'on lui en parle, même si cela doit lui causer un gros choc.

— Son entourage s'y opposera, rétorqua le Russe.

— Nous les contraindrons à mettre les pouces. Le Gouvernement mondial ne peut pas rester pieds et poings liés pour reprendre votre expression.

— Mais ce sera sa mort !

Bowéto haussa à nouveau les épaules.

Malekoff tira furieusement sur sa cigarette.

— Laissez-moi m'occuper de cela, laissa tomber son interlocuteur.

*Le Gouvernement mondial nous promet un avenir enchanteur où tous les hommes seront frères. Mais les affamés du monde entier ne peuvent pas attendre demain. C'est aujourd'hui qu'ils ont faim. Déjà, les masses opprimées des États-Unis se dressent pour prendre ce qui leur revient légitimement.*

*Les quatre cinquièmes de la population de la Terre ont faim, souffrent de maladies, sont exclus de l'instruction et toute espérance leur est interdite. Ils ne veulent pas d'un Gouvernement mondial. Ils veulent du pain, la terre et du travail. C'est pour satisfaire ces exigences élémentaires qu'ils se battent.*

*Nous n'avons aucun besoin d'un Gouvernement mondial, cet énorme rempart bureaucratique destiné à protéger les riches des pauvres. Ce qu'il nous faut, ce sont de petits gouvernements, des nations distinctes qui entendent les cris du peuple.*

*Aux États-Unis, les pauvres ont pris les armes. Les pauvres se soulèveront aussi dans tous les autres pays. S'il faut un bain de sang pour secouer la tyrannie du Gouvernement mondial, eh bien, que coule le sang ! Les pauvres n'ont rien à perdre.*

*El Libertador, discours relayé  
par satellite et retransmis  
en mondovision, 27 novembre 2008.*

Le véritable centre nerveux de la machine militaire américaine, vibrant de toute son énergie électronique, était enfoui à plus de cent mètres de profondeur sous les salles souterraines croulantes de l'ancien Pentagone.

Depuis l'instauration du Gouvernement mondial et le désarmement stratégique subséquent, aucune force militaire nationale ne possédait plus d'armes de solution finale, nucléaires, biologiques ou chimiques. Les missions dévolues aux armées se réduisaient à la surveillance des frontières et au maintien de l'ordre et de la paix intérieure. La guerre était hors-la-loi et les moyens nécessaires à livrer des conflits en termes de mégamort avaient été confisqués par le G.M.

Mais la panoplie qui restait encore en service aurait réjoui le cœur de n'importe quel homme de guerre, de Gengis Khan au général George S. Patton : fusils, mitrailleuses, canons, tanks, pistolets, baïonnettes, bombardiers à réaction, napalm, vedettes rapides, fusées tactiques, lasers lourds antiblindage, perturbateurs soniques, stroboscopes capables de provoquer des crises d'épilepsie... la liste en était longue, très longue.

Mais l'outil le plus utile et le plus indispensable à la disposition des militaires était encore les communications. Des liaisons électroniques instantanées permettaient à l'assemblée des généraux et des colonels (et aux amiraux présents parmi eux, qui n'en revenaient pas de se trouver là) de savoir ce qui se passait et où.

Les quarante-huit États étaient figurés sur une carte électronique géante où scintillaient des témoins lumineux et des rapports de situation sous forme de voyants de couleurs correspondant à un code. Elle était si vaste que la tête du plus grand des hommes réunis dans le bunker – un tout jeune colonel mississippien qui avait été la grande vedette de l'équipe de

basket de l'Académie militaire de West Point – ne dépassait pas la zone jaune représentant Los Angeles.

La quasi totalité de la surface de la carte était illuminée en rouge, signal de danger. Toutes les villes du Nord-Est, de Boston à Cincinnati, étaient également rouges. Chicago était noir : personne ne savait ce qui s'y passait, les liaisons avec la cité étaient interrompues depuis plusieurs heures. Même le réseau de satellites à « sécurité absolue » avait cessé de donner signe de vie.

— Je les avais pourtant avertis, répétait inlassablement un général à une étoile aux hommes et aux femmes crispés qui allaient et venaient dans l'immense bunker. Les rapports de mes services laissaient prévoir ce qui était en train de se préparer. Mais ils ne m'ont pas écouté.

Personne, non plus, n'écoutait ses doléances.

D'autres cartes, plus petites, ornaient un second mur. Hawaï, l'Alaska, Samoa et Porto-Rico. Les trois premiers de ces États étaient apparemment calmes. La rébellion ne les avait pas touchés. Mais Porto-Rico avait été abandonné un peu plus tôt dans la journée. La garnison avait été évacuée sur le New Jersey et l'île n'avait plus qu'à se débrouiller toute seule jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli sur le continent.

C'était dans les grandes villes du Nord-Est que la situation était la plus grave, encore que les rapports fussent contradictoires et que Saint-Louis, Denver, Atlanta et Houston fussent la proie des flammes. Phoenix avait été submergé par des bandes hurlantes qui avaient mis à sac les foyers de retraite en l'espace d'une heure ou deux. Dallas-Fort Worth faisait face : les Texas Rangers, épaulés par une milice de volontaires puissamment armés, contre-attaquaient rue par rue.

Un calme insolite régnait à Miami ainsi que dans une bonne partie du Sud.

— Il n'empêche que ces satanés moricauds contrôlent les villes de la région, soupira l'un des amiraux qui n'avaient rien d'autre à faire qu'à suivre le déroulement des combats terrestres.

— Oui, et les réfugiés venus de celles qui sont attaquées vont y affluer, fit le colonel des services de renseignement. Les Noirs s'occuperont des leurs. Dans deux jours, nous allons avoir un « chemin de fer clandestin » à l'envers <sup>[1]</sup>.

Quelques villes ne connaissaient aucun trouble. À Minneapolis, la situation était parfaitement normale à l'exception de quelques échauffourées dans le secteur de l'aéroport. Un blizzard inattendu en cette saison avait sauvé tous les États du nord du Midwest. Rien à signaler, non plus, à San Francisco en dehors d'une manifestation pacifique – et spontanée, affirmaient les organisateurs – de solidarité avec les groupes minoritaires qui se battaient dans le reste du pays.

Mais Boston, New York, Philadelphie, Detroit, Cleveland, Pittsburg, Indianapolis – toutes les vieilles cités industrielles moribondes – étaient le théâtre de violents affrontements. Washington même était investi, encore que les fantassins et les marines venus des bases entourant la capitale fédérale fussent déjà passés à la contre-offensive et reprissent les rues les unes après les autres. Mais la troupe était arrivée trop tard pour préserver la Maison-Blanche d'un second incendie et pour empêcher l'assassinat des représentants et des sénateurs qui n'étaient pas partis pour le week-end. Cependant, localement, la situation militaire évoluait de façon très favorable.

— La clé de voûte, c'est New York, dit le chef des états-majors combinés, un quatre étoiles que l'on n'avait jamais vu sans sa brochette de décorations au grand complet.

Il n'avait pas failli à la tradition. Alors que, dans le bunker, tout le monde était en bras de chemise (et même, parfois, manches roulées !), sa tunique était strictement boutonnée et son pli de pantalon irréprochable.

— Rappelez-vous les manuels, messieurs. (Le chef des états-majors combinés adressa un sourire sévère aux généraux et aux colonels au teint terreux qui l'entouraient.) Rappelez-vous comment le maréchal Joukov laissa les Allemands s'user et se faire massacrer dans les rues de Stalingrad pendant qu'il rassemblait ses forces en vue d'une contre-attaque massive à l'extérieur de la ville. Rappelez-vous comment il a cerné et annihilé l'armée Von Paulus. Eh bien, c'est ce que nous allons faire à New York.

— Mais, mon général, cela demandera au moins deux jours. Les émeutiers auront le temps de tuer des foules d'innocents citoyens.

— C'est la guerre, mon vieux, rétorqua le quatre étoiles d'une voix sonore. Nous ne sommes pas là pour racheter des otages.

— Il y aurait peut-être quand même un moyen, suggéra un général de l'Air Force. Noyer la ville sous les gaz et les neurostimulants. Les escadrilles tactiques pourraient s'en charger. On montrerait aux New-Yorkais que nous ne les avons pas abandonnés et on donnerait assez de tintouin aux insurgés pour les empêcher de se livrer à un massacre généralisé au cours de la nuit.

Le chef des états-majors combinés haussa les épaules et répondit avec un sourire en coin :

— Eh bien, voyez ce que vous pouvez faire. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que de semer la pagaille chez l'ennemi pendant la nuit. Pendant ce temps, on établira un bouclage autour de New York avec la troupe et les blindés.

L'aviateur avait déjà décroché le téléphone et donnait des ordres sur un débit précipité.

— Je veux avoir les rebelles dans le creux de ma main, poursuivit le quatre étoiles. Je veux les faire tomber dans une nasse aux mailles si serrées que pas un seul ne puisse s'échapper. Pas un seul !

Il tendit le bras et referma lentement son poing, si fort que ses phalanges en devinrent blanches.

— Et les autres villes, mon général ?

— Aux unités locales de s'en charger. Les Canadiens nous envoient déjà des troupes. Qu'ils contre-attaquent à Chicago. Ça leur donnera de quoi s'occuper. Si les unités locales sont débordées, qu'elles appellent le Gouvernement mondial à la rescousse. Quant à nous, messieurs, nous reprendrons New York sans l'aide de personne. À nous tout seuls.

Il leva les yeux vers la carte et sourit.

— Va voir ce qui se passe du côté de Holland Tunnel, je t'ai dit.

Sur le mini-écran luminescent du vidéophone, le visage de Leo était marqué par la tension, la rage et la fatigue.

Lacey était installé dans la galerie de la gare de Grand Central. L'immense salle des pas perdus où, généralement, le marché aux puces était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, était envahie par une foule de gens terrifiés, choqués, qui n'avaient plus de toit. Des Noirs, des Blancs, des basanés, des hommes, des femmes et des enfants s'entassaient d'un mur à l'autre en un pitoyable troupeau.

— J'arrive à l'instant du bas de la ville, protesta Lacey. Et tu veux que j'y retourne ? Je suis crevé, mon pote. Ça a été une foutue journée, tu sais.

— Est-ce que je me repose, moi ? gronda Leo. On est tous claqués, face de rat. Mais on a encore du pain sur la planche.

— Merdaille !

— Oui, je sais. (L'expression de Leo s'adoucit imperceptiblement.) Tu voudrais rigoler un peu. Tous les culs qui attendent le héros conquérant en palpitant d'impatience ! Bon. Fais-moi plaisir et va voir ce qui se passe dans le tunnel. Je veux que tu t'assures que les copains pourront le tenir si jamais les culs-blancs essaient de s'infiltrer, en profitant de la nuit. Après, tu pourras tringler tout ce qui se présentera, j'en ai rien à foutre.

— Voilà ce que j'appelle parler ! fit Lacey avec un grand sourire.

Avec la nuit vinrent les cris. Des cris de douleur et de terreur dont les rues, ces canyons, répercutaient les échos. David et Bahjat essayaient de voir ce qui se passait mais, dans l'obscurité, ils ne distinguaient rien sinon, parfois, une silhouette fugitive.

— Les prises de guerre, murmura David. Écoutez, enchaîna-t-il comme Bahjat gardait le silence. Si vous pensez que vous serez plus en sécurité ici avec vos camarades, vous n'avez qu'à rester. Mais moi, il faut que je m'en aille. Et j'aimerais que vous veniez avec moi.

Elle secoua la tête.

— Non. Pas avant que vous sachiez où vous irez et comment y aller.

— Vous préférez prendre le risque de ne pas bouger de l'hôtel ?

— Oui.

David alla jusqu'à la porte. Il empoigna même le bouton terni et encrassé, mais il se ravisa et revint auprès de Bahjat.

— Eh bien, non. Vous ne resterez pas là. Vous m'accompagnerez, que ça vous plaise ou non. Les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent.

— À vous entendre, on pourrait croire que je suis votre prisonnière.

— Vous n'êtes pas ma prisonnière mais vous allez venir avec moi. Je ne vous abandonnerai pas ici.

Il fit un pas dans sa direction mais Bahjat sortit un petit pistolet plat de son sac posé sur la table de chevet qui aurait eu besoin d'un bon coup de chiffon.

David s'approcha d'elle à la toucher.

— Vous ne tirerez pas. Et je ne peux pas vous laisser avec ces forcenés. C'est trop dangereux.

— Je n'irai pas avec vous.

Sans plus de façon, il lui confisqua le pistolet, le glissa dans sa ceinture, puis il la prit par les épaules, l'embrassa et la souleva.

— Je vous ai déjà portée. Je peux recommencer.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle en se débattant.

Mais David lui fit le coup du pompier – il la balança en travers de son épaule.

— Écoutez-moi, mon petit. Je suis plus grand que vous, beaucoup plus costaud... et encore plus têtue.

— Si vous vous figurez que vous allez me transbahuter comme un paquet de linge sale, vous vous trompez. (Bahjat ne put s'empêcher d'éclater de rire.) Ne soyez pas aussi stupide.

— Vous allez venir avec moi sur vos pieds ou comme un paquet de linge sale. À vous de choisir.

— Je vous dis de me lâcher !

— Vous viendrez ?

— Oui.

Il lui rendit sa liberté de mouvement.

— C'est vrai ?

Elle le contempla un moment en silence. Un nouveau hurlement déchira la nuit. Un cri de femme, il n'y avait pas à s'y tromper. Bahjat frissonna.

— S'ils nous capturent...

— N'importe quoi vaut mieux que d'attendre qu'ils nous tombent dessus.

— Vous vous trompez.

— Je ne peux pas rester là à me tourner les pouces.

— Eh bien d'accord, allons-y, murmura Bahjat avec un imperceptible hochement de tête.

Ils avancèrent précautionneusement sur le palier obscur et descendirent à pas de loup l'escalier qui débouchait sur le hall illuminé de l'hôtel. Ils apercevaient une foule de gens – des garçons et des filles, le fusil en bandoulière, assis par groupes, exténués, ou qui parlaient à voix basse avec animation, des corps allongés. Il flottait une odeur composite de tabac, de sueur, de marijuana et de peur.

Mais David remarqua autre chose.

— Regardez, chuchota-t-il à l'oreille de Bahjat, tapie dans l'ombre de l'escalier. Au balcon. Ce n'est pas un téléphone ?

Elle confirma d'un signe du menton.

— Je me demande s'il marche encore.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? lui demanda-t-elle dans un souffle. Appeler un taxi ?

Sans répondre, David se leva et escalada la volée de marches conduisant à la galerie supérieure. Bahjat lui emboîta le pas.

*C'est bon. Personne ne fait attention à nous. Nous avons tous les deux l'épiderme assez foncé pour qu'ils n'y voient que du feu. Et, d'ailleurs, c'est l'illustre Shéhérazade, elle est avec eux, elle fait partie de leur galerie de héros.* Il n'empêche que David avait les genoux en coton.

Le téléphone marchait et il demanda le service des renseignements. L'annuaire électronique. Pendant que Bahjat, accoudée à la rampe du balcon, surveillait l'escalier et le hall, il consulta le plan de New York pour tenter de trouver une voie d'évasion – les rues, le réseau du métropolitain, les égouts, les canalisations.

Et ce fut l'idée géniale ! Il demanda à l'ordinateur une vue en gros plan des gaines de service du secteur Cinquième Avenue-Central Park sud. La machine, qui avait depuis de longues années l'habitude de se faire interpellé en anglais vernaculaire ou en espagnol par une population largement illettrée, obtempéra avec une rapidité et une précision tout électroniques. Quelques minutes plus tard, David avait toutes les informations dont il avait besoin. Il raccrocha et rejoignit Bahjat.

— Tout va bien, lui annonça-t-il. Je sais comment faire pour sortir d'ici et où aller.

La jeune femme haussa un sourcil interrogateur.

— Il y a une marina pleine de petits bateaux sur l'East River. On peut la rejoindre en passant par les gaines téléphoniques souterraines.

— Il est probable que vos bateaux ont déjà été détruits, rétorqua Bahjat.

— Peut-être mais, même dans ce cas, on trouvera bien un endroit où nous cacher pendant deux jours. Et je parie tout ce que vous voulez qu'il y aura plus d'une embarcation en état de naviguer.

Cela leur prit des heures.

À l'origine, les tunnels de visite avaient été conçus pour que les agents des services d'entretien puissent se tenir debout quand ils travaillaient sur les lignes. Mais celles-ci s'étaient multipliées depuis des décennies et avaient peu à peu grignoté l'espace libre aménagé à l'intention des interventions humaines.

Une torche électrique à la main, David avançait en rampant dans l'étroite gaine. Les câbles contre lesquels son dos frottait et qui s'étiraient à un centimètre, à peine, de ses yeux, étaient incrustés d'une sorte de cambouis gras que des années d'abandon avaient épaissi. Ayant réussi à se glisser dans une section particulièrement resserrée, il braqua sa lampe sur Bahjat. Celle-ci eut moins de peine à s'introduire dans le goulet mais ses joues étaient noires et sa robe maculée.

— Vous êtes sûr que nous sommes dans la bonne direction ? demanda-t-elle en s'arrêtant pour reprendre son souffle.

David opina.

— D'après les cartes que m'a montrées l'ordinateur, nous ne devrions pas être très loin de la rivière, à présent.

Mais les diagrammes que lui avait fait voir la machine, avec leur lavis de lignes bleues, nettes et précises, n'avaient guère de rapport avec ces galeries obscures et encrassées où régnait une odeur fétide. En plus, d'après les cartes, il y avait tous les cinquante mètres un fléchage correspondant à un code couleur. Mais l'épaisse couche de poussière agglomérée qui s'était déposée sur les parois avait fait disparaître ces jalons depuis belle lurette.

— C'est par là.

David, ignorant le tunnel latéral qui s'ouvrait sur leur droite, continua d'avancer dans la galerie principale et Bahjat le suivit. Sa torche projetait une pâle flaque de lumière quelques mètres en avant et son reflet éclairait le visage barbouillé de la jeune fille.

— On a déjà fait des trajets moins pénibles, hein ?

Bahjat ne sourit même pas.

— C'est encore préférable aux rues.

— Le fait est !

Soudain, Bahjat l'empoigna par le bras.

— J'entends quelque chose... derrière.

David fit halte. Les câbles pendaient si bas qu'il devait se plier en deux et il éprouvait une pénible impression de claustrophobie. En effet, il perçut un bruit. Une sorte de grattement.

— Est-ce que c'est quelqu'un qui nous suit ? murmura-t-il.

— Éteignez votre lampe.

David obéit et les ténèbres s'abattirent sur le couple comme une chape étouffante. David avait une sensation d'humidité comme si quelque chose de glacé suintait des parois de la galerie. *Nous devons être tout près de la rivière.*

Ces grattements accompagnés d'espèces de gazouillements se rapprochaient mais David était incapable de dire si cela venait de derrière ou de devant – ou des deux directions à la fois.

Au cri que poussa Bahjat, il ralluma sa torche. Une nuée de créatures au pelage beige se dispersa en pépianant pour fuir la lumière éblouissante.

— Des rats ! hoqueta Bahjat en s'accrochant à son compagnon.

— Ces tunnels en sont pleins.

Les petits yeux rouges étincelants de hargne des rongeurs convergeaient vers eux au-delà du pâle cercle de lumière de la torche.

— Il y en a aussi devant, dit Bahjat d'une voix suraiguë et tremblante.

— Mais ils ont peur de la lumière.

— Pour combien de temps ?

— Venez. Il ne sert à rien de faire le poireau.

Et il tira Bahjat en avant.

La torche révélait une masse presque solide de pelages puants. Il y avait des centaines, peut-être des milliers de rats qui poussaient des glapissements perçants. Quand il braqua la lampe derrière Bahjat, terrorisée, il distingua une autre horde qui recula, aveuglée.

Ils reprirent leur progression, minuscule îlot lumineux au milieu d'une mer obscure constellée de maléfiques petits yeux de braise qui se rapprochaient un peu plus à mesure que le couple avançait.

*La lampe faiblit*, se dit David. *Non*, se dit-il, *c'est mon imagination*. Cependant, il sortit le pistolet de sa ceinture.

— C'est encore loin ? s'enquit Bahjat.

Il réfléchit quelques instants avant de répondre.

— On va prendre la prochaine échelle. Nous devrions être suffisamment près de la rivière.

La lumière faiblissait, il n'y avait pas d'erreur. Dans l'obscurité, les prunelles rouges qui les cernaient se faisaient plus compactes. Les rats qui couinaient s'enhardissaient.

Soudain, il vit l'échelle devant lui. Les barreaux en étaient gras et glissants mais c'était néanmoins un spectacle radieux. David pointa sa lampe mourante vers le haut. L'ascension serait longue.

Quelque chose heurta sa cheville et lorsqu'il sauta en arrière, il entra en collision avec Bahjat et faillit lâcher la torche.

— Pardon, bredouilla-t-il.

Bahjat empoigna un échelon.

— Tenez, lui dit-il, prenez la lampe et dirigez-la vers le haut pour ne pas avoir de mauvaises surprises.

— Mais vous...

— Faites ce que je vous dis, l'interrompit-il en lui fourrant d'autorité la torche dans la main. Je vous suis. Je resterai collé à vos talons.

Les lèvres de Bahjat n'étaient plus qu'un fil exsangue. Elle était terrorisée. Elle commença à grimper. David, pistolet au poing, lui emboîta le pas. Quand il regarda vers le bas, il vit grouiller une galaxie d'yeux rouges.

Il dut faire de la haute voltige pour passer en tête quand ils atteignirent le couvercle du trou d'homme où aboutissait l'échelle. La jeune fille l'éclaira tandis qu'il s'arc-boutait pour soulever le lourde plaque de fonte. Finalement, elle céda et après quelques efforts supplémentaires pour la dégager entièrement, ils émergèrent à l'air libre.

La caresse de la brise nocturne sur leurs visages était un délice. David respira un grand coup et ce fut seulement alors qu'il se rendit compte qu'il empestait. Entre deux entrepôts en ruine, deux carcasses sans toit dévorées par le feu, il apercevait l'Hudson. À la lueur falote de la lune, le fleuve avait l'air visqueux, délétère et vaguement menaçant. *Je ne voudrais pas me baigner là-dedans*, songea le jeune homme.

Ils se fauilèrent entre les monceaux de détritrus empilés entre les entrepôts. Il ne restait plus le moindre morceau de vitre aux fenêtres des deux bâtiments. Le sol était, en revanche, jonché d'éclats de verre mêlés à des ordures, à des bouts de ferraille, à des fragments de machines et à des ossements. David vit une créature de la taille d'un terrier se couler entre les pans d'ombre. *Encore des rats*.

Sur la rive opposée, les falaises du New Jersey étaient obscures. David, debout au bord du fleuve, s'efforçait de discerner une trace de vie sur les quais mais en vain. Il n'y avait rien. Pas une lumière, pas un son excepté le friselis des vagues qui léchaient les appontements pourrissants. Rien ne bougeait. Seules les nappes de fumée des incendies lointains ternissaient la limpidité de la nuit.

Bahjat tendit le bras.

— C'est ça, vos bateaux ? chuchota-t-elle.

Une demi-douzaine de rafiots décrépits et délabrés étaient amarrés quelques centaines de mètres en aval. Presque tous donnaient l'impression d'être soudés à la vase du fond. Seuls les cabines et les mâts pointaient au-dessus de la surface.

*Mais celui du bout...*

— Venez !

David prit Bahjat par la main et tous deux s'élançèrent ventre à terre.

Un *cabin cruiser* qui n'était plus de la première jeunesse oscillait majestueusement au gré des vagues. David avait l'impression que l'objet massif qui se hérissait à sa poupe et que masquait une bâche goudronnée était un moteur.

Il sauta sur le pont de l'embarcation et se retourna pour aider Bahjat à le rejoindre d'un bond ailé.

— Vous savez piloter ce genre de bateau ? lui demanda-t-elle.

— Euh... non. Je n'avais pas pensé...

— Ne vous en faites pas, fit-elle alors en souriant. Moi, je sais.

Elle le poussa dans le cockpit et tous deux s'abîmèrent dans la contemplation des boutons et des manettes alignés au-dessus de la minuscule roue.

Soudain, l'écoutille encastrée dans le plancher s'ouvrit bruyamment et un homme en émergea. Jamais David n'avait vu pareil colosse. C'était un Noir, une véritable montagne de chair, dont les poings avaient les dimensions de ballons de football.

— Qu'est-ce que vous foutez sur mon bateau ? rugit Leo.

*On était au centre d'instruction quand l'insurrection a éclaté à Houston. Nous n'étions plus que onze alors que, au début, la classe comptait soixante élèves.*

*Le centre d'instruction – le vieil institut Johnson qui remonte à l'époque de la NASA – n'était pas sous la menace des guérilleros mais comme les combats faisaient rage aussi bien à Galveston qu'à Houston, les responsables ont décidé de nous évacuer sur la station Alpha le plus vite possible.*

*Les autorités ne nous ont d'ailleurs pas laissé le choix. D'un seul coup, une stricte discipline militaire nous a été imposée. Tous les onze, nous avons rejoint au pas cadencé la navette qui nous attendait à l'aérodrome et nous nous y sommes engouffrés. Du côté de Houston, le ciel était noir de fumée.*

*Et on a décollé comme ça, sans explications. Enfin, j'étais à côté de Ruth, c'était déjà cela. Tout le monde se demandait ce qui se passait et si les combats continuaient, chez nous.*

*Journal intime de William Palmquist.*

La chambre d'Emanuel De Paolo avait été transformée en bloc cardiovasculaire d'urgence. Elle était d'une austérité toute monacale. De Paolo n'aimait pas le faste et la fatuité n'était pas son genre. Sur le bureau trônait maintenant une valise électronique de métal gris équipée d'un oscilloscope qui enregistrerait fidèlement les battements de cœur de plus en plus faibles du directeur du Gouvernement mondial. D'autres consoles bouchaient l'unique fenêtre. Le lit lui-même était entouré d'appareils d'assistance mécanique, d'écrans de contrôle, de flacons et de tuyaux qui s'enfonçaient dans le corps du vieil homme au visage cireux.

Son secrétaire était debout devant la porte – il n'osait pas faire un pas de plus. Les seuls bruits qui brisaient le silence de la chambre étaient le bourdonnement des accessoires électroniques et le halètement du petit moteur électrique auquel était couplée la pompe sanguine auxiliaire que le chirurgien avait implantée sur l'aorte du patient.

Mais, malgré tous les traitements, la condition de celui-ci ne s'améliorait pas.

— Il est vieux, chuchotaient les gens quand ils étaient sûrs d'être assez loin pour qu'il ne puisse pas les entendre.

— Que peut-on espérer ?

Cela sonnait comme une notice nécrologique.

Bowéto avait demandé avec insistance à parler au directeur et, les unes après les autres, les lignes de défense que les collaborateurs immédiats de De Paolo avaient mises en place pour protéger leur patron avaient cédé face à la détermination de l'Africain musclé. Il était parvenu à forcer la porte du domicile personnel du malade mais, là, il avait été tenu en échec par le secrétaire éthiopien qui constituait l'ultime rempart. Rien, ni les promesses ni les menaces, n'avait pu le fléchir. Bowéto avait eu beau évoquer la gravité de la situation, l'importance des fonctions qu'il occupait au Conseil, la carrière future de l'Éthiopien, il s'était heurté à un mur. Le secrétaire était aussi inamovible qu'un rocher.

Mais il fallait que le directeur soit mis au courant. Cela, tout au moins, était clair et le

jeune homme avait finalement accepté, bien à contrecœur, de jouer lui-même le rôle de messenger.

Il tenait à la main un décret officiel auquel manquait seulement la signature du directeur. Et l'Éthiopien savait que ce document serait la sentence de mort du vieillard.

Les paupières de De Paolo frémirent quand il s'approcha à pas lents de son lit.

— Je dormais, murmura le directeur. Je rêvais... de mes parents. (Sa voix était presque un soupir.) Je n'avais pas pensé à eux... depuis des décennies.

L'Éthiopien hésitait, planté devant le lit.

— Quelle heure est-il ?

— Très tôt, monsieur. Le jour est à peine levé.

L'espace d'un instant, le regard de De Paolo recouvra son intensité coutumière.

— Vous êtes resté debout toute la nuit, n'est-ce pas ? Que se passe-t-il ? Quelle catastrophe ?

Sur l'oscilloscope, les battements du cœur s'accéléraient. Ils étaient en dents de scie alors que les crêtes auraient dû être arrondies.

— Une rébellion, répondit le secrétaire dans un souffle. Fomentée par le Front révolutionnaire des peuples.

— Où ça ?

— En Amérique du Nord. Presque toutes les grandes villes sont touchées.

— On se bat ?

— Oui. Des combats de rues. Le gouvernement américain ne peut pas redresser la situation à lui seul. On a même signalé des cas de mutinerie dans les rangs de l'armée.

— Santa Maria !

— Nous devons être prêts à passer à l'action. Le Conseil a adopté un décret autorisant l'année mondiale à intervenir. Votre contreseing est nécessaire.

— Les Américains ont-ils réclamé notre aide ?

Une plainte suraiguë jaillit des appareillages électroniques. Les rythmes cardiaques et respiratoires du patient avaient tous dépassé le seuil critique. La pompe auxiliaire tournait à son régime maximum.

— Pas encore, monsieur. Ils ont fait appel aux Canadiens mais le Gouvernement mondial n'a toujours rien reçu.

De Paolo, maintenant, haletait. La porte de la chambre s'ouvrit soudain et une femme médecin entra, l'air furieux.

— Le Conseil veut avoir sous le coude un ordre permanent l'habilitant à prendre toutes initiatives qui s'imposeraient éventuellement.

Le médecin fit quelques pas à l'intérieur de la pièce mais De Paolo l'arrêta d'un geste de sa main diaphane.

— Un moment, je vous prie, *senora*. Rien qu'un moment.

— Un moment... Après, il sera peut-être déjà trop tard, rétorqua la doctoresse sur un ton sec.

De Paolo, faisant mine de l'ignorer, se tourna vers son secrétaire.

— Quel est le membre du Conseil qui veut que je le couvre de mon autorité ?

— Bowéto. Malekoff et Liu l'appuient.

— Et l'Américain... Williams ?

— Il n'est pas d'accord.

— Évidemment ! Personne ne désire voir des troupes étrangères sur son sol national quelle que soit l'urgence de la situation.

*C'est maintenant que cela va être le plus difficile*, se dit le secrétaire.

— J'ai bien peur, monsieur, qu'il ne faille abonder dans le sens de Bowéto et des deux autres. Le Conseil doit être autorisé à agir, même si vous êtes frappé d'incapacité.

Un spasme de souffrance convulsa les traits de De Paolo.

— Ou... mort ? bégaya-t-il.

La doctoresse se précipita. L'Éthiopien, redoutant de ne pouvoir contrôler sa voix, garda le silence. Ses yeux étaient brouillés par les larmes.

— Vous avez raison, mon petit, comme toujours, reprit le directeur tandis que le médecin enfonçait une aiguille dans son bras décharné. Donnez-moi ce document.

Le décret était agrafé à une planchette. Le secrétaire glissa un stylo entre les doigts du vieil homme qui y apposa un paraphe tremblé d'une main faible. Puis sa tête retomba sur l'oreiller.

— C'est fini, murmura-t-il.

Il ferma les yeux et, tous en chœur, les appareils de contrôle entonnèrent le même hymne funèbre.

La doctoresse repoussa l'Éthiopien et cria dans le communicateur mural :

— L'équipe de réanimation... Vite !

Le secrétaire savait que c'était inutile. Il sortit. La planchette du document lui faisait l'effet d'être en plomb. Dans la petite bibliothèque attenante à la chambre, il croisa l'équipe de réanimation qui arrivait en hâte avec tout un matériel qui ne servirait à rien. Bowéto attendait en compagnie de quelques membres de l'entourage du directeur dans le salon où le soleil matinal entraînait à flots.

— Voici, dit l'Éthiopien en lui tendant le décret signé.

Une femme dont le visage était aussi défait que le sien lui demanda :

— Est-ce que... est-ce qu'il...

— Il est mort, confirma le secrétaire. (Se tournant vers Bowéto qui faisait de son mieux pour arborer une mine de circonstance, il ajouta :) Il va falloir que le Conseil élise un nouveau directeur... et agrée son secrétariat.

Et, sans un mot de plus, le jeune homme sortit sur le balcon. Il entendait des sanglots – et ce n'étaient pas seulement les femmes qui pleuraient. Cinquante étages plus bas, Messine commençait à se réveiller, Messine se préparait à entamer une nouvelle journée.

À nouveau, ses yeux étaient embués. Enfin, il remplit ses poumons de l'air pur de la Sicile au parfum de vin, enjamba la balustrade et se laissa tomber dans l'éternité.

— Les voilà qui reviennent.

Lacey faillit éclater de rire. Le Holland Tunnel commençait à avoir une odeur de décharge publique. Des cadavres s'y entassaient un peu partout. De culs-blancs, pour la plupart. Toute la nuit, les autres tordus avaient essayé de s'y infiltrer pour se répandre dans Manhattan.

Et ils s'étaient fait massacrer, c'était tout ce qu'ils avaient gagné.

Lacey tenait l'entrée de Manhattan avec une poignée de Noirs. Ils avaient élevé une barricade avec des voitures et des camions retournés derrière laquelle ils avaient disposé leurs mitrailleuses et leurs fusils automatiques.

Les culs-blancs qui s'étaient aventurés jusque-là avaient été taillés en pièces. C'étaient surtout des civils. Dont quelques gardes nationaux en uniforme vert, casqués. Ils étaient venus à bord de bagnoles et avaient à plusieurs reprises essayé de forcer la barricade avec des camions. Ils avaient seulement réussi à la renforcer, à la faire encore plus haute et à la rendre plus difficile à franchir.

Lacey, debout entre deux autos roues en l'air, se retourna. La lune éclairait les rues silencieuses de Manhattan. Il avait envoyé un groupe de jeunots chercher des munitions, histoire d'être paré si jamais les culs-blancs du New Jersey faisaient une nouvelle tentative et il y avait plus d'une heure qu'ils étaient partis. Pendant tout ce temps, le calme avait régné. Mais plus maintenant.

— Les voilà qui reviennent.

Le sourd grondement des poids lourds ferrailants qui progressaient dans le tunnel parvenait aux oreilles de Lacey.

Mais il n'avait pas remarqué le bourdonnement quasi imperceptible des chasseurs-bombardiers qui approchaient à haute altitude. Au clair de lune, c'était très joli, le fin sillage blanc qu'ils traçaient dans le ciel sans nuages.

— Putain de merde ! Regardez-moi ça !

Les culs-blancs s'amenèrent avec d'énormes engins peints en orange – des chasse-neige, des bulldozers, des pelleteuses. Les deux hommes qui ouvraient la marche étaient si gros qu'ils avaient toutes les peines du monde à avancer de front à l'intérieur du tunnel. Et il y en avait d'autres derrière. On aurait dit des chars d'assaut. Ils lançaient en avant leurs massives lames d'acier semblables aux poings d'un boxeur qui tâte l'adversaire. Les premières salves qui les accueillirent ne leur firent ni chaud ni froid.

Lacey avait l'impression qu'ils se dirigeaient droit sur lui.

— Ne gaspillez pas les balles ! cria-t-il après avoir avalé sa salive. Montez sur le terre-plein et attaquez-les par le flanc !

Le vacarme des détonations était assourdissant et l'odeur âcre de la cordite agaçait les narines. Les soldats, couchés sur le toit de la cabine des bulls, ripostaient. Deux mômes s'élançèrent sur le terre-plein d'où des flics moroses surveillaient autrefois la circulation dans le tunnel, descendirent un militaire et lancèrent une paire de cocktails Molotov sur le bulldozer le plus proche.

L'essence enflammée se répandit sur le toit de la cabine. On entendait les hurlements du chauffeur qui dominaient l'écho des coups de feu mais l'engin en flammes continuait d'avancer.

Il entra en collision avec la barricade au moment où le chasse-neige qui roulait de conserve avec lui heurtait de son côté le glacis de camions et de voitures qui bloquait le passage. Et la barricade commença à glisser en arrière, lentement et d'un seul bloc.

— Revenez ! s'époumona Lacey. Les conducteurs ! Dégringolez les conducteurs !

Les autres gars, coincés entre les véhicules enchevêtrés que les engins repoussaient pesamment, étaient en train de se faire broyer. Lacey battit en retraite sans cesser de tirer, l'arme à la hanche, mais sans aucun effet. La monstrueuse muraille de ferraille se rabattait sur lui, mètre par mètre.

Là-haut, dans le ciel, les bombardiers après avoir décrit un cercle autour de la ville commençaient à lâcher leurs noirs containers. Les œufs de métal explosaient à une altitude prédéterminée, véritables bouquets de feu d'artifice répandant sur Manhattan une pluie de minuscules paillettes d'or. Quand leurs soutes furent vides, les appareils opérèrent leur conversion comme à la parade et mirent le cap sur leurs bases de départ.

Les flocons dorés tombant en avalanche du ciel limpide s'abattirent sur les rues et les toits, sur les auvents et les terrains vagues, sur les épaves de voitures, les édifices bombardés, les cadavres qui jonchaient les trottoirs. Pendant près d'une minute, rien ne se passa. Ce n'était qu'une poudre d'or scintillant sous la lune.

Et puis, chacun de ces fragments entra en action selon le programme prévu. La plupart

d'entre eux laissèrent simplement échapper un gaz toxique qui, réagissant sur les muqueuses nasales, provoquait chez ceux qui le respiraient des nausées et des vertiges épouvantables. D'autres, qui étaient des émetteurs microminiaturisés, engendraient des ondes à fréquence ultra-basse interférant avec les impulsions électriques du système nerveux humain. Quiconque se trouvait dans un rayon de cinquante mètres risquait d'être pris d'une crise para-épiptotique. Pendant les tests, des sujets s'étaient tranché la langue à coups de dents et fracturé les articulations dans leurs convulsions spasmodiques. Quelques-uns étaient morts d'étouffement et plusieurs souffraient depuis de lésions cérébrales irréversibles.

Lacey et son groupe reculèrent devant l'inexorable poussée des bulldozers et des chasse-neige. La barricade improvisée se désagrégeait avec force grincements, craquements et crissements. Lentement elle était chassée du tunnel. Les jeunes Noirs s'égaillèrent lorsque les engins émergèrent.

Mais ils n'allèrent pas loin.

Se déployant en arc de cercle, ils se laissèrent tomber à genoux ou adoptèrent la position du tireur couché et se mirent à arroser les monstres mécaniques d'un feu nourri qui faisait voler leurs glaces en éclats et expédiait comme rien leurs conducteurs *ad patres*. Les soldats allongés sur le toit des cabines ou embusqués derrière elles étaient des cibles faciles que ce tir croisé ne manquait pas et la ligne des tracteurs commença à hésiter. L'un après l'autre, ils entrèrent en collision avec les bâtiments qui bordaient la place ou s'immobilisèrent en sifflant et en grondant.

Mais les hommes à pied qui les suivaient rendaient coup pour coup. Ils avaient des fusils de chasse, de vieilles sulfateuses, des carabines, des pistolets – tout ce sur quoi ils avaient pu mettre la main.

Et tandis que la bataille faisait rage, il se mit soudain à neiger. *Il neige ?* s'étonna Lacey à la vue des flocons dorés qui tombaient du ciel.

Quelques instants plus tard, la place était noyée sous le gaz jaunâtre qui jaillissait du sol, des voitures, des cabines des bulls. Les hommes étaient animés de mouvements convulsionnaires, on aurait dit des chiens enragés. Ils ne pensaient plus à tirer. Ils toussaient, ils étouffaient, leurs membres se disloquaient, ils étaient pris de la danse de Saint-Guy.

Lacey avait envie de vomir. Tout était brouillé. Il avait la tête qui tournait. Il s'écroula à genoux. Il se morigéna : *Faut y aller, à la riflette ! Y faut !* Il tâtonna à la recherche de son fusil d'assaut, le récupéra et le serra de toutes ses forces. Contrairement aux autres qui dansaient comme des marionnettes en folie, il n'éprouvait rien de plus que des nausées. Et il avait les jambes en coton. Une sueur glacée perlait à son front. Il regarda autour de lui.

La plupart de ses compagnons étaient hors de combat. La bataille était terminée. Presque tous les gars avaient l'air comateux ou dingues. Juste deux types...

— Eh, le moricaud !

Lacey se retourna mais il trébucha. Quand il s'effondra, il vit juste un fusil de chasse à double canon pointé droit sur lui. Et il vit les flammes jaillir quand le tireur appuya sur les deux détentes en même temps.

Ce fut la dernière image qu'il enregistra.

— Qu'est-ce que vous foutez sur mon bateau ? rugit Leo.

David sortit son pistolet et le braqua sur le colosse à la peau noire. L'arme était ridiculement petite dans son poing.

— On essaie de s'enfuir.

— Pas avec mon bateau.

Leo, menaçant, fit un pas en direction de David. Il était si grand qu'il dut se courber pour

ne pas se cogner la tête contre l'auvent du cockpit.

— Attends ! lança sèchement Bahjat. Tu es Leo, le chef du groupe F.R.P. de New York ?

Le Noir se retourna et la toisa.

— Ouais. Et toi, qui t'es ?

— Shéhérazade.

Dans l'obscurité il n'était pas possible de déchiffrer l'expression de Leo. Mais ce fut d'une voix radoucie qu'il répéta :

— Shéhérazade ? En principe, tu devrais te trouver au Plaza. Pourquoi que tu n'y es pas restée ? Mes gars t'auraient prise en charge.

— Elle est ma prisonnière, fit David. Et vous aussi.

Leo exhala un ricanement gargouillant qui se mua en feulement.

— Moi, je suis ton prisonnier ? Sans blague ? À cause de cette malheureuse pétoire de quatre sous ? Tu pourrais me tirer dessus toute la nuit avec ta quincaillerie, ça ne me ferait ni chaud ni froid.

— Avec moi, le bluff ne prend pas.

Le rire de Leo mourut.

— D'acc'. Je laisse tomber le bluff. Mais qu'est-ce que tu vas faire des deux mecs qui sont prêts à te flinguer ?

David jeta vivement un coup d'œil derrière son épaule. C'était vrai. Deux jeunes Noirs secs et noueux le tenaient en respect, le pistolet braqué sur sa tête. Avec ton soupir résigné, il rendit son arme à Bahjat.

— J'ai l'impression que je suis à nouveau votre prisonnier.

— C'est également la mienne. (Elle fit face à Leo.) Qu'est-ce que tu fais là au lieu d'être à ton P.C. ? Tu files ?

— Mes arrières sont assurés. Y a un petit labo tout ce qu'il y a de choucard dans le nord de l'État. Juste au bord du fleuve. Personne n'aura l'idée d'aller y chercher des guérilleros.

— Quand pars-tu ?

Leo haussa ses épaisses épaules.

— Quand les culs-blancs passeront à la contre-offensive. On ne peut rien faire contre l'armée, je le sais. Lorsqu'ils livreront l'assaut, moi, je me calte.

— Et vous vous sauvez en laissant vos troupes faire le coup de feu et mourir ? s'exclama David.

— Dame ! Des hommes, on en aura toujours en pagaille. C'est pas difficile. Mais faut protéger les chefs. Eux, on peut pas les remplacer.

— Mais... (David désigna la ville enténébrée d'un geste circulaire.) À quoi bon tout cela ? Les massacres, la terreur, les destructions... pour quoi faire ?

— Pour montrer aux culs-blancs qu'ils l'ont dans le baba. Qu'on est capable de foutre tout le pays en l'air s'ils ne mettent pas les pouces.

— C'est une révolution, renchérit Bahjat. Une vraie révolution. À quoi ont servi les batailles de Bunker Hill, de Lexington ou de Concord pendant la Révolution américaine ?

— La *première* Révolution américaine, rectifia Leo. Vous êtes en train d'assister au coup d'envoi de la seconde.

David se laissa choir sur un banc revêtu de plastique.

— C'est absurde ! Vous tuez les Blancs et les Blancs feront venir leur armée pour tuer les Noirs.

— Exact. Et, à ce moment-là, tous les non-Blancs des États-Unis devront choisir leur camp. Et ils seront tous de notre côté parce qu'il n'y aura pas d'autre choix.

— L'armée américaine est elle-même non blanche dans son écrasante majorité, n'est-ce pas ? demanda Bahjat.

— Ouais. Et qu'est-ce qu'ils penseront, les bidasses, quand on leur donnera l'ordre de nettoyer des quartiers entiers ?

David se sentait dépassé.

— Du sang. Toujours du sang, toujours davantage de sang ! Il y a sûrement une meilleure solution.

— Il faut arroser de temps en temps l'arbre de la liberté avec le sang des tyrans et des patriotes, répliqua Bahjat. C'est Thomas Jefferson qui l'a dit.

— Il a dit aussi que tous les hommes ont été créés égaux – pas seulement les culs-blancs, ajouta Leo.

— Vous n'édifierez pas un monde meilleur en détruisant celui que vous avez. Par quoi le remplacerez-vous ?

— On s'occupera de ça quand le moment sera venu, grommela le grand Noir.

— Il est venu, insista David.

— Eh, regardez, s'écria l'un des jeunes debout à l'arrière du bateau. Des avions !

Leo passa devant David et Bahjat pour sortir de la cabine. La jeune fille le suivit. Le garçon se retourna, et, le coude posé sur le plat-bord, il scruta le ciel. Des sillages d'argent semblables à des panaches de plumes y traçaient leurs arabesques. David compta cinq groupes de douze appareils. Soixante en tout.

— Mettez le moteur en marche ! ordonna Leo.

— Y a rien à craindre, fit l'un des jeunots. Ils sont trop haut.

— S'ils sont là, c'est mauvais signe. Je ne sais pas ce qu'ils veulent faire mais, une chose, en tout cas, est certaine : New York va en prendre un sacré coup. Faut les mettre tout de suite. En avant toute !

Quelques minutes plus tard une impalpable poussière dorée commença à tomber du ciel mais le *cabin cruiser*, la proue hors de l'eau, filait si vite qu'elle se dispersait avant de l'atteindre. L'avalanche d'or ne tarda pas à cesser et Leo autorisa le gars qui tenait la barre à réduire les gaz.

Quand ils longèrent la ville plongée dans la nuit, ils virent les rues engorgées de vapeurs d'un gris verdâtre. Leo porta une paire de jumelles à ses yeux. De longues minutes s'écoulèrent en silence, puis, toujours sans un mot, il les tendit à Bahjat.

Le spectacle arracha à la jeune femme une exclamation étranglée et elle dit quelque chose en arabe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit David.

Elle lui passa les jumelles. Tout d'abord, il ne vit pas grand-chose mais quand il eut saisi le truc pour les tenir solidement sans être gêné par les foucades du bateau, il commença à distinguer des silhouettes au milieu des tentacules de gaz tourbillonnant. Qui trébuchaient, qui s'écroulaient, se tordaient dans des convulsions spasmodiques. Où qu'il portât ses regards, dans les rues, dans la zone verte qui longeait la rive, ce n'était que chaos. Les gens qui s'étaient réfugiés sur les toits pour échapper aux exactions des guérilleros se griffaient au sang en se démenant dans l'espoir de se dégager de ces gaz et de Dieu sait quoi qui les transformait en convulsionnaires épileptiques. Quelqu'un se jeta dans le vide et David le vit tomber en tournoyant et en hurlant d'une hauteur de vingt étages.

Il rendit les jumelles à Leo qui leva imperceptiblement le menton vers le ciel.

— Et ils prétendent aider les culs-blancs, fit-il d'une voix caverneuse où perçait une ombre de tristesse. Ils se foutent éperdument de tuer les leurs pour nous liquider. Ce qui prouve que

la situation n'est pas si tocarde que ça.

*Ça a été le jour le plus étrange, le plus triste et le plus merveilleux de mon existence !*

*Les instructeurs nous ont réunis dans une salle de conférences de la Station Alpha et, là, ils nous ont annoncé que notre entraînement pour Île Un était quasiment terminé et qu'on partirait pour la colonie dès qu'elle aurait envoyé une navette pour nous prendre. Finis les amphis, finis les tests. On avait réussi !*

*On nous a autorisés à vidéophoner chez nous. J'ai eu papa et maman sans problèmes. Tout était calme dans le Minnesota – pour une fois, le mauvais temps servait à quelque chose. Ruth n'a obtenu la communication avec la Californie qu'au bout de plusieurs heures. La Société lui a finalement donné une ligne spéciale à priorité plus-plus. Ses parents sont sains et saufs mais leur maison a brûlé de fond en comble. On les avait hébergés dans une caserne.*

*Trois élèves ont demandé à rentrer chez eux. Ils ne voulaient pas aller sur Île Un alors que leurs familles étaient en danger, ce qui fait que nous ne sommes plus que huit sur les soixante qu'on était au début du stage, il y a quelques mois.*

*J'ai parlé d'Île Un avec Ruth. Brusquement je me suis entendu dire qu'il fallait qu'on se marie, comme ça on pourrait vivre ensemble à la colonie, il n'y aurait pas d'histoires. Et elle a dit oui ! Alors, on est allé à la chapelle, sous le niveau 1 (gravité terrienne 100 %), pour la cérémonie. Deux de nos camarades nous ont servi de témoins et papa et maman y ont assisté par vidéophone. Nous n'avons pas pu joindre les parents de Ruth mais les miens ont promis de leur envoyer le bobinot.*

*Hier, ça a été notre lune de miel. Sur le niveau 6 (presque sous gravité nulle... youpee !).*

*Et, aujourd'hui, on part pour Île Un commencer notre nouvelle vie. Comme mari et femme.*

*Journal intime de William Palmquist.*

Hamoud faisait nerveusement les cent pas sur le quai peint en blanc. Il portait les vêtements que les militants de la section locale du F.R.P. lui avaient donnés : un bermuda et une chemise bouffante bariolée ornée d'un chiffre, parodie d'une tenue de sport – c'était la mode qui faisait fureur dans la jeunesse américaine. Il se sentait ridicule, attifé de la sorte, mais il se consolait en se disant que c'était un camouflage nécessaire.

Le laboratoire de recherches était installé en haut de la colline qui dominait le fleuve. Personne ne se doutait que c'était maintenant un quartier général du Front. Les entreprises Garrison avaient officiellement fermé l'établissement et mis le personnel en congé avec solde *sine die*. Tout le monde était rentré chez soi, s'était barricadé dans sa résidence suburbaine, l'angoisse au cœur, prêt à défendre sa famille et ses biens à Nyack, à Tarrytown ou à Peekskill. Le fusil sur les genoux, les techniciens regardaient, horrifiés, les villes brûler et les gens mourir sur l'écran de leur télévision en rendant grâce à Dieu et aux entreprises Garrison : le ciel soit loué, ils n'habitaient pas en ville. Mais tous se demandaient s'ils étaient suffisamment loin.

Il faisait gris, les nuages étaient bas et le vent qui venait du fleuve était humide et froid. Hamoud, frissonnant, tous les sens à l'affût, essayait de faire se matérialiser le bateau qu'il attendait, comme un fakir qui charme un cobra enroulé dans son panier d'osier.

Il savait que Bahjat était à bord. Le message radio qu'il avait reçu au cours de la nuit était codé mais parfaitement précis. Shéhérazade était en route ; elle venait le retrouver, en compagnie de Leo, le chef du groupe de New York. Et elle lui apportait un cadeau précieux. Un prisonnier. L'homme d'Île Un.

C'était un trésor inestimable que le transfuge de la colonie spatiale. Il connaissait Île Un comme sa poche. Son fonctionnement, son système de sécurité, ses points faibles. Une mine d'informations, ce garçon. Et le laboratoire était l'endroit idéal pour lui arracher les renseignements qu'il détenait. Après ? Hamoud haussa intérieurement les épaules. Les prisonniers qui ont cessé d'avoir de la valeur ne font pas de vieux os.

Evelyn surveillait le fleuve. Elle guettait le bateau, elle aussi.

Plantée devant la fenêtre d'un des bureaux du labo, elle contemplait le ciel gris, l'eau grise. Même les conifères de l'autre côté de l'Hudson paraissaient gris et cadavériques sous le moutonnement des nuages bas.

*Pourquoi suis-je dans un état pareil ?* se demandait-elle. Ses poings étaient noués, ses paumes moites. L'impression d'être vide à l'intérieur. Au fond d'elle-même, elle pressentait que quelque chose de néfaste, de très néfaste se préparait.

Elle voyait Hamoud arpenter le quai comme un petit garçon dévoré d'impatience. Depuis qu'ils étaient arrivés au laboratoire, la veille au soir, il ne faisait plus attention à elle. Peu démonstratif à l'état normal, souvent hargneux, il était sur des charbons ardents depuis qu'il avait reçu le message annonçant que Shéhérazade était en chemin.

*Il est amoureux d'elle. Amoureux fou.*

Eh bien, c'était parfait ! Evelyn était bien contente qu'il lui préférât Shéhérazade. Et David était également sur le bateau. Cette prémonition d'un danger mortel qui ne la quittait pas était liée à David. Et Evelyn aurait voulu qu'il fût ailleurs, n'importe où, du moment que ce soit loin de Hamoud.

Le bureau était exigü. Une table, des étagères à vidéogrammes, un tableau noir, c'était à peu près tout. Elle avait dormi quelques heures – mal – par terre dans le sac de couchage que les frontistes locaux lui avaient apporté. Un sac de couchage d'un abominable bleu cru. D'autant plus abominable qu'il jurait avec les murs vert tilleul et la moquette gris perle. Qui était si poussiéreuse que, chaque fois que le sommeil avait eu raison d'elle, Evelyn s'était réveillée en toussant.

Des photos en couleur encadrées représentant une femme et deux petits enfants étaient posées sur le bureau. La moitié du tableau était un fouillis d'équations incompréhensible, le reste avait été effacé à l'aide d'une petite éponge de plastique graisseuse.

La cafétéria du labo était évidemment fermée mais les militants du Front avaient apporté des sandwiches spongieux et du café froid qui sentait le rance. Evelyn n'avait rien pu avaler. Elle avait repris sa faction derrière la fenêtre pour surveiller Hamoud qui surveillait le fleuve.

— Alors, ça te plaît de vivre dans un paradis des Tropiques ? demanda Garrison à Arlène.

Ils étaient sur la terrasse d'un gracieux bungalow niché au milieu de la jungle luxuriante du cylindre B. Des oiseaux pépiaient ou poussaient des cris aigres dans l'éclatante lumière du soleil. Un petit ruisseau au courant rapide bouillonnait à quelque distance.

— Évidemment, ça change du Texas. Et je crois que je ne m'habituerai jamais à voir le sol

s'incurver au-dessus de moi.

— Mais si, si. Tu vas mener une existence de princesse, ici. Une vraie prêtresse de la jungle !

Arlène sourit et Garrison reprit :

— Moi, je pourrais passer mes journées entières à ne rien faire d'autre que me rincer l'œil. L'œuvre de toute une vie ! Cette fois, ça y est, j'y suis. Jusqu'à la fin de mes jours, coco. Tranquille comme Baptiste et chez moi... enfin.

— Le Dr Cobb a rappelé il y a une demi heure. Il dit qu'il faut absolument qu'il vous parle de...

— Laisse-le se calmer, l'interrompit sèchement Garrison. Les émeutes aux États-Unis lui mettent la tête à l'envers. Il semble qu'il y en a aussi d'autres qui ont éclaté ailleurs par solidarité. Tokyo a méchamment trinqué.

— Il faudra bien que vous le voyiez tôt ou tard, insista Arlène.

Garrison fit pivoter son motofauteuil pour lui faire face.

— Je n'aime pas que tu emploies ce ton de maîtresse d'école, ma petite. (Mais il souriait.) Viens, on va redescendre, histoire de voir ce qui se passe à Houston.

Elle le suivit jusqu'à l'ascenseur et ils se retrouvèrent en un clin d'œil au niveau bureau. Les larges baies étaient dépourvues de vitres et les oiseaux pouvaient entrer et sortir tout à loisir. Les fauteuils et les chaises-longues étaient distribués sur le sol herbu avec une désinvolture calculée qui sentait son décorateur d'intérieur et l'ambiance générale évoquait beaucoup plus Tahiti que le Texas. Mais, dans un coin, derrière un écran de verre fumé qui rejoignait le plafond, se dissimulait la complexe structure électronique d'une vidéo holographique.

Arlène s'assit dans un fauteuil à sangles à côté de Garrison. Sa jupe à fleurs fendue jusqu'à la hanche s'écarta, révélant ses jambes longues et bronzées.

Mais Garrison n'avait d'yeux que pour l'écran tridimensionnel, il ne voyait que les ruines fumantes de Houston. La ville ressemblait à un abattoir – les immeubles éventrés ou soufflés, les rues disparaissaient sous les décombres et les cadavres. Même la Tour Garrison avait été attaquée. Les étages inférieurs étaient carbonisés et noircis, il n'y avait pas une seule fenêtre intacte. Sur le parking désert aménagé sous le building un énorme tank était tapi, son interminable canon légèrement pointé vers le bas comme s'il avait honte de ce qu'il avait fait.

— J'avais pensé que ça serait pire, murmura Garrison.

Il tapota sur les touches du tableau de commande encastré dans l'accoudoir. La Nouvelle-Orléans, Pittsburgh, Los Angeles, Saint-Louis, Atlanta. Des villes éviscérées, écrasées, imbibées de sang. On aurait dit que des tremblements de terre, des tornades et des ouragans s'y étaient donné rendez-vous. Mais la puissance de destruction de la nature était sans commune mesure avec la volonté meurtrière froidement délibérée de l'homme. La bataille faisait encore rage à Chicago et à New York. Les chaînes diffusaient des reportages montrant les combats rue par rue, maison par maison.

— Ça fait pas mal de négros morts, marmonna Garrison.

— Et pas mal de Blancs aussi, ajouta Arlène d'une voix monocorde et sèche, parfaitement contrôlée.

— Maintenant, oui. Mais je pense à plus tard. Quand la bataille aura pris fin. La semaine prochaine. Le mois prochain. Il y aura de quoi remplir des péniches avec la racaille du F.R.P. – moricauds, chicanos. Indiens et toute la clique.

Arlène dévisagea son patron.

— Vous aviez tout prévu, n'est-ce pas ? Cela fait des mois que vous montez votre affaire.

— Des années.

L'attention de Garrison était fixée sur l'écran où l'on voyait des jets canadiens bombarder en piqué un ensemble résidentiel du quartier sud de Chicago.

— Mais pourquoi ? Comment avez-vous pu faire une pareille...

Il lui lança un bref coup d'œil.

— Tu t'apitoies sur le sort de cette pègre ?

— Un peu.

— On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

— Je ne comprends pas. Quel avantage allez-vous en tirer ? Qu'est-ce que cela a à voir avec la défense des intérêts des entreprises Garrison ou de la Société pour le Développement d'Île Un ?

Garrison s'affala contre le dossier de son siège et décocha à Arlène un rictus retors avant d'exhaler un ricanement grinçant.

— Tu es complètement dépassée, hein ?

— Expliquez-moi.

— Comme elle est curieuse ! gloussa Garrison. Comme elle a envie de connaître ma stratégie ! Tu te figures que tu me succéderas quand je ne serai plus là, ma poulette ?

Les yeux d'Arlène lancèrent des éclairs.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Te fatigue pas à faire des projets pour mon enterrement parce que je survivrai à la plupart d'entre vous.

— C'est idiot ce que vous dites !

Elle était toute surprise, innocente et ulcérée.

— Ben voyons !

— Je veux seulement savoir en quoi cela est susceptible de nous aider. (Arlène se laissa glisser de son fauteuil et se mit à genoux devant Garrison.) J'essaie simplement de comprendre comment fonctionne votre esprit, fit-elle en posant sur lui un regard à l'éclat bleu d'un iceberg.

— Voyez-vous ça ? Eh bien, c'est un truc que les cocos utilisaient à l'époque de la guerre froide : créer partout le plus d'embrouilles possible. Ça ne pouvait que leur rendre service d'une manière ou d'une autre parce qu'ils étaient contre le *statu quo*. Et là où il y avait de l'agitation, la guerre, des émeutes, la famine, des grèves, des actions de guérilla, on était sûr de les trouver, ces foutus cocos, en train de donner un coup de main aux opprimés. Tout ça, ils n'en croyaient pas un mot. Ils s'en balançaient des opprimés. Tout ce qu'ils cherchaient, c'était que les opprimés se fassent lessiver pour prendre les choses en main.

Arlène opina.

— Et c'est ce que vous êtes en train de faire ?

— Le Gouvernement mondial prétend contrôler les marchés, les prix, les barèmes d'impôt. Ces bureaucrates de mes deux veulent encadrer tout et partout. Soi-disant pour aider les pays pauvres et nourrir les masses affamées. Or, plus on les nourrit, plus elles se multiplient et moins elles sont capables de se nourrir toutes seules. C'est pour ça que le Gouvernement mondial devra passer la main.

— Et puis, c'est mauvais pour les profits, ajouta Arlène en souriant.

— Il y a aussi de ça, convint Garrison en lui rendant son sourire.

Elle tendit le doigt vers l'écran. Des tanks peints en vert olive avançaient lentement sur le pont George-Washington. Il n'y avait pas un guérilléro en vue.

— Mais comment la guérilla urbaine pourra-t-elle faire tomber le G.M. ?

— N'importe comment, ça devait arriver. Tôt ou tard, les villes auraient explosé. C'est miracle que ça n'ait pas encore eu lieu. Nous les avons simplement aidés à lâcher la vapeur accumulée depuis des années.

— Et le Gouvernement mondial...

— Est mal parti, quel que soit le dénouement. S'il était intervenu sur-le-champ et avait envoyé des troupes pour soutenir l'armée U.S., le peuple américain n'aurait pas digéré de voir des soldats étrangers camper chez lui. La plupart des effectifs de l'armée mondiale sont aussi noirs ou aussi bistres que les guérilleros du F.R.P. Plus, même. Les Africains sont encore plus foncés que les nègres américains. Ils n'auraient peut-être pas été très chauds pour tirer sur leurs cousins de couleur. Et même s'ils s'y étaient résolus, il y aurait eu pas mal de pillage et de viols. Comme chaque fois qu'on fait venir des soldats étrangers.

— Ce qui aurait dressé le peuple américain contre le Gouvernement mondial ?

— Et comment ! Surtout avec nos hommes dans les médias pour jeter de l'huile sur le feu.

— Mais le Gouvernement mondial n'est pas intervenu. Il n'a pas bougé.

— Ça vaut encore mieux. Comme ça, on peut l'accuser d'être resté à se tourner les pouces pendant que les villes américaines partaient en fumée.

— Mais la mort de De Paolo ?

— Elle est arrivé trente ans trop tard, gronda Garrison. Tout le monde doit mourir. Sauf moi. Moi, je vivrai éternellement, ne l'oublie jamais.

Elle le scruta.

— Vous le croyez vraiment ?

Garrison éclata de rire.

— Pourquoi penses-tu que nous sommes venus sur Île Un qui grouille de laboratoires de biologie ? S'ils ont pu fabriquer un gosse physiquement parfait en manipulant les gènes, ils pourront rendre sa jeunesse à un vieil homme.

— Vous croyez ?

— Tu peux être tranquille.

Il n'y avait plus trace de gaieté dans le ton de Garrison.

*Le Dr Cobb a tenu à nous accueillir lui-même sur Île Un et il s'est entretenu personnellement avec chacun de nous. Évidemment, Ruth et moi constituions un cas particulier et il nous a parlé ensemble. Il a appelé la Californie sur une ligne prioritaire et, grâce à lui, Ruth a pu entrer en contact avec ses parents. Ils vont bien. Pour le moment, ils habitent chez des cousins du côté de Santa Cruz. À Los Angeles, c'est la dévastation.*

*La plupart d'entre nous étions terrifiés par les soulèvements qui avaient eu lieu chez nous et le moral volait bas. Le Dr Cobb s'est efforcé de nous reconforter en nous expliquant qu'Île Un était dorénavant notre patrie et qu'un avenir lumineux nous y attendait.*

*Au cours de la conversation privée que nous avons eue avec lui, il nous a conseillé, à Ruth et à moi, de commencer à nous documenter sur les astéroïdes. D'après lui, ce sont de véritables mines d'or qui n'attendent que nous au-delà de l'orbite de Mars. Et il n'y a pas seulement de l'or mais aussi des minerais et des métaux infiniment plus précieux et plus importants. Quand je lui ai répondu que j'étais un paysan, pas un mineur, il s'est mis à rire et m'a demandé si je ne pensais pas que les prospecteurs auraient besoin de nourriture quand ils seraient près de quatre fois plus loin du soleil que nous le sommes ici.*

*Journal intime de William Palmquist.*

Evelyn franchit les doubles portes d'acier avec les autres et s'engagea en trombe sur le chemin dallé menant au débarcadère. Il commençait à bruiner et les nuages gris étaient de plus en plus épais mais personne ne paraissait s'en soucier. Déjà, elle entendait les pas de ceux qui étaient en tête sonner sur les marches de l'escalier de bois gravissant la pente escarpée de la berge. Elle s'arrêta en haut de la première. Le bateau était amarré au bout du quai et ses passagers se dirigeaient sans hâte vers le laboratoire.

La femme brune, petite et élancée, qui marchait à côté de Hamoud ne pouvait être que Shéhérazade. Hamoud ne la touchait pas mais il était évident qu'il la considérait comme son bien. Son attitude était absolument méconnaissable. Évanoui, le musulman mâle bourru, grincheux et dominateur ! Il ne cessait de dodeliner du menton tout en parlant avec un sourire enfantin, toutes dents dehors, en se baissant un peu pour être à la hauteur de sa compagne.

Mais où était David ? Un Noir colossal suivait Hamoud et Shéhérazade, si gigantesque que l'on aurait dit que le quai ployait sous son poids.

Et à côté de lui... Evelyn écarquilla les yeux. Ce ne pouvait pas être David. Mais pourtant si ! Il était maigre, barbu et son visage avait une teinte plus foncée qu'elle ne l'aurait jamais cru possible. Et ses cheveux étaient bruns, eux aussi.

Mais Evelyn reconnaissait sa démarche, sa façon de balancer les bras. *Ce ne peut pas ne pas être lui.* Quand il leva la tête dans sa direction, même à cette distance, elle sut que c'était bien lui. Mais comme il avait changé ! Il était hâve et ses yeux avaient perdu l'innocence qui, jadis,

y brillait. Il ne parut pas reconnaître Evelyn bien qu'il la regardât en face.

Ce fut alors qu'elle remarqua les deux jeunes Noirs, l'arme au poing, marchant derrière lui. Elle se rappela que David était prisonnier.

David reconnut ses cheveux blonds. *Evelyn ! Qu'est-ce qu'elle fait là ?*

Son regard se posa brièvement sur la silhouette pachydermique de Leo qui venait d'atteindre le bas de l'escalier. *Est-ce qu'elle est prisonnière, elle aussi ? Comment est-elle arrivée ici ?*

Puis il vit Bahjat et son ami, son compatriote, son camarade de combat, son amant qui montaient les marches côte à côte. Il revint à Evelyn. Elle le contemplait fixement, vibrante d'impatience.

*Si elle est captive, comment se fait-il qu'ils l'aient laissée assister à notre arrivée ? Il ne semble pas qu'elle soit sous bonne garde, personne, même, ne regarde dans sa direction. Se pourrait-il qu'elle soit avec eux ?*

Il posa le pied sur la dernière marche.

— David !

— Evelyn.

— C'est bien vous.

Elle saisit la main qu'il lui tendait, fit un pas vers lui et glissa son bras autour de la taille de David. Bahjat et Hamoud qui étaient devant eux ne remarquèrent rien.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Evelyn. Comment allez-vous ?

— J'allais vous poser la même question. Êtes-vous... de leur côté ?

— En un sens, oui. En fait, je cherchais à vous retrouver. Comment vous êtes-vous évadé d'Île Un ? Qu'avez-vous fait depuis tout ce temps ?

David se mit à rire.

— Croyez-moi ou ne me croyez pas mais je vous cherchais, moi aussi.

Elle se serra davantage contre lui et sourit.

— Racontez-moi.

David acquiesça.

— C'est une longue histoire. *Et je ne peux pas entrer dans tous les détails.*

Il leva la tête vers le laboratoire. C'était un bâtiment bas d'un seul étage, strictement fonctionnel. Aucun élément décoratif ne venait orner sa façade nue démunie de fenêtres. Sur le toit en terrasse, une manche à air jaune pendait mollement au bout de son mât. David en conclut que c'était une aire d'atterrissage pour hélicoptères.

Evelyn parlait de Hamoud et de l'organisation internationale du F.R.P. tandis que le groupe entraînait et se dirigeait vers la grande salle centrale où de longues tables étaient alignées géométriquement. C'était la cafétéria. Au fond, il y avait d'étincelants comptoirs chromés, des plateaux, des plats chauds, des machines expresso, des grils. Une immense baie vitrée occupant toute la surface d'un mur donnait sur le paysage gris, poisseux de crachin, des arbres dénudés et un parking quasiment vide.

Leo et Hamoud étaient dans un coin en compagnie de Bahjat. À côté du géant noir, l'Arabe basané paraissait rabougri et Shéhérazade, coincée entre les deux hommes, avait l'air d'une gamine. David se rendit rapidement compte que Leo et Hamoud était en désaccord sur quelque chose.

*Une bataille pour le pouvoir ?* s'interrogea-t-il en s'installant à une table. Evelyn s'absenta. Quelques instants plus tard, elle revint avec des sandwiches rassis et du café synthétique tiédasse. David se jeta voracement sur ces nourritures sans cesser, cependant, d'observer Leo

et Hamoud.

— L'Arabe... c'est celui qu'on appelle Tigre ?

— Oui, répondit Evelyn. Son vrai nom est Hamoud. Et il n'est pas arabe, c'est un Kurde.

*Leo commande le secteur mais Hamoud occupe un rang plus élevé dans la hiérarchie du F.R.P. sur le plan international. Il se considère comme le patron.*

— Méfiez-vous de lui, ajouta Evelyn à voix basse. Il aime tuer.

David opina. Il se retourna et compta les gens qui remplissaient la cafétéria, les uns assis, les autres debout. *On dirait qu'il y a plus de Hamoud que de Leo. La suite ne va pas manquer d'intérêt.*

Il s'aperçut soudain que c'était Bahjat qui avait la parole, maintenant. Les deux hommes l'écoutaient en silence et il ne put s'empêcher de sourire. *Enfin, c'est elle qui va être le patron ! C'était curieux mais cela ne l'étonnait pas.*

Tandis qu'il continuait de mastiquer les sandwichs spongieux, la conférence à trois prit fin. Quand Bahjat s'éloigna en compagnie de Hamoud, David ressentit comme une brûlure intérieure. Mais Leo s'approcha de lui, pareil à une noire et majestueuse montagne en marche.

— Bon ! On va trouver un coin tranquille où tu pourras poser tes fesses, l'homme de l'espace.

Evelyn se leva.

— Je vous rejoindrai plus tard.

David secoua la tête et emboîta le pas à Leo.

*Ce n'est pas si mal que ça, se dit finalement David après s'être douché et rasé. Il y a quand même sur la Terre des gens qui se la coulent douce.*

Plusieurs studios étaient installés au premier étage. Pour qui et pourquoi ils avaient été aménagés, cela demeurerait un mystère mais ils étaient confortables et rien ne manquait : une salle de bains avec tout ce qu'il fallait comme savon et accessoires de rasage, un miniréfrigérateur-congélateur garni de plats surgelés, une cuisinière à micro-ondes et même un poste de télé.

On frappa à la porte. En quatre enjambées, David se rua dessus. Mais la poignée refusa d'obéir à sa sollicitation. *Ils m'ont enfermé.*

— Qui est là ? appela-t-il.

— Evelyn.

— La porte est bouclée.

Une clé cliqueta dans la serrure et le battant s'ouvrit. Le porte-clés était un adolescent au type arabe. Et il avait une carabine au poing. Evelyn avait les mains vides.

David alla prendre sa chemise qu'il avait jetée sur le lit et l'enfila.

— J'ai pensé que vous aimeriez descendre à la cafétéria pour dîner, lui dit la jeune fille en souriant. On vient de livrer un wagon de pizzas et de bière.

— Pourquoi ne pas dîner ici ? rétorqua David en enfonçant sa chemise dans son pantalon. Il y a tout ce qu'il faut dans le congélateur. Nous serions plus tranquilles.

Le garde referma la porte sans attendre la réponse d'Evelyn et la clé ferraila à nouveau.

— Eh bien, voilà qui règle la question ! s'exclama Evelyn en riant.

Elle portait une robe vert pâle, toute simple, qui mettait admirablement son teint en valeur. Elle étudia attentivement David comme si elle le voyait pour la première fois.

— Vous êtes davantage vous-même, conclut-elle après cet examen.

Machinalement, David se frotta le menton.

— Vous voulez dire... oui, je me suis rasé.

— Et votre peau et vos cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle... presque.

— Je me suis débarrassé de la teinture. Je pense que je n'ai plus besoin de me déguiser, maintenant.

— Mais vous avez maigri. Vous paraissez, plus... dur.

— Oui, sans doute. (David indiqua du geste l'unique chaise à côté de la fenêtre.) Asseyez-vous et admirez le coucher de soleil pendant que je joue les cordons bleus.

— C'est comme au bon vieux temps sur Île Un, commenta Evelyn en s'asseyant.

— Le bon vieux temps, répéta David en écho.

— Il s'est passé pas mal de choses depuis.

— Comme vous dites ! approuva-t-il avec chaleur.

Elle se tourna vers lui.

— Racontez-moi. Je veux tout savoir.

— Bien sûr, fit David tout en essayant de faire le tri entre ce qu'il pouvait lui dire et ce qu'il ne pouvait pas lui dire.

— Mais expliquez-moi comment le F.R.P. s'y est pris pour faire de ce laboratoire de recherches son quartier général local, lui demanda-t-il afin de gagner du temps. Quel est le degré d'organisation de ces gens ? Et que comptent-ils faire de nous ?

— J'ignore quels sont les plans de Hamoud dans l'immédiat. Et je doute qu'il le sache lui-même. Tout ce que je sais, c'est que ce sera quelque chose de plus ambitieux et plus spectaculaire encore que l'offensive urbaine de Leo.

— Plus sanglant, voulez-vous dire, laissa tomber David qui s'affairait dans la minuscule kitchenette incorporée.

— Très vraisemblablement. Hamoud adorerait occuper la une des journaux et il estime que Leo et Shéhérazade ont monopolisé toute la publicité. Il en veut sa part.

— Dieu nous protège !

— Vous m'enlevez les mots de la bouche. C'est un tueur-né.

— J'ai l'impression que ce labo fait partie de l'appareil mis en place par Leo.

— En effet. Il lui fournissait les drogues dont il a besoin.

— Des stupéfiants ?

Evelyn hocha négativement la tête.

— Non. Des hormones, des stéroïdes. Je ne sais pas quoi au juste mais il s'agit de produits qu'il utilise depuis le lycée pour conserver sa taille et sa force. Maintenant, ils lui sont indispensables pour vivre. Sans eux, il ne tiendrait pas le coup.

— C'est donc pour ça que nous sommes là.

— Seulement, il y a un cheveu dans la soupe. Le laboratoire a été fermé et on a pris soin de déménager les drogues de Leo. Tout a été enlevé... délibérément.

David glissa deux dîners congelés dans le four à micro-ondes dont il rabattit la porte.

— Il s'est fait posséder.

Evelyn approuva du chef.

— C'est un assassinat. Sans elles, il est condamné à mort.

Leo s'avança entre les paillasses en direction du technicien visiblement terrorisé.

— Alors, ils ont tout enlevé ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Le technicien, un Cubain, était aussi grand que lui mais son tour de taille ne faisait même pas le tiers de celui de Leo. Son visage allongé aux joues tombantes lui donnait de faux airs de chien de chasse. Son épiderme avait la couleur des feuilles de tabac. Il y avait de nombreux mois qu'il travaillait au laboratoire comme agent infiltré du F.R.P.

— Ils ont emmené presque toutes les fournitures médicales en fermant le labo, mercredi, répondit-il dans l'anglais dépourvu de toute trace d'accent qu'il avait appris à l'université. Les stéroïdes, les adrénocorticoïdes, tout le stock d'hormones... ils n'ont rien laissé.

— Putain de merde ! (Le poing de Leo se referma sur un tube métallique posé sur la paillasse devant laquelle il se tenait. Le tube craqua et se rompit.) Il me faut cette came. Absolument !

— Je ne savais pas, murmura d'une voix tremblante le laborantin, les yeux fixés sur les énormes battoirs du Noir. On a reçu l'ordre de tout embarquer. Ça devait partir pour Île Un. La moitié du personnel doit y aller d'après ce qu'on nous a dit.

— Île Un ? Ils ont expédié ma came sur Île Un ?

— C'étaient les directives venues de M. Garrison lui-même.

— Il vous les a transmises de Houston ?

— Non, d'Île Un. C'est là qu'il est, maintenant.

— Le fumier ! (Le bras de Leo, gros comme un tronc d'arbre, s'abattit sur la plaque de verre armé qui recouvrait la paillasse et qui se fracassa. Le Cubain fit un bond en arrière pour éviter les fragments qui volaient dans tous les sens.) Saloperie de fumier ! Tu sais ce qui m'arrivera dans deux jours si je n'ai pas mes stéroïdes ? Garrison le sait, lui ! Il m'a piégé ! L'ordure ! Tout ce qu'il voulait, c'était que je déclenche la bagarre pour ses beaux yeux. Et il se disait qu'après, il me liquiderait en me coupant mon ravitaillement !

Dans la cafétéria, Bahjat essayait de mastiquer tant bien que mal une part de pizza pâteuse et épicée mais, à l'instar des deux douzaines d'hommes et de femmes qui y étaient réunis, elle ne quittait pas des yeux l'écran géant qui occupait tout un mur.

C'était le massacre des Innocents. Les caméras passaient de Los Angeles à New York en s'arrêtant brièvement sur toutes les villes assiégées qui se trouvaient entre les deux grandes métropoles. Partout, les émeutiers étaient réduits en bouillie. Dans la plupart des cités, la résistance organisée avait déjà cessé. C'étaient maintenant la police locale, la garde nationale, l'armée régulière et des hordes de miliciens défigurés par la haine et la rage qui faisaient la chasse aux non-Blancs.

— Des individus soupçonnés d'être des guérilleros sont dirigés sur un centre de regroupement, annonçait sur un ton guilleret la voix off du commentateur tandis que, sur l'écran, on voyait d'interminables colonnes de jeunes Noirs, les mains sur la tête, progresser péniblement dans les rues jonchées de décombres entre deux rangées de militaires baïonnette au canon, appuyés par des tanks lourdement armés et des voitures blindées. Sans transition, les caméras plongèrent sur le stade municipal de Kansas City où s'entassaient des personnes de couleur de tous les âges – des mères de famille accompagnées de ribambelles de bébés, des vieillards épuisés, affalés la tête sur les genoux.

— Dans tout le pays, les forces de l'ordre ont le contrôle de la situation. On ne sait pas encore combien d'émeutiers ont trouvé la mort au cours des combats, encore que le chiffre des pertes dans les rangs de la police, de la garde nationale et des forces armées soit très élevé. Des civils, de simples citoyens ont également été assassinés par milliers...

Bahjat se leva, laissant sa peu appétissante ragougnasse dans son emballage de plastique, et se dirigea vers la chambre où David était gardé sous clé.

Assis côte à côte sur le large et moelleux divan de mousse de caoutchouc, David et Evelyn regardaient l'écran de télévision encastré dans le mur garni de plastique. C'était à présent le reportage sur la bataille de New York. Des unités de l'armée U.S. investissaient Manhattan,

rue par rue, immeuble par immeuble. Des rues où l'on pataugeait dans le sang, des immeubles en flammes.

Des groupes de fantassins évacuaient des jeunes gens d'une maison où ils s'étaient tapis. Ils les repoussèrent jusqu'au milieu de la chaussée à la pointe de la baïonnette, puis un lourd char d'assaut verdâtre braqua son canon sur la façade et tira à bout portant. Le mur, pulvérisé, explosa en un tourbillon de fumée qui obstrua l'écran.

— Ils ne feront grâce à personne ! s'exclama Evelyn d'une voix étranglée par l'émotion.

— Non, ils feront des prisonniers, rétorqua David. Pas beaucoup mais il leur en faudra quelques-uns à interroger pour savoir comment une pareille affaire a pu se déclencher.

Evelyn, oubliant les combats de rues qui se déroulaient à présent sur l'écran, se tourna vers le garçon.

— Vous y étiez quand ça a commencé ?

David opina du chef.

— Nous venions d'arriver à New York. L'organisation du Front révolutionnaire des peuples est assez mal structurée mais ils ont des gens à eux dans toute l'Amérique latine... et aux États-Unis aussi, bien entendu.

— Et comment avez-vous fait pour monter à bord du bateau ?

David le lui raconta aussi succinctement que possible. L'écran captait toute son attention. Il nota que la télévision s'abstenait systématiquement de montrer des images de soldats tués ou blessés. *Ce n'est pas en direct. Les autorités doivent passer les bandes au crible et sucrer tout ce qui n'est pas victoires.*

— Mon Dieu ! Par quelles mésaventures êtes-vous passé !

David se tourna vers la journaliste.

— Vous m'aviez conseillé de voir le monde. C'est ce que j'ai fait.

Elle lui effleura la joue du bout du doigt.

— Et cela vous a métamorphosé. Vous n'êtes plus le même homme que celui que j'ai connu sur Île Un.

— Comment pourrait-il en être autrement ?

Les yeux vert d'eau d'Evelyn étaient rivés à ceux de David.

— Vous... vous êtes plus dur mais pas amer. Je ne crois pas. Vous ressemblez maintenant à de l'acier trempé. Vous avez subi l'épreuve du feu et vous en êtes sorti plus fort.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai.

La main d'Evelyn glissa le long des épaules du jeune homme et se referma sur sa nuque.

— Et pourtant si. Vous êtes plus fort. Je le sens.

Comme animées d'une volonté propre, les mains de David se nouèrent autour de la taille d'Evelyn qui se pelotonna contre lui. Leurs corps se touchaient, il humait le parfum salé de la peau d'Evelyn, vierge des artifices cosmétiques, il sentait son souffle lui caresser le cou.

— Nous avons parcouru une longue route, tous les deux, murmura-t-elle d'une voix rauque et mal assurée. Enfin, nous nous sommes retrouvés.

— Il est désormais trop tard, Evelyn.

Les traits de la jeune femme se crispèrent douloureusement.

— Non, ne dites pas ça...

David l'embrassa doucement. Parce qu'il ne savait que faire d'autre. Elle se serra contre lui.

— Si vous saviez tout ce que j'ai dû endurer !

Elle pleurait presque.

David perçut un vague bruit, une sonorité métallique que noyaient presque entièrement les détonations et les explosions du reportage. Il s'écarta un peu d'Evelyn et se retourna.

Bahjat, plantée sur le seuil de la porte, les regardait. Sa physionomie était indéchiffrable. Son adorable minois était le masque glacé et inerte d'une statue de bronze.

David fit mine de se lever mais elle pivota sur elle-même et sortit en trombe. Le garde arabe de faction à l'extérieur referma la porte en ricanant et donna un tour de clé.

*La violence qui s'est déchaînée aux États-Unis et dans d'autres pays a déchiré le cœur de tous ceux, hommes et femmes, qui ont une conscience. Moi, El Libertador, je prétends être un révolutionnaire. Mais cette violence qui a embrasé les villes de l'Amérique du Nord est allée au-delà de la révolution. Elle ne peut déboucher que sur de nouvelles effusions de sang et sur le chaos. C'est pourquoi je me désolidarise de ce mouvement et j'appelle toutes organisations authentiquement révolutionnaires du monde entier à désavouer cette stratégie absurde et meurtrière.*

*Déclarons le moratoire de la violence ! Assez de meurtres. L'heure de la réconciliation a sonné.*

*Afin de contribuer à mettre un terme à la violence et au terrorisme qui ne font que s'intensifier d'un bout à l'autre de la planète, je me déclare prêt à rencontrer les nouveaux dirigeants du Gouvernement mondial à l'endroit de leur choix pour rechercher avec eux le moyen de ramener la paix dans le monde et de redresser les injustices qui ont, partout, été à l'origine des mouvements révolutionnaires.*

*Nous sommes devant un choix : des négociations pacifiques ou la guerre civile généralisée, la réconciliation ou le chaos. Moi, El Libertador, je déclare renoncer dorénavant à l'emploi de la violence. Luttons pour une réconciliation pacifique.*

*Allocution retransmise en mondovision,  
30 novembre 2008.*

Bahjat, tournant le dos à la chambre de David, s'éloignait à grands pas. Elle était folle de rage.

*Quelle idiote ! s'apostrophait-elle silencieusement. Et tu t'imaginais que ce qu'il ressentait et ce qu'il racontait quand nous affrontions le danger ensemble venait du fond de son cœur ! Cette Anglaise, il la connaissait avant de venir sur la Terre. Comment aurait-il pu aimer une Arabe, une activiste dont il était le prisonnier, une femme qui lui avait avoué avoir eu d'autres amants avant lui.*

La cafétéria était déserte, la télévision éteinte. Bahjat fronça les sourcils. *Qu'est-ce que cela veut dire ? Où sont-ils tous passés ?*

— A h ! Shéhérazade... te « voilà !

Elle se retourna. C'était une des jeunes Noires de la branche locale du F.R.P. qui l'avait interpellée. Visiblement effrayée, elle s'efforçait de retrouver sa respiration mais elle était néanmoins assez maîtresse d'elle-même pour dire ce qu'elle avait à dire :

— Leo et Tigre... ils se sont disputés... c'était terrible. Tout le monde s'est éclipsé pour ne pas être mêlé à leur bagarre. Tu devrais aller les calmer.

— Où sont-ils ?

La jeune fille désigna du doigt un couloir bordé d'une enfilade de bureaux.

Bahjat entendit la voix tonitruante de Leo et celle, sifflante et hachée de Hamoud, avant même de comprendre les paroles.

Ils étaient dans un grand bureau. Un bloc de travail ultramoderne en demi-lune trônait

dans un coin devant une fenêtre masquée par une tenture. La quasi totalité de l'espace disponible était occupée par une table de conférence ronde mais personne n'y était assis. Leo allait et venait devant la bibliothèque murale avec la nervosité du fauve dont il portait le nom. Hamoud, planté en face du tableau vert, vaguement ridicule dans sa pseudo-tenue de joueur de football, débordait de colère et d'entêtement. Deux de ses gardes du corps, manifestement tendus, bloquaient la porte et Bahjat dut les bousculer pour entrer.

— J'ai absolument besoin de ces stéroïdes, mec ! vociférait Leo. Autant que de nourriture ou d'air ! Sans eux, je me désintègre. Mon organisme fout le camp. Si je ne les ai pas dans deux jours, mon cœur lâchera et je claquerai.

Derrière sa barbe, l'expression de Hamoud était aussi butée que d'habitude.

— Il n'est pas question que je te donne des hommes et des armes pour tenter un coup de main sur le spatiodrome Kennedy. Ce serait de la folie – surtout que la police et la milice locales n'ont pas digéré ton offensive.

— Mes bonshommes se font tuer par milliers pour livrer *ta* bataille ! rétorqua Leo d'une voix tonnante. Maintenant, j'ai besoin d'aide...

Hamoud l'interrompit sur un ton tranchant :

— Une mission suicide, c'est une stupidité.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Bahjat en avançant jusqu'au milieu de la pièce.

— Il réclame je ne sais quelles drogues, répondit Hamoud avec un geste rageur en direction de Leo.

— Pour rester en vie. Pas des stups. Des stéroïdes, des enzymes et d'autres trucs qui permettent à mon corps de fonctionner. J'en prends depuis l'époque où j'étais champion universitaire de football.

— Et il veut qu'on lance un raid sur le spatioport Kennedy pour les lui chercher !

— Écoute, Shéhérazade, expliqua Leo, un ton plus bas. Ils me la fabriquaient dans ce labo, ma came. C'est pour ça que j'avais prévu de m'y replier. Mais Garrison m'a doublé. Il a planqué la marchandise à Kennedy.

— Pourquoi au spatioport ?

— Parce qu'il veut l'expédier sur Île Un. Si ça se trouve, elle est déjà partie, va-t'en savoir !

— Raison de plus pour ne pas mettre les pieds là-bas, insista Hamoud. C'est un piège tendu pour nous capturer.

— Il me faut ma came !

— Attends un peu, dit Bahjat. Ton Garrison... c'est celui des Entreprises Garrison ?

Leo confirma d'un coup de menton.

— Et il est aussi copropriétaire d'Île Un, ajouta Hamoud. Ils sont cinq.

— Parmi lesquels l'émir al-Hachémi.

Bahjat avait failli dire *mon père* mais elle s'était reprise au dernier moment.

— Oui, l'émir aussi est dans le coup.

— Ils se sont installés sur Île Un tous les cinq, enchaîna Leo.

— Tous les cinq ? Y compris al-Hachémi ?

Hamoud hocha affirmativement la tête.

Brusquement, un plan avait germé dans l'esprit de Bahjat. Lumineux.

— Dans ce cas, nous allons nous rendre sur Île Un nous aussi.

— Quoi ? s'exclama Leo en ouvrant la bouche avec stupéfaction.

— Vous ne voyez donc pas que tout se tient parfaitement ?

Hamoud s'approcha d'elle à pas lents.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Île Un contrôle les satellites solaires. Qui contrôle Île Un contrôle toute l'énergie que les satellites fournissent à la Terre.

— Presque toute l'Europe dépend de l'énergie solaire, fit Leo en écarquillant les yeux.

— Et la majeure partie de l'Amérique du Nord... sans compter le Japon, renchérit Bahjat.

— En détruisant Île Un, on détruirait tout le système de distribution d'énergie ! s'écria Hamoud, exultant.

— Nous ne la détruirons pas, répliqua-t-elle sur un ton ferme. Nous nous en emparerons et nous nous emparerons en même temps des cinq hommes les plus riches et les plus puissants du monde. Quels otages ! Vous vous rendez compte ?

— Et ils ont mes stéroïdes, là-haut.

— Si nous capturons Île Un, continua Bahjat, il suffira d'une chiquenaude pour renverser le Gouvernement mondial. La révolution triomphera et nous instaurerons un nouvel ordre mondial.

— Et ce sera nous qui serons au pouvoir, laissa tomber Hamoud en serrant les poings.

— Exactement.

— Ce serait faisable si nous avions un moyen de transport. Mais comment tenir la colonie ? Le G.M nous pulvériserait. Il suffirait de quelques minutes aux satellites lasers pour nous anéantir.

Bahjat sourit.

— Alors que nous aurons dix mille otages ? Dont Hunter Garrison, le cheik al-Hachémi et les trois autres ? Alors que nous serons maîtres du centre de contrôle des satellites solaires ? Tu crois qu'ils détruiraient tout cela ? Ce n'est pas possible. Et ils le savent bien.

— Nous balaierons tout ça ! s'exclama Hamoud.

— Et on les obligera à libérer mon peuple, dit Leo.

— Nous dirigerons le monde... à notre idée !

Cette séduisante perspective parvint à arracher un sourire à Hamoud.

Bahjat acquiesça mais garda le silence.

— Mais comment irons-nous là-haut ? s'enquit Leo en levant une main massive vers le plafond. Ils ne vont pas nous envoyer des cartons d'invitation.

— Eh si, justement, dit Bahjat. Laisse-moi m'occuper de cela.

Elle sourit intérieurement. *Mon père voulait que j'aille sur Île Un. Eh bien, sa fille repentante va implorer son pardon et lui demander la permission de le rejoindre.*

Sur ces entrefaites, un jeune Arabe surgit en trombe dans la pièce. Ses yeux étaient hagards et son menton s'ornait d'une ecchymose violacée.

— Le prisonnier... le type de la colonie spatiale... il s'est évadé !

FLASH FLASH FLASH  
 DIFFUSION IMMÉDIATE – INTERROMPRE  
 TOUT PROGRAMME EN COURS

*30 novembre 2008*

*Messine : Avec une précipitation inattendue, le Conseil du Gouvernement mondial a accepté de rencontrer les représentants des nations rebelles d'Argentine, du Chili et d'Afrique du Sud pour discuter des moyens de mettre fin aux irruptions de violence révolutionnaires qui embrasent le monde entier.*

*« Je serai heureux de prendre langue avec les délégués des pays qui ont fait sécession et avec El Libertador lui-même », a déclaré Kowié Bowéto, directeur par intérim du Gouvernement mondial.*

*D'après les bruits qui courent à Messine, la conférence ne se tiendrait pas sur la Terre mais sur Île Un, la colonie spatiale en orbite à 400 000 kilomètres de la planète. « C'est un terrain neutre, a précisé le porte-parole du conseil qui souhaite conserver l'anonymat. Nous aurons l'assurance de ne pas être interrompus par des émeutes ou des actes de violence d'inspiration politique. »*

Quelques instants après que Bahjat eut précipitamment battu en retraite, David se tourna vers Evelyn.

— Dites au garde que vous voulez partir, lui ordonna-t-il.

— Comment ?

— Appelez-le. Vite.

L'air abasourdi et ulcéré, la jeune fille se leva et s'approcha de la porte.

— Ouvrez-moi. Je sors.

Le garde, toujours le sourire aux lèvres, obéit. David le tira par le bras, le fit pivoter sur lui-même et lui expédia un coup de poing massue sur la mâchoire au grand effarement d'Evelyn qui regardait en ouvrant de grands yeux.

— Est-ce qu'ils ont confiance en vous ? lui demanda David. Avez-vous des ennuis s'ils croient que vous m'avez aidé à prendre la fuite ?

— Bien sûr que oui. Je...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage : le poing de David s'abattit sur son menton et elle tomba à la renverse sur le divan.

— Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas bouger avant qu'il revienne à lui, murmura le garçon en s'emparant de la carabine du garde.

Puis il sortit et referma la porte derrière lui.

*Je n'ai aucun moyen de m'évader et aucun endroit où aller, songeait-il en se hâtant dans le couloir.*

*Il avait avant tout besoin d'informations. Il doit sûrement y avoir un ordinateur quelque part. Le tout est de trouver un bureau vide et...*

Il poussa toutes les portes qui daignaient s'ouvrir. Un autre studio inoccupé. Un placard à balais. Et, enfin, une pièce avec un bureau équipé d'un terminal. C'était le seul meuble. L'écran opaque et gris fit l'effet d'un inestimable joyau à David qui referma et coinça la porte avec la carabine. Cela fait, il s'installa devant le bureau et commença à chatouiller le clavier de l'appareil.

Il avait l'impression qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis son évvasion mais il savait que le temps filait vite. Les données fusaient sur l'écran. L'ordinateur n'était pas cachottier. Il donnerait volontiers tous les renseignements qu'on lui demanderait... à condition de poser les bonnes questions.

David voyait ses soupçons se confirmer. Il s'agissait bel et bien d'un centre de recherches médicales, principalement spécialisé dans la fabrication d'antitoxines contre les maladies contagieuses. Comme dans la plupart des laboratoires modernes, on y travaillait sur des microbes mutants qui sécrétaient allègrement les antitoxines que les biologistes introduisaient dans leur patrimoine génétique. Toutefois, il y avait aussi une importante section où l'on mettait au point des antitoxines inédites que l'on testait *in vivo* sur des cultures bactériennes et virales.

Un troisième département de bonne taille était consacré à la production de stéroïdes et de diverses hormones.

*Apprends à connaître ton ennemi*, se dit David en se plongeant dans le dossier médical de Leo. Il avait eu du mal à le trouver car ce dernier était enregistré sous son vrai nom et il avait dû se faire communiquer par l'ordinateur la liste des clients traités par les stéroïdes et procéder à un travail d'élimination en se basant sur leur signalement.

ELLIOT GREER. Le nom s'était inscrit en lettres vertes lumineuses.

— Mon Dieu ! C'est une usine chimique ambulante, ce type ! murmura David.

Adrénocorticoïdes, ACTH, hormones somatotrophes pour stimuler la croissance, hormones thyroïdiennes pour maintenir le taux du métabolisme, AMP cyclique...

— Même la noirceur de son teint est due à des drogues, dit David à haute voix.

Et s'il cessait d'être régulièrement approvisionné, son système cardiovasculaire s'engorgerait et Leo rendrait l'âme en quarante-huit heures – à moins que son système musculaire lâche le premier.

David composa l'indicatif de l'horloge et l'heure s'afficha sur l'écran. *Le garde ne devrait pas tarder à se réveiller et à donner l'alerte, à présent. Il faut filer.*

Il convenait de faire vite et de passer inaperçu. David restait obstinément dans la partie du couloir qui demeurait dans l'ombre. Il entendit soudain du remue-ménage. Cela venait d'en bas, de la cafétéria. Bon. Son « évvasion » avait été découverte.

Se glissant furtivement le long du balcon qui ceinturait la cafétéria, il battit en retraite en direction du secteur laboratoire d'où il venait.

*Si seulement ils n'ont pas tout déménagé... Ils ont fait main basse sur les drogues de Leo mais il y a peut-être une chance qu'ils aient laissé sur place ce dont j'ai besoin.*

Les laboratoires étaient un vaste labyrinthe où s'enchevêtraient des tubulures de verre et d'acier. David était obligé de s'arrêter devant chaque terminal pour savoir où il se trouvait exactement et à quoi servaient les accessoires qui l'entouraient.

Entendant au loin des cris, il éteignit. Une lumière glauque et fantomatique émanait de l'écran qu'il scrutait. Il ne pouvait rien faire sans les informations qu'il cherchait.

Il avait conscience de ce qui était en jeu. Pas seulement sa propre vie, la vie de Bahjat et celle de tous les autres mais Île Un. C'était leur objectif. Peut-être ne le savaient-ils pas encore mais David, lui, le savait. Tôt ou tard, ils se rendraient compte que la colonie spatiale

était la clé de leurs rêves de violence. Ils essaieraient de s'en emparer ou de la détruire. Il fallait les en empêcher. Et personne d'autre ne pouvait le faire à sa place.

Le plafonnier du laboratoire de toxicopathie au fond duquel David était installé s'alluma. Il leva la tête, quitta son tabouret et avança aussi lentement et aussi calmement que possible vers la porte. Une demi-douzaine de jeunes Noirs s'engouffrèrent dans la salle, Leo à leur tête.

— Il est là !

L'un des jeunes épaula mais Leo écarta le canon de son fusil.

— Il le leur faut vivant.

— Merci, dit David en mettant ses mains nues bien en évidence pour leur montrer qu'il n'était pas armé.

— Me remercie pas, mon pote, grommela Leo. Quand ils commenceront à te travailler au corps, tu regretteras de n'être pas mort.

Bahjat était assise derrière le bureau. Hamoud tournait comme un ours en cage. C'était une pièce exiguë dont l'unique fenêtre n'était qu'une fente verticale pratiquée dans le mur. La tension était telle que l'air paraissait chargé d'électricité.

— Liquidons-le ! gronda Hamoud. Je dis qu'il faut l'exécuter sur-le-champ. Il a failli nous échapper une fois. On ne peut pas courir le risque qu'il nous file entre les doigts et révèle notre cache.

Bahjat, impassible, s'efforçait de garder son calme bien qu'un tourbillon d'émotions contradictoires l'agitât intérieurement.

— Il n'est pas question de le tuer, répondit-elle. Il est beaucoup trop précieux.

— Pour toi, peut-être.

Hamoud la fusilla du regard.

— Pour nous si nous voulons nous emparer d'Île Un, rétorqua-t-elle aussi sereinement qu'elle le put.

— Vous ne vous êtes pas quittés pendant des mois, tous les deux. Tu ne vas pas me dire que tu n'as pas couché avec lui.

— Je te dirai ceci : j'ai découvert qu'il a passé toute sa vie sur Île Un. Il connaît la colonie spatiale dans ses moindres détails – chaque feuille d'arbre, chaque cadran de chaque terminal. C'est un calque vivant d'Île Un.

— Et tu l'aimes !

— Île Un est un endroit d'une effarante complexité, poursuivit Bahjat comme si elle n'avait pas entendu. Pour la capturer, nous disposerons seulement des effectifs que peut contenir une navette spatiale. Il faut que nous sachions où frapper, où sont situés les centres de contrôle névralgiques, comment nous en emparer...

— Je sais. (Hamoud cessa de faire les cent pas et s'immobilisa en face de Bahjat.) Il est indispensable que nous ayons des renseignements précis sur chaque centimètre carré d'Île Un. Je sais !

— Et ces renseignements, nous les avons sous la main. Ils sont dans sa tête. Il connaît la colonie spatiale comme sa poche. Il n'en ignore rien.

— Mais nous les donnera-t-il ?

Bahjat eut soudain l'impression d'être loin, très loin. De s'observer comme si elle regardait une pièce de théâtre ou un spectacle à la télévision. Elle vit ses lèvres se retrousser en un rictus féroce et s'entendit répondre :

— Oh ! je suis convaincue que nous arriverons à le convaincre de parler. Et si tout le reste

échoue, nous pourrions toujours débiter en tranches sa petite amie, l'Anglaise, sous ses yeux.

Le bureau avait été transformé en une petite cellule d'interrogatoire parfaitement fonctionnelle. David était assis dans un inconfortable et rigide fauteuil, les bras entravés, plaqué contre le dossier. On avait éteint le plafonnier et une lampe à l'éclat aveuglant était braquée sur ses yeux.

Ses membres étaient ankylosés. Il ne savait pas depuis combien de temps il était là, ligoté à ce fauteuil. Devant lui, le mur. La fenêtre, si fenêtre il y avait, devait être derrière son dos. Sa bouche, sa gorge étaient sèches et râpeuses comme du papier de verre. On ne lui avait même pas donné un verre d'eau depuis un temps fou. Pourtant, sa vessie engorgée le lancinait.

Pour le moment, il était seul. L'ecchymose qu'il avait sous l'œil le lançait douloureusement. Ils ne s'étaient pas livrés à des sévices physiques sur lui mais ils avaient sous-estimé la colère et la détermination de leur captif. David ne s'était pas laissé faire quand ils l'avaient conduit à la chambre d'interrogatoire et il avait mis plusieurs de ses geôliers hors de combat avant que Leo et les autres l'eussent réduit à l'impuissance. Il avait alors perdu conscience. Quand il était revenu à lui, il était solidement attaché au fauteuil.

Il entendit la porte s'ouvrir mais la lueur éblouissante de la lampe l'empêchait de voir quoi que ce fût. Quelqu'un s'approcha. Une seule personne. Elle avançait d'un pas léger.

— Vous êtes très entêté.

C'était la voix de Bahjat.

— Merci.

Sa propre voix était éraillée.

— Tenez.

Il distinguait vaguement la silhouette de la jeune fille, maintenant. *Elle doit être tout à côté de la lampe*, songea-t-il. Les mains de Bahjat jaillirent de l'ombre. Elles tenaient un verre d'eau.

Il se pencha en avant et but à petites gorgées. L'eau était merveilleusement fraîche. Bahjat inclina davantage le verre et David le vida avec avidité.

— Il faut leur dire ce qu'ils veulent savoir.

Bahjat parlait d'une voix douce et elle paraissait soucieuse.

— Pourquoi ? Pour qu'ils fassent sauter Île Un ?

— Il ne s'agit pas de cela. Nous voulons simplement... occuper la colonie spatiale.

— C'est une idée à vous, hein ?

— C'est mon idée... et celle de Hamoud.

David exhala un bref rire rauque.

— Au fond, vous aviez raison. Nous ne pouvons pas être des adversaires politiques et des amants... pas en même temps.

— Vous ne m'aimez pas.

— Je vous ai aimée.

— Jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre Anglaise.

— Evelyn ? Je la connais à peine.

— Inutile de mentir. Vous ne la protégerez pas.

— Elle était venue sur Île Un. Pour quinze jours.

— Et vous vous êtes rendu sur la Terre pour la retrouver.

— Et c'est sur vous que je suis tombé.

Il y eut un long silence. Puis Bahjat reprit :

— Je vous ai vus tous les deux ensemble...

— Et moi, je vous ai vue avec Hamoud. Vous couchiez avec lui, n'est-ce pas ?

— C'était avant... j'ai l'impression que cela remonte à bien des années. Mais il n'y a plus rien entre nous depuis... vous.

— Ne détruisez pas Île Un, enchaîna David sur un ton pressant. Pour l'amour du ciel, ne faites pas cela, Bahjat, c'est quelque chose de trop important.

— C'est justement pour cela que nous voulons nous en rendre maîtres. (Son timbre s'était durci.) Île Un est importante, c'est vrai. Et nous nous en emparerons sans la détruire.

— Ne comptez pas sur mon concours.

— Mais si, vous nous aiderez. Des volontaires sont allés chercher les drogues appropriées. Les petites doses de sérum qui vous ont déjà été administrées n'ont pas été suffisantes et, maintenant, nous allons être obligés de vous en donner des doses massives. Vous nous direz tout ce que nous voulons savoir, David. J'espère seulement que vous n'en sortirez pas mutilé pour la vie.

— Je suis touché par tant de sollicitude.

— Aidez-nous, David. En nous aidant, vous vous aiderez vous-même, fit-elle dans un souffle. Quand tout sera réglé, nous pourrons renouer, vous et moi. Je vous le promets.

— Je vous aime, Bahjat, mais je n'ai pas confiance en vous.

Bahjat, les yeux embués, sentit la fureur monter en elle. Hâve, meurtri par les coups, David était vidé de ses forces et impuissant – et cependant indompté.

Délibérément et non sans effort, elle croisa ses mains derrière son dos pour ne pas céder à la tentation de le caresser, de soigner ses plaies, de le détacher et de l'aider à recouvrer la liberté.

Préférant garder le silence, elle se retourna abruptement et sortit en hâte. *Ne le regarde pas !* Ce fut néanmoins ce qu'elle fit en ouvrant la porte. La tête de David était retombée sur sa poitrine. Il paraissait dormir.

Hamoud attendait dans le couloir. La vive clarté qui tombait des fenêtres fit grimacer Bahjat au sortir de la pénombre qui régnait dans la cellule et elle battit des paupières.

— Il ne s'est pas endormi, j'espère ? demanda Hamoud en jetant un coup d'œil à l'intérieur avant que la porte se referme. Il ne le faut en aucun cas.

— Non, il ne dort pas, mentit Bahjat. Il cherche seulement à se protéger de la lampe.

— Il ne va pas tarder à craquer, laissa tomber Hamoud sur un ton satisfait. Les gars ont déniché une trousse bourrée de scopolamine et de pas mal d'autres choses. Ils l'ont piquée à l'hôpital du coin. On va lui en filer une telle quantité qu'il fera des bonds jusqu'au plafond.

— Tâche seulement de ne pas le tuer avant qu'il nous ait dit ce que nous avons besoin de savoir, répliqua sèchement Bahjat.

— On n'aurait pas été forcé d'employer cette méthode si tu nous avais laissés charcuter un peu l'Anglaise. Après qu'elle aurait poussé quelques piaillements, il aurait parlé.

Bahjat secoua la tête.

— Non. J'en ai maintenant l'absolue conviction : elle n'est pour rien dans son évasion. Et il se moque éperdument d'elle.

*Ils ne sont pas amants !*

— Il ne l'aurait pas laissée souffrir. Ce n'est pas son genre.

— Son genre, c'est de refuser de nous dire quoi que ce soit qui risquerait de mettre son Île Un bien-aimée en danger, riposta rageusement Bahjat. Pas de son plein gré. Pas consciemment. Et puis... j'ai eu l'impression que l'Anglaise ne te laissait pas indifférent. Qu'elle faisait partie de ton harem.

Hamoud haussa les épaules.

— Ce ne sont pas les femmes qui manquent.

— Si tu as les drogues qui conviennent, sers-t'en, conclut Bahjat avec un soupir. Mais fais attention.

— C'est entendu, ricana-t-il. J'écoute et j'obéis, ô puissante Shéhérazade.

— Et veille à ne pas le tuer.

— Bien sûr.

Hamoud fit une révérence ironique tout en ajoutant *in petto* : *Pas avant qu'il n'ait parlé.*

# LIVRE V

DÉCEMBRE 2008

**Population mondiale : 7,34 milliards d'habitants.**

36

*Île Un n'est pas le paradis mais il ne s'en fait pas de beaucoup ! Les gens sont sympas – la plupart, en tout cas. L'administration nous a affecté un bel appartement spacieux dans un bâtiment proche des fermes. Et quand on aura gagné assez de crédit, on pourra avoir notre maison à nous. Ruth travaille dans un laboratoire de recherches et moi, je suis dans les champs tous les matins. Je suis content que son labo soit dans le maître cylindre parce que ça ne me plairait pas du tout qu'elle soit forcée de sortir tous les jours et soit exposée aux radiations. Nous envisageons d'avoir des enfants et ils ont beau affirmer qu'il n'y a pas de danger, je ne veux pas qu'elle prenne de risques.*

*Les fermes sont si automatisées que je n'ai pas grand-chose à faire. Je ne manque pas de loisirs. Je lis beaucoup plus que ce n'était possible chez nous et nous participons tous les deux à la vie associative. Je me documente sur la ceinture des astéroïdes comme le Dr Cobb m'a conseillé de le faire. J'ai l'impression qu'un de ces jours, on assistera à une nouvelle ruée vers l'or, là-bas. Mais quand ?*

*J'ai appelé papa et maman et je leur ai dit de prendre leurs dispositions pour venir passer Noël ici. Avec nos deux payes, je peux leur offrir le voyage. L'année prochaine, on invitera mes beaux-parents.*

*Journal intime de William Palmquist.*

David émergea péniblement de la nappe de brume grise et froide qui l'enveloppait de toute part. Il ne voyait rien, il ne sentait rien excepté une humidité glaciale qui s'infiltrait à travers les pores. Il était frigorifié jusqu'à la moelle des os.

Cependant, il pouvait entendre. Il percevait vaguement des voix lointaines, très lointaines, au-delà de la masse de brouillard où il était englué. Elles disaient des choses importantes. À propos de lui. Des choses terriblement importantes.

Mais il faisait trop froid. *Dors. Dors. Oublie tout et dors. Tu mérites de te reposer, de dormir. Merveilleux ! Tu as besoin de sommeil après tout ce que tu as enduré.*

Après tout ce que tu as enduré. La pensée éveillait des échos dans son esprit. Cela avait quelque chose à voir avec ce que disaient les voix. Elles parlaient de la vie et de la mort. De la vie et de la mort de David.

Il frissonna et gémit, bandant toute sa volonté pour essayer de s'arracher à cette brume omniprésente. Il était aveugle, impuissant. Néanmoins... il sentait quelque chose. Des

vibrations qui lui agaçaient la colonne vertébrale et les mollets. Ses doigts étaient crispés sur quelque chose qui était à la fois doux et solide.

Il se rendit progressivement compte qu'il était couché sur une sorte de chaise longue. Presque horizontale. Et cette trépidation ressemblait au sourd grondement d'une fusée qui décolle.

Il comprit brusquement : *Nous sommes dans une navette. Nous partons pour Île Un.*

Il avait toujours atrocement froid et il était toujours aveugle. Mais l'effet des doses massives de drogue qu'on lui avait administrées commençait à s'estomper. Son organisme récupérait plus vite que ses ravisseurs ne l'avaient cru possible.

David ne bougeait pas un muscle et il gardait les yeux fermés mais son sens tactile lui disait tout ce qu'il avait besoin de savoir. La courroie de sécurité d'un siège de navette lui comprimait la poitrine. Ses poignets étaient attachés aux accoudoirs. Il avait une espèce de cagoule sur la tête. Il sentait le contact du tissu sur son nez, sur son menton, sur ses oreilles. L'étoffe filtrait sa respiration sifflante. Elle dégageait une odeur de sueur.

*C'est ma propre sueur. Je baigne dans mon jus. C'est pour ça que j'ai froid. Les drogues s'éliminent. Mon organisme les brûle.*

Le grondement mourut et les trépidations disparurent. D'un seul coup, David eut l'impression de ne plus avoir de poids, de flotter, de tomber en chute libre. Son estomac vide se contracta, mais il lutta et la nausée s'effaça presque instantanément. Alors, il se relaxa et se concentra sur les voix qui lui parvenaient.

Il comprenait maintenant ce qu'elles disaient et il identifia celui qui parlait.

— C'est idiot de le laisser en vie, disait Hamoud dans un chuchotement. Quand nous serons sur Île Un, il sera plus encombrant qu'autre chose.

— Shéhérazade a dit qu'il sera utile là-haut, répondit Leo dans un feulement assourdi.

— Il nous a donné toutes les informations dont nous avons besoin.

— J'en sais rien. La colonie spatiale est grande et drôlement compliquée. Peut-être qu'il nous faudra d'autres tuyaux.

— Il connaît trop bien Île Un, gronda Hamoud. Il constituera un danger. Il essaiera de nous échapper, de nous mettre des bâtons dans les roues.

*C'est ce que j'ai déjà commencé à faire,* approuva intérieurement David.

— Écoute voir. Shéhérazade dit qu'on aura besoin de ce mec pour mettre le grappin sur Île Un. Si t'as des objections, adresse-toi à elle.

— Si c'est elle qui te fait peur... (Il y eut un bruissement d'étoffe froissée comme si Hamoud plongeait la main dans une poche ou dans les plis d'une gandoura.) Je peux lui faire encore une piqûre. Elle n'en saura jamais rien. Il mourra d'une overdose, voilà tout.

David voyait en imagination l'aérosol hypodermique. Il avait largement eu le temps de faire sa connaissance pendant l'interrogatoire.

— Personne ne me fait peur, riposta Leo, mais sa méthode est plus intelligente que la tienne.

— Elle est amoureuse de lui, grommela Hamoud. C'est une femme et c'est avec ses glandes qu'elle pense, pas avec sa tête.

— Ouais ? Eh bien, moi, je pense avec ma tête et je trouve qu'elle est plus maligne que toi.

— Bah !

David entendit le cliquetis d'une boucle de ceinture de sécurité que l'on détachait et devina que Hamoud dérivait vers lui. Son odeur lui parvenait, il percevait sa respiration. Il sentait presque la masse dure de la seringue en plastique entre les mains de l'Arabe.

Un halètement étranglé... Puis la voix de Leo :

— Laisse-le tranquille ou je te pète le bras.

La présence de Hamoud s'éloigna. David imaginait sans peine les battoirs gigantesques de Leo emprisonnant le poignet de Hamoud. La seringue se brisa avec un claquement sec.

— T'as pas l'air en forme, reprit le Noir. T'as déjà eu l'expérience de la gravité nulle ?

— Non.

La voix maussade de Hamoud évoquait une nuée d'orage.

— T'aurais intérêt à te magner le cul et à aller aux toilettes. T'es vert.

Pendant quelques instants, ce fut le silence. Mais David devinait que le colosse noir était planté devant lui.

— Merci.

— T'es réveillé ?

— J'ai tout entendu. Merci.

Leo se rapprocha et murmura :

— Ferme ta grande gueule, cul-blanc. Crois surtout pas que je t'ai fait une faveur.

— C'est la seconde fois que vous auriez pu me tuer et que vous ne l'avez pas fait.

— Arrête tes conneries. J'ai jamais tué personne. Donner des ordres, c'est une chose, mais agir soi-même... non, j'ai jamais tué personne.

David enregistra l'information.

— Vous avez déjà voyagé sous gravité nulle ?

— Rien qu'une fois. Y a longtemps. C'était quand je jouais encore au foot. Toute l'équipe est allée sur Alpha pour une démonstration publicitaire. Maintenant, tiens-toi peinarde et fais comme si t'étais toujours dans le cirage. Il a tellement la trouille de toi, Hamoud, que s'il savait que tu es réveillé, il te buterait à la première occasion.

— Merci encore.

David s'abandonna à sa couchette et se laissa avec soulagement sombrer dans le sommeil. Il était en sécurité pour le moment. C'était comme si un très gros lion veillait sur lui.

Cyrus Cobb se gratta le cou avec agacement. Ce fichu col roulé l'étranglait. Et ces foutus diplomates se livraient à leur petit ballet puéril pendant que tout le monde faisait le pied de grue comme des hallebardiers ahuris !

Le patron d'Île Un était dans le salon d'accueil, un local exigu où, en général, il n'y avait jamais plus de quelques personnes réunies en même temps. Mais, maintenant, il était rempli à craquer, c'était une bousculade de reporters, de cinéastes, de citoyens d'Île Un venus en curieux, d'agents de la sécurité (en uniforme et en civil), de notables et d'une ribambelle de fonctionnaires du Gouvernement mondial et de l'état-major d'*El Libertador*. Le salon était plein comme un œuf. On ne voyait ni les murs de plastique d'une austérité toute fonctionnelle, ni le carrelage éraflé qui recouvrait le sol. Le seul espace dégagé était l'étroite bande du tapis rouge qu'un des appariteurs envoyés en éclaireurs avait apporté de Messine.

Cobb regretta fugitivement que David ne fût pas avec lui. *Il n'est pas mort. On aurait retrouvé son corps. Il a réussi à aller jusqu'à New York et il n'a pas été tué pendant la bataille. Il finira par revenir. Il faut absolument qu'il rentre. Toutes ces palabres ne mèneront à rien tant qu'il ne sera pas revenu pour...*

Son récepteur auriculaire crachota.

— Tout est réglé, patron. Bowéto entrera le premier en tant que représentant du Gouvernement mondial. Puis ce sera au tour d'*El Libertador*.

— Comment ont-ils fait pour parvenir à un accord ? subvocalisa Cobb dont le col roulé dissimulait un micro.

Son interlocuteur émit un petit gloussement.

— Les deux chefs de délégation ont joué à pile ou face.

— Après nous avoir fait poireauter pendant une demi-heure ! Intelligents, ces lascars !

— Ils ne pensaient pas que nos installations étaient aussi primitives. Ils croyaient qu'il y aurait deux salons d'accueil où Bowéto et *El Libertador* seraient entrés en même temps.

— Ils n'avaient qu'à demander. Nous leur avons dit que nous étions en mesure de réceptionner simultanément deux navettes spatiales. Mais ils n'ont fait allusion ni à ce maudit salon d'accueil ni au sas.

Jamil al-Hachémi, debout à côté de Cobb, ne perdait rien de ce dialogue que lui transmettait fidèlement sa radio miniaturisée mais il avait la tête ailleurs. *Enfin, Bahjat est en route. Mais a-t-elle réellement renoncé à ces turlupinades révolutionnaires ? Toutes ces violences l'ont écœurée, prétend-elle. Mais si elle essayait de fomenter un mouvement révolutionnaire ici même ?* L'émir faillit éclater de rire. *Allons donc ! Cet engouement pour la subversion n'était qu'une réaction infantine contre moi, tous les psychologues sont unanimes. Je suppose que si elle veut me retrouver, c'est qu'elle a mûri enfin. Il va falloir que je lui dénêche un mari.* Son front se plissa. *Ce sera l'objet de notre prochaine querelle. Un mari.*

Pour la centième fois depuis une demi-heure, Cobb se traita de tous les noms. Il n'aurait jamais dû céder aux sollicitations de son entourage et accepter de s'affubler de cette tenue de cérémonie – un chandail à col roulé (qui le grattait), un strict costume noir à revers, s'il vous plaît ! et des bottes au lieu de ses confortables charentaises. *Au diable tous ces rites tribaux !* ronchonnait-il. *C'est de la barbarie.*

Enfin, le tambour de métal du sas s'ouvrit. Un soupir monta de la foule et tout le monde se pressa contre les cordes de velours qui isolaient le tapis rouge. Les magnétophones et les caméras commencèrent à tourner.

Quatre soldats de l'armée mondiale en grande tenue – sabre de parade au côté, le minuscule et mortel pistolaser à la ceinture – apparurent et prirent position de part et d'autre du sas. Puis quatre civils, dont deux femmes, émergèrent à leur tour.

Bowéto, enfin, apparut, les lèvres fendues d'un large sourire destiné au public et aux caméras. Il portait un simple costume beige, une chemise à col ouvert et une grosse médaille en or suspendue à une lourde chaînette se balançait sur son thorax musclé. Quand il se dirigea d'un pas assuré vers Cobb, la main tendue, les applaudissements éclatèrent.

Cobb était étonné de constater qu'il était si petit. Lui-même n'était pas particulièrement grand – tout juste un mètre quatre-vingts. Ce fut à ce moment qu'il prit conscience que toutes les photos du nouvel homme fort du G.M. qu'il avait vues, et même les émissions télé en direct, avaient été adroitement composées de manière à donner l'impression que Bowéto était plus grand qu'il ne l'était en réalité. *Tous les politiciens ont-ils le complexe de Napoléon ?* se demanda-t-il tout en échangeant les politesses de rigueur avec son hôte distingué. *Est-ce pour cela qu'ils deviennent des politiciens ?*

Bowéto prit place à la droite du directeur d'Île Un tandis que les gens de sa suite serraient la main de ce dernier, d'al-Hachémi et des autres membres du Directoire. *La queue honorifique,* songeait Cobb. *C'est sûrement César Auguste qui l'a inventée.*

Quand l'excitation se fut un peu calmée, le tambour intérieur se referma. Cobb compta mentalement les secondes. À la cent cinquantième précise – le temps qu'il fallait pour le recyclage du sas –, il se rouvrit et quatre soldats d'*El Libertador* firent leur entrée. Ils portaient un treillis kaki sans signes distinctifs et un automatique noir et miroitant glissé dans son étui était fixé à leur ceinture.

Un cinquième homme apparut, vêtu, lui aussi, d'un treillis sans insigne de grade. Si Cobb n'avait pas déjà vu des portraits d'*El Libertador*, il n'aurait pas su que cet homme était le chef révolutionnaire qui donnait tant de tintouin au Gouvernement mondial.

Il était plus grand que Bowéto mais pas beaucoup. Ses cheveux et sa barbe argentés lui conféraient un air de dignité. Il serra avec effusion la main de Cobb. Son sourire était chaleureux.

— Mes respects, colonel Villanova.

— Enchanté, docteur Cobb. Merci d'avoir accepté d'être notre hôte.

— Tout le plaisir est pour moi. Je souhaite seulement que cette rencontre soit féconde. (Se tournant légèrement de côté, Cyrus Cobb enchaîna :) Puis-je vous présenter l'honorable conseiller Kowié Bowéto, directeur du Gouvernement mondial par intérim ? Conseiller Bowéto, le colonel César Villanova... connu également, et beaucoup mieux, en fait, sous le nom d'*El Libertador*, ajouta-t-il en prenant quelque liberté avec le texte de l'allocution de bienvenue préparé par les bureaucrates.

Bowéto réussit presque à dissimuler la grimace qui s'était peinte sur ses traits à l'énoncé de l'infâme sobriquet de Villanova. Se forçant à sourire, il lui étreignit la main, scène que les caméras, tous zooms dehors, enregistrèrent en gros plan.

— Je suis ravi de faire enfin votre connaissance, dit-il.

— C'est un honneur pour moi, répondit Villanova.

*Il y a assez de saccharine dans l'air pour nous flanquer à tous le cancer*, soupira Cobb dans son for intérieur.

Quelqu'un lui secouait l'épaule. Réveillé en sursaut, David connut un instant de panique en se rendant compte qu'il ne voyait rien. Puis il se rappela la cagoule.

— Est-ce que vous allez bien ?

C'était la voix d'Evelyn.

— Oui, répondit-il après avoir pris une profonde inspiration.

Et c'était la vérité. Il avait l'esprit clair. Il ne grelottait plus de froid. Il fit jouer ses doigts et ses orteils ankylosés. Il se sentait bien, plein de force.

— Mais j'ai une faim de loup.

— Je vais vous apporter quelque chose à manger.

Evelyn s'éloigna. La gravité était toujours nulle. David entendait le léger bourdonnement des climatiseurs et autres équipements électriques. Mais pas la moindre voix.

La journaliste revint.

— J'ai trouvé un berlingot de potage chaud et deux sandwiches, annonça-t-elle.

— Où sommes-nous ?

— À bord d'une navette privée appartenant à al-Hachémi et nous faisons route...

— En direction d'Île Un, je sais. Mais ce n'était pas cela que je vous demandais. Dans quelle partie de la navette nous trouvons-nous ?

— Vous êtes au dernier rang de la cabine. Tous les autres sont à l'avant en train de peaufiner leur stratégie pour s'emparer de la colonie.

— Je leur ai dit tout ce qu'ils voulaient savoir, n'est-ce pas ?

— Je présume. Ils vous ont administré des quantités folles de drogue. On doutait que vous en réchappiez.

— Je ne suis pas encore mort.

— Je crains que l'on ne me permette pas de vous enlever cette cagoule mais je peux la remonter un peu.

David sentit les mains d'Evelyn sur son visage.

— Voilà qui est fait. Maintenant, je vais vous faire manger. En fait, ils se méfient de moi. Ils croient que je vous ai aidé à vous évader, au laboratoire.

— Combien sont-ils ?

— À bord de la navette ? Cinquante-deux en comptant les pilotes. Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfui quand vous en aviez la possibilité ?

— Pour les laisser capturer Île Un ? Sûrement pas. J'avais mieux à faire.

— Ils captureront de toute façon la colonie.

— Personne ne se doute sur Île Un que cette navette n'est autre qu'un cheval de Troie ?

Il devina qu'Evelyn hochait la tête.

— Dieu seul sait ce que cette Shéhérazade a raconté à son père. À propos, c'est l'émir al-Hachémi.

— Je suis au courant.

— Oui... évidemment. J'ai l'impression que tout l'empire d'al-Hachémi est infesté de guérilleros à la solde du F.R.P. Shéhérazade a chargé le directeur du spatioport de prévenir son père qu'elle n'était accompagnée que de deux personnes. Al-Hachémi est persuadé que le bâtiment est presque vide. C'est le yacht personnel de sa fille.

— Il ne peut pas être naïf à ce point ! Il doit certainement soupçonner quelque chose.

— Au sujet de sa fille ? (Evelyn ne s'attarda même pas sur cette idée.) Alors que toute son organisation ne fait que lui mentir ? Comment voulez-vous qu'il puisse se douter que l'appareil travaille pour elle et pas pour lui ?

David réfléchit quelques instants. Soudain, il se rappela un détail :

— Comment supportez-vous l'apesanteur ? Elle vous gêne ?

— Terriblement. Je ne m'y habituerai jamais.

— Vous feriez mieux, dans ce cas, de vous étendre sur votre couchette.

Il sentit qu'elle souriait et haussait les épaules.

— Je suis chargée de vous faire manger. Il est très démocratique, ce F.R.P. Shéhérazade ordonne et tout le monde obéit. Sauf Hamoud. Il boude, il ronchonne, et puis il prétend que c'est de lui que viennent les ordres.

— Et il fait ce que Shéhérazade lui dit de faire ?

— Oh oui. Elle est très astucieuse. Elle joue Hamoud contre ce monstre de Leo et tous les deux sont à sa botte.

La pointe du berlingot s'inséra entre les lèvres de David qui aspira. C'était bon, le bouillon chaud qui lui remplissait la bouche.

Quand il eut fini, Evelyn lui donna bouchée par bouchée les petits sandwiches prédécoupés, après quoi il eut droit à une rasade de jus d'orange.

— Merci. C'est mon meilleur repas depuis le dernier dîner que nous avons pris ensemble.

— Vous vous sentez vraiment bien ? Les drogues n'ont pas laissé de séquelles ?

— Je ne crois pas. J'ai été doté d'un métabolisme d'une résistance hors pair.

— Loué soit Dieu !

— Quand atteindrons-nous Île Un ?

— D'ici un jour et demi. Dans un peu plus de trente-six heures. Trente-six heures sous gravité nulle !

— Et ils essaieront alors de s'emparer de la colonie tout entière ?

— Des miroirs solaires, de la génératrice, des quais d'embarquement pour commencer. Puis ils passeront à la phase de la prise d'otages. Les V.I.P.

— Le Dr Cobb ?

— Maintenant Cobb n'est plus que du menu fretin. Hunter Garrison et les autres gros bonnets qui sont propriétaires d'Île Un sont là. Plus *El Libertador* et le directeur du Gouvernement mondial par intérim qui sont en train de tenir une conférence de paix. La colonie est un repaire de Très Importants Otages.

David garda le silence.

Evelyn caressa sa joue râpeuse et, se penchant, elle lui baisa les lèvres.

— Ne pensez plus à tout cela. Tâchez seulement de rester vivant. Ne faites rien qui puisse les indisposer. Coopérez sinon ils vous tueront. Je vous en supplie, David, restez en vie.

Elle remit la cagoule en place et s'en fut. David s'installa aussi confortablement que possible. Son cerveau tournait à plein régime. *Trente-six heures. C'est trop court.*

*Jamais l'idée ne nous était venue qu'Île Un pourrait être capturée par une poignée de terroristes. Oh ! L'hypothèse avait été émise et nous avons même élaboré des plans de précaution pour une éventualité de ce genre lors des conférences de sécurité. Mais c'était comme les plans que préparaient les stratèges français dans les années 30 pour se prémunir contre une invasion allemande. Ils avaient la ligne Maginot qu'aucune armée ne pourrait franchir. Nous savions, nous, que quatre cent mille kilomètres nous séparaient de la Terre et du terroriste le plus proche. Nous n'avions jamais senti avec nos tripes à quel point nous étions vulnérables.*

*Évidemment, le cheik al-Hachémi s'abstenait de nous communiquer un grand nombre d'informations capitales. C'est drôle qu'un homme aussi intelligent par ailleurs puisse être aussi aveugle quand il s'agit de sa fille. Toujours le même problème : d'un côté, ce que l'on comprend intellectuellement ; de l'autre, ce que l'on sent avec ses tripes.*

*Mais il ne fait aucun doute que si nous avons sérieusement envisagé la possibilité d'un coup de main terroriste et que si al-Hachémi nous avait dit tout ce qu'il savait, nous aurions fait l'économie de beaucoup de morts. Beaucoup.*

*Cyrus S. Cobb,  
Enregistrements en vue d'une  
autobiographie officielle.*

Le salon d'accueil était maintenant désert. Le tapis rouge et les cordes de velours avaient disparu. Il n'y avait plus, tout au fond de la pièce, que deux douaniers d'un certain âge qui attendaient derrière leur comptoir l'arrivée des trois passagers annoncés. Ils avaient l'air de vaguement s'ennuyer.

Un petit homme chauve à la mine soucieuse ne cessait d'aller et venir entre le comptoir d'inspection et le tambour du sas. Il y avait vingt minutes qu'il était là pour accueillir le seul voyageur d'importance amené par la navette : la fille du cheik.

Enfin, le tambour s'ouvrit et un technicien des services d'embarquement apparut. Il arborait une expression bizarre. Il s'effaça et s'immobilisa à côté du sas dans sa combinaison de travail grasseuse, suivi d'un Arabe barbu et courtaud, au regard intense, qui se posta près de lui.

Le chauve était étonné. Les techniciens de l'embarquement devaient en principe rester à leur poste et ne pas se mêler aux passagers.

Une superbe fille émergea à son tour du sas. Mais elle était curieusement habillée pour une fille d'émir : elle portait une tenue de saut camouflée, identique à celle de l'Arabe maussade et au moins d'une taille trop grande. Elle avait roulé le bas du pantalon et le chauve remarqua qu'elle était chaussée de bottes en cuir souple. Des bottes de randonnée. Une grossière ceinture de toile soulignait ses hanches et un gros sac de voyage noir se balançait à son épaule.

Le chauve, dérouté, contempla tour à tour la femme et l'Arabe. Pourquoi étaient-ils habillés de la même façon tous les deux ?

Pourtant, il n'y avait pas d'erreur. Malgré ce singulier appareil, c'était bien la fille du cheik. Ces longs cheveux noirs, ce menton altier, cet air impérieux qui trahissaient les al-Hachémi... on ne pouvait s'y tromper.

Le bonhomme s'inclina et commença à y aller de son compliment :

— Princesse Bahjat, le cheik votre père m'a chargé de vous accueillir car il est retenu par la conférence au sommet qui se tient actuellement. Mais il m'a donné pour instructions de...

Bahjat, sans se soucier de lui, s'avança vers le comptoir, suivis de trois autres jeunes gens basanés.

Les deux inspecteurs se redressèrent. Le plus âgé, s'efforçant de dissimuler sa bedaine, sourit quand elle posa son bagage devant lui.

— Si vous voulez bien me montrer vos papiers ? dit-il aussi aimablement qu'il le put tandis que, à l'autre bout du comptoir, son collègue posait la même question – mais sur un ton beaucoup moins aimable – aux jeunes gens boutonneux qui étaient déjà devant lui.

Bahjat jeta un coup d'œil à la ronde.

— Il n'y a personne d'autre ?

— C'est ce que j'essayais de vous expliquer, répondit le chauve. Tout le monde est retenu par la conférence qui dure déjà depuis deux jours et ces messieurs n'ont pas pu organiser la réception qui eût convenu...

D'un geste, Bahjat lui imposa silence et se tourna vers le douanier.

— Mes papiers sont dans mon sac, dit-elle en tirant sur la fermeture à glissière.

Le sourire de l'inspecteur s'élargit. *Je me demande ce qu'elle a apporté comme vêtements. Le prendrait-elle mal si je fouillais son sac de voyage au lieu de le passer aux rayons X ?*

Au lieu de pièces d'identité, ce fut un petit pistolet noir et plat qui semblait fait sur mesure pour sa main fine que la voyageuse sortit de son sac. L'inspecteur poussa une exclamation étranglée à la vue du canon de l'arme qui se braquait soudain sur lui.

— Pas un mot. (Bahjat avait parlé d'une voix douce et suave. À présent, c'était elle qui souriait.) Venez avec nous.

L'un des garçons passa d'un bond de l'autre côté du comptoir. Sans hésiter, il localisa les commandes des caméras de télévision de surveillance et les coupa. Bahjat avait pris la précaution de se placer de telle façon que le dos de l'inspecteur masquait son automatique.

Une troupe d'hommes émergea du sas. Ils étaient plus de cinquante. Le chauve écarquilla les yeux avec incrédulité à la vue du géant qui dominait les autres de toute sa taille et qui passait à peine par le tambour. Il n'avait jamais vu un pareil colosse.

David était sur les talons de Leo. Il éprouva un petit pincement au cœur en posant le pied dans le salon de débarquement. Il connaissait par cœur la moindre égratignure du sol carrelé, la plus infime fissure du revêtement mural.

Mais il se rappela la terrible tâche qui l'attendait et le poids accablant de la réalité étouffa bien vite son excitation.

Evelyn était en compagnie de Hamoud. Elle savait que les autres ne lui faisaient pas pleinement confiance. Mais elle était la seule à être déjà venue sur Île Un en dehors de David – en qui ils n'avaient absolument aucune confiance.

*Le plan de Bahjat se déroule à la perfection*, songea-t-elle. Il n'avait pas fallu cinq minutes au commando pour prendre le contrôle du quai d'abordage et du salon de débarquement. Les techniciens et les trois contrôleurs, dûment ligotés, bâillonnés et chloroformés, étaient inconscients. Déjà, les envahisseurs se déployaient pour atteindre les objectifs qui leur étaient impartis.

Ils s'étaient fractionnés en trois groupes. Bahjat assurerait le commandement de l'équipe qui s'était emparée de la tour de contrôle spatial, Hamoud dirigerait le détachement, plus important, ayant mission de neutraliser les transmissions et les locaux administratifs et Leo serait à la tête du peloton qui livrerait l'assaut à la centrale.

Contrôler les moyens de contrôle : telle était la stratégie de Bahjat. Les guérilleros captureraient les installations d'accostage de la colonie, ses circuits de communication intérieurs et extérieurs et la génératrice qui fournissait le chauffage, la lumière et l'électricité. *Alors, ils contrôleront la colonie et tous ceux qui l'habitent, se dit Evelyn. Ils ? Ou nous ? Dans quel camp es-tu, ma petite vieille ?*

Elle constatait non sans en éprouver un certain émoi qu'elle ne le savait pas très exactement.

Tandis que les guérilleros se dirigeaient vers les escalators conduisant aux rames souterraines, David activa subrepticement le communicateur implanté dans sa molaire. Un grésillement s'éleva de son récepteur auriculaire et une voix monocorde et mécanique retentit : PRÊT. Il y avait des mois que le jeune homme n'avait connu pareille exaltation. *Je suis à nouveau moi-même !* exultait-il. *J'ai récupéré mon cerveau !*

En haut des escalators, les hommes du commando se scindèrent en trois groupes. *Les sections d'assaut*, comprit David. Leo était à la tête du premier, Hamoud commandait le plus nombreux et Bahjat le troisième – celui dont les effectifs étaient les plus réduits.

Instinctivement. David resta collé à Leo mais Hamoud leva la main.

— Viens avec moi, beau blond. Et en vitesse !

David regarda le Noir qui eut un haussement d'épaules.

Bahjat se fraya un chemin au milieu des hommes qui piétinaient et s'approcha de Hamoud. La conversation s'engagea à mi-voix en arabe. Fébrile. Hamoud, l'air contrarié, tapota rageusement sa montre. Bahjat jeta un coup d'œil à la sienne, eut un petit geste approbatif du menton et elle rejoignit David.

— Vous irez avec l'équipe de Hamoud. Objectif : le centre de transmission.

— Pour qu'il puisse me tirer dans le dos en arguant d'une tentative de fuite ?

Elle le dévisagea, puis détourna le regard.

— Ne lui en donnez pas le prétexte. Mais nous n'avons pas le temps de discuter. L'Anglaise viendra avec moi.

Ainsi fut fait. Bahjat s'éloigna à la tête de son groupe en direction de la tour de contrôle tandis que Leo et son équipe descendaient l'escalator, suivis de la section Hamoud.

David était encadré de deux jeunes Arabes à la mine sévère armés de fusils d'assaut. *Ils savent que la Sécurité ne vérifie les écrans que de façon sporadique sauf en cas d'imprévu. Ils le savent parce que je le leur ai dit. Ils ont fait de moi un Judas.*

Leo et ses hommes, qui avaient la plus longue route à faire, montèrent à bord de la rame qui attendait sur le quai. Hamoud et son groupe durent attendre avec impatience quelques minutes que la suivante arrive.

On poussa David dans la voiture – il en profita pour enclencher son communicateur et se mit à l'écoute du circuit phonie des services de sécurité. Rien de particulier. Pour tout le monde, c'était le train-train quotidien sauf pour les gens qui montaient la garde devant le bâtiment administratif où se déroulait la conférence.

Et qui était précisément l'objectif de la section de Hamoud.

*Un Judas. Oui, voilà ce que je suis. Mais ils ne se doutent pas encore à quel point.*

Il songea un bref instant à alerter les forces de sécurité. Mais non ! Ce serait de la folie et

ça ne servirait à rien. Elles n'étaient absolument pas préparées à affronter des groupes d'assaut armés jusqu'aux dents. Ce serait un massacre et les tueurs de Hamoud connaissaient leur métier. Aussi David prit-il docilement place dans la voiture qui s'élança en chuintant à destination du bâtiment administratif. La jeune frontiste assise à côté de lui pointait nonchalamment sur sa poitrine le fusil posé sur ses cuisses.

La voiture s'arrêta au village où étaient regroupés les centres administratifs et de transmissions. Les guérilleros sautèrent sur le quai et, sans un mot, se ruèrent sur les escaliers conduisant à la surface. On n'entendait que le cliquetis de leurs cartouchières, que le raclement de leurs semelles sur les marches, que leur respiration sifflante et saccadée.

Quand ils surgirent dans la rue, les passants s'enfuirent en poussant des cris. Ils n'étaient que vingt-cinq mais on aurait cru que c'était une véritable armée qui prenait d'assaut le pacifique village. Ils se comportaient comme des soldats professionnels, disciplinés et entraînés.

David, toujours flanqué des deux jeunes Arabes, courait comme tout le monde derrière la silhouette trapue de Hamoud et les assaillants pénétrèrent sans coup férir dans le bâtiment administratif.

Dans le hall, le garde de service eut juste le temps de dégainer avant de s'écrouler sous une rafale de balles. Ses deux camarades se contentèrent de regarder, les yeux exorbités et la mâchoire pendante, les guérilleros qui se ruaient vers les objectifs qui leur avaient été assignés. Deux d'entre eux désarmèrent les sentinelles, les firent s'aligner face au mur et les assommèrent d'un coup de crosse.

Le responsable de la tour de contrôle et les dix techniciens qu'il avait sous ses ordres étaient à leurs pupitres, les mains en l'air et les yeux fixés sur une douzaine de fusils menaçants.

— Mais vous êtes fous ! protestait-il. Vous ne pouvez pas détourner la colonie. Qu'est-ce que vous vous imaginez ?

La fille mince et brune lui adressa un sourire pincé.

— Ne vous faites pas de souci pour nous. Occupez-vous plutôt de vous et de votre équipe. Si vous ne nous obéissez pas au doigt et à l'œil nous serons dans l'obligation de vous abattre.

— Dieu du ciel ! murmura le responsable.

Evelyn était restée près de l'entrée de la petite salle où régnait une chaleur étouffante et où l'atmosphère vibrait d'électricité. C'était de là qu'étaient guidés les astronefs. Elle se demandait vaguement si l'astronaute qui, bien des mois auparavant, lui avait fait visiter le centre de contrôle, était quelque part à bord de son vaisseau, comptant sur les techniciens pour regagner sain et sauf Île Un. *S'il a besoin de leur assistance c'est un homme mort.*

— Trois de nos camarades resteront là pour vous surveiller, disait Shéhérazade. Vous allez couper tous vos circuits.

— Mais ce n'est pas possible ! Nous avons des astronefs en transit.

— Renvoyez-les sur la Terre ou sur la Lune. Nous ne voulons vous faire aucun mal mais il n'est pas question qu'un seul bâtiment accoste ou quitte Île Un. Vous avez compris ?

— Ni arrivées ni départs.

— Parfait, fit Bahjat avec un signe d'assentiment. Ne l'oubliez pas.

— Mais il y a des gens dans les modules de service, insista le chef contrôleur. Il faut les faire rentrer.

Le pistolet qu'elle braquait sur la poitrine de l'homme ne vacillait pas dans sa main.

— Rappelez-les. Et tout de suite. Fermez tous les modules et arrangez-vous pour que tout

le monde soit rentré d'ici une heure.

Le responsable acquiesça en silence.

— Soyez très prudents et très coopératifs. Nous tenons tous à vivre vieux, vous savez.

Cyrus Cobb avait participé au déjeuner de travail dans la salle de conférences. Maintenant, on avait enlevé les miettes et débarrassé, et comme ses hôtes revenaient aux choses sérieuses, il s'excusa et sortit. La salle de conférences était située au dernier étage du bâtiment administratif, son bureau était au rez-de-chaussée, trois niveaux plus bas. Méprisant l'ascenseur, Cobb s'engagea dans l'escalier.

Au moment où il tournait à l'angle du corridor du second étage, il aperçut soudain un groupe d'hommes et de femmes qui montaient, l'air décidé et les armes à la main.

Et David était parmi eux.

— Mais qu'est-ce que...

En un clin d'œil, ils l'entourèrent.

— Continuez ! cria un homme au teint basané et à la mine revêche.

Le groupe reprit son ascension mais David et le chef ne le suivirent pas.

— Docteur Cobb...

Le visage torturé de David était un masque de remords, de honte et de rage.

— Vous êtes Cyrus Cobb ? fit le chef en agitant un pistolet aux reflets bleutés sous le nez de l'intéressé.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Vous pouvez m'appeler Tigre. Je dirige le commando de libération du Front révolutionnaire des peuples et vous êtes mon prisonnier.

— Ils veulent capturer la colonie, expliqua David sur un ton contrit. Ils se sont déjà rendus maîtres du centre des transmissions et des quais d'accostage. Une autre section est en train de s'emparer de la centrale.

— Et ils se sont aussi emparés de toi, hein ?

David leva les bras dans un geste d'impuissance. Il était émacié et hagard, il avait les yeux cernés et son menton se hérissait d'une barbe de plusieurs jours.

— Conduisez-moi à votre bureau, ordonna Hamoud. Je voudrais voir votre fabuleux système de surveillance. Je me suis laissé dire qu'il est le centre nerveux de la colonie.

Cobb sentit soudain le poids des ans l'accabler et ses épaules s'affaissèrent. Mais David le prit par le bras et le soutint d'une poigne solide. Le directeur d'Île Un le dévisagea. Il y avait quelque chose dans les yeux du garçon...

— D'accord, Gros-Matou, laissa-t-il tomber d'une voix sèche en se redressant. Suivez-moi.

Les trois hommes gagnèrent le rez-de-chaussée. Les cadavres des gardes gisaient sur le sol carrelé, souillé de flaques de sang. Deux guérilleros gardaient l'entrée principale, deux autres étaient affalés dans des fauteuils, le fusil en travers des genoux. Personne ne s'était donné la peine de faire disparaître les corps.

Les mâchoires crispées, Cobb, bouillonnant de fureur, fit entrer Hamoud et David dans le saint des saints. Le premier ouvrit de grands yeux à la vue de la forêt d'écrans qui s'étageaient à l'intérieur de la vaste salle en coupole.

Cyrus Cobb monta sur la plate-forme et s'immobilisa à côté de son fauteuil pivotant. David se mit à faire les cent pas entre les deux hommes, visiblement indécis.

— Je peux tout voir ! s'écria Hamoud en se tournant dans tous les sens. C'est comme si on était Dieu !

*Comme si on était Dieu*, répéta silencieusement David.

L'aire de débarquement qu'ils avaient investie. Et, sur l'écran voisin, les quais qu'envahissaient les travailleurs revenant des modules. Des villages et des forêts, des lacs et des champs où s'affairaient des engins peints en jaune, pas plus gros que des brouettes.

Hamoud pivota sur lui-même. Un fouillis de mécanismes complexes. D'immenses paysages qui se déployaient, des arbres gigantesques, un monde tropical sans le moindre édifice. Pourtant, sur d'autres écrans on apercevait de somptueux palais de pierre et de cristal du blanc le plus pur, enchâssés dans la même verdure exotique. Il reconnut l'emblème qui flottait sur l'un de ces édifices : c'était la marque d'al-Hachémi.

Il tendit le bras.

— Ça, où est-ce ?

Le vieux Cobb paraissait plus furieux qu'effrayé.

— Dans le cylindre B. C'est là où habitent les membres du directoire.

— Le cheik al-Hachémi ?

— Oui. Et les autres. Garrison, St. George... ils sont là tous les cinq.

Un sourire vorace retroussa les lèvres de Hamoud.

— Eh bien, j'irai rendre visite à ces messieurs. J'ai été au service du cheik, autrefois.

Cobb enclencha une touche et l'écran central encastré dans le mur du fond, le plus grand de tous, s'éclaira, révélant un groupe d'hommes assis autour d'une table en train de discuter.

— Il n'est pas chez lui. Il est en conférence avec Bowéto et *El Libertador*.

— En effet, le cheik est là, dit Hamoud avec une vive satisfaction. Je vais aller de ce pas lui dire un petit bonjour. Et, après, j'irai voir à quoi ils ressemblent, ces palais pour nababs.

*Peuples du monde ! Des unités tactiques du Front révolutionnaire des peuples se sont emparées d'Île Un. Le bastion des multinationales qui contrôle l'énergie d'origine spatiale est tombé. Plus jamais les consortiums et leurs laquais du Gouvernement mondial n'imposeront des tarifs prohibitifs que les pauvres de la Terre ne peuvent pas payer. Une ère nouvelle commence !*

*Voici les conditions non négociables que pose le F.R.P. :*

1. Toutes les activités anti-F.R.P. cesseront immédiatement dans le monde entier.
2. Le Gouvernement mondial sera dissous.
3. Les gouvernements nationaux ouvriront leurs Assemblées législatives aux représentants du F.R.P.
4. *Toutes les sociétés multinationales seront restructurées et morcelées en petites unités non monopolistes sous le contrôle de délégués mandatés par le F.R.P.*

*Si ces exigences ne sont pas satisfaites, plus aucune station capteuse de la Terre ne recevra d'énergie en provenance des satellites solaires.*

*Parmi les prisonniers que nous détenons en otages sur Iie Un se trouvent Kowié Bowéto, directeur du Gouvernement mondial par intérim ; T. Hunter Garrison, P.D.G. des Entreprises Garrison ; le cheik Jamil al-Hachémi...*

*Communiqué diffusé à partir d'Île Un  
sur toutes les fréquences,  
7 décembre 2008.*

Jamil al-Hachémi était à la conférence au moment où le communiqué du F.R.P. annonçant la capture de la colonie était diffusé par toutes les chaînes de radio et de télévision, sur tous les canaux holographiques de la Terre.

Aucun des participants ne se doutait des événements dont Île Un était le théâtre. L'émir, confortablement installé dans son fauteuil tulipe, prêtait une oreille distraite aux propos empreints d'une politesse glacée qu'échangeaient les diplomates. C'était surtout à sa fille qu'il pensait.

Kowié Bowéto affichait une expression d'ennui. Ses conseillers discutaient procédure, protocole, ordre du jour, et il semblait vouloir laisser tomber toutes ces formalités pour parler directement avec *El Libertador*. Celui-ci, remarqua al-Hachémi, n'était pas plus à son aise. Il était venu pour conclure des accords, pas pour ergoter sur des questions de préséance.

*Bahjat devrait être arrivée, à présent, songeait l'émir. M'en voudra-t-elle de n'être pas allé l'accueillir quand elle a débarqué ? Tant pis. Il va falloir que je la tienne serrée. Si elle est partie, j'en suis le premier responsable. Je lui ai trop laissé la bride sur le cou.*

— La taxation est un problème trop complexe pour être abordé d'entrée de jeu, disait l'un des fonctionnaires du Gouvernement mondial d'une voix ronronnante, lisse et polie, soigneusement étudiée pour qu'aucune inflexion, aucune émotion ne risquât d'indisposer qui que ce fût. *Il vous endormirait avant de vous mettre en colère*, soupira intérieurement al-Hachémi.

Le porte-parole d'*El Libertador* haussa imperceptiblement les épaules.

— Peut-être. Mais la question de l'autonomie locale...

*Je pourrais m'excuser et me rendre au quai. Ou, mieux encore, aller la retrouver à son appartement quand elle y sera. Comme ça, je n'aurais pas l'air de l'avoir attendue...*

— Non !

Ce « non » n'avait pas été prononcé avec sérénité mais tout le monde leva la tête. Pendant quelques secondes, on n'entendit plus que le bourdonnement des climatiseurs dissimulés dans le faux plafond.

Tous les yeux étaient tournés vers *El Libertador*.

— Je dis non. (Son regard calme fit le tour des participants pour se fixer finalement sur Bowéto.) Nous sommes ici pour parvenir à un accord, pas pour débattre du nombre d'anges qui peuvent danser sur une tête d'épingle.

Bowéto lui décocha un large sourire, toutes dents dehors, et il frappa légèrement la table du plat de la main.

— Je suis de votre avis.

— Mais ce sont des questions trop importantes pour les traiter par-dessus la jambe, protesta l'un de ses conseillers.

— Eh bien, suggéra *El Libertador*, mettons sur pied un calendrier. Tout de suite et sans couper les cheveux en quatre.

— Que proposez-vous ?

Que Bowéto s'adressât sans autre forme de procès à l'Autre Camp laissait ses assistants sans voix : ils étaient atterrés.

— Les centres de décision de Messine ne tiennent pas suffisamment compte des besoins des nations, de leurs aspirations... de leur âme, pourrait-on dire faute d'une meilleure formule, répondit *El Libertador*. Il faut que leur voix se fasse mieux entendre.

Bowéto se pencha en avant.

— Notez : restructurer l'Assemblée mondiale.

Son secrétaire particulier pianota sur son terminal. Les conseillers qui le flanquaient observaient un silence granitique.

— C'est important, les impôts. (Bowéto souriait à nouveau.) En vérité, les faire rentrer est le plus gros du travail des gouvernements.

— Le fait est, convint *El Libertador*.

— Et le F.R.P. ?

C'était une femme appartenant à la délégation argentine qui avait posé la question. Grande, hautaine et aristocratique, son fin visage était d'une noblesse toute espagnole et son port royal jurait avec l'uniforme kaki mal coupé dont elle était accoutrée

— Oui, dit *El Libertador*. Il faut en finir avec la violence. En finir avec les massacres. C'est là le premier point à mettre à notre ordre du jour.

— J'approuve, laissa tomber Bowéto.

— Et il y a aussi les relations commerciales, fit timidement un conseiller du G.M. En particulier, les échanges entre...

Le directeur par intérim du Gouvernement mondial l'interrompit sèchement :

— Pas maintenant. Mais il serait bon que nous discussions du retour de l'Argentine, du Chili et de l'Afrique du Sud dans le giron du Gouvernement mondial.

*El Libertador* opina.

— Je ne suis évidemment pas habilité pour parler au nom des pays intéressés mais je pense que nous pourrions étudier les conditions sous lesquelles ceux-ci seraient autorisés à

solliciter leur réintégration...

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit. Al-Hachémi, qui était le plus près d'elle, se retourna avec agacement.

— Nous avons donné l'ordre que personne ne nous dérange...

Un garde était planté sur le seuil, la bouche béante et le visage blême. Son étui à revolver était vide.

Hamoud apparut, l'automatique de la sentinelle à la main. Un peu en retrait, deux guérilleros à la tenue froissée, armés de fusils d'assaut flambant neufs – qu'ils tenaient à la hanche, presque négligemment, le couvraient.

— Hamoud ! s'exclama al-Hachémi d'une voix abasourdie. Mais comment...

— Mesdames et messieurs, vous êtes prisonniers du Front révolutionnaire des peuples, l'interrompit son ancien chauffeur, un sourire insolent et arrogant aux lèvres. Non ! Ne bougez pas. Restez à vos places. N'obligez pas mes hommes à tirer. Nous avons pris possession de la colonie spatiale. Vous ne quitterez pas cette pièce avant d'y être autorisés. Je vous conseille d'obéir aux ordres, si anodins qu'ils puissent vous paraître, sans protestations ni murmures si vous tenez à la vie.

Leo était affalé sur la petite chaise pivotante de l'ingénieur, qui ployait en gémissant sous son poids.

La prise de la centrale avait été un jeu d'enfant. Il n'y avait pas de gardes et personne n'était armé. Les douze terroristes avaient simplement fait irruption sous les yeux du personnel médusé et terrifié.

— Vous affolez pas et continuez de faire votre boulot, leur avait dit Leo. Tant que vous suivrez nos instructions, vous n'aurez rien à craindre.

Ils s'attendaient à voir d'énormes et bruyantes machines, des tableaux avec des tas de petites lumières dans tous les sens. Assurément, il y avait des kyrielles de consoles ponctuées de voyants lumineux mais l'immense salle éclairée *a giorno* baignait dans le silence et la fraîcheur. Pas de turbines gigantesques pour brasser l'air, pas de tuyauteries enchevêtrées pour faire circuler de mystérieux fluides et de non moins mystérieux réfrigérants. Non, un local fonctionnel où régnait un ordre parfait et dont le haut plafond était constitué de panneaux luminescents qui ne projetaient pas d'ombre. Et pas le moindre son, hormis le grésillement léger des ordinateurs et le piétinement feutré des hommes et des femmes qui allaient et venaient, chaussés de confortables chaussons, vêtus de blouses d'une blancheur immaculée.

*Mais alors, comment ça se fait que je transpire comme ça ?* s'interrogeait Leo.

Depuis que l'opération était engagée, il n'avait pas eu le moindre problème. Il n'avait pas éprouvé d'angoisse, bien qu'il eût fort bien pu être forcé d'appuyer sur la détente du fusil d'assaut qu'il avait touché. Il le tenait d'une main et, dans son battoir, on aurait dit que c'était un vulgaire pistolet au canon exagérément long.

*O.K., t'as pas eu à tirer sur personne. Ça a été aussi facile que de prendre la virginité d'une pucelle. Alors, pourquoi tu trembles comme ça ?*

Il le savait bien. Il se refusait à l'admettre mais il le savait. Son cœur cognait comme un sourd dans sa poitrine. S'emballait. *Si je ne récupère pas bientôt ma came, mon organisme va partir en eau de boudin, ça fait pas un pli.*

William Palmquist se rua sur le téléphone et enfonça le bouton avant même que la première sonnerie se fût arrêtée.

— Tu vas bien ? dirent-ils simultanément.

En d'autres circonstances, ils auraient éclaté de rire mais William se contenta de faire oui de la tête tandis que Ruth poursuivait :

— Ils nous ont rappelés du labo. On a pensé qu'il s'agissait d'une éruption solaire ou de quelque chose dans ce genre.

— C'est plus grave. Des terroristes ont pris le contrôle de la colonie.

— Je sais. (Elle jeta un coup d'œil derrière son épaule.) Il y a des types du F.R.P. en armes sur les quais d'accostage.

— Ils ne t'ont pas importunée ?

— Non. Ils nous ont dit qu'ils allaient nous laisser rentrer chez nous. Nous ne devons pas quitter notre domicile jusqu'à plus ample informé.

William opina.

— Ils nous ont donné les mêmes instructions à la ferme après nous avoir obligés à tout boucler.

— Je rentrerai à la maison dès que j'aurai un train. Il y a un monde fou. Tous les gens qui travaillaient à l'extérieur ont été rappelés en même temps.

— Je suis drôlement content qu'ils ne t'aient pas laissée dans ton module. Je me faisais un sang d'encre ! J'ai cru devenir dingue.

— Je suis au mieux de ma forme, Bill, dit-elle en lui souriant. Tout va s'arranger, tu verras.

— Naturellement.

Il mentait parce qu'il savait que Ruth s'efforçait de lui cacher ses craintes, elle aussi.

— Il faut que vous essayiez de négocier avec eux !

César Villanova eut un sourire sans joie.

— Je doute fort qu'ils me traitent autrement que vous. Après tout, je n'ai jamais été des leurs.

Bowéto se leva et se mit à faire les cent pas. Tous ceux qui étaient assis autour de la longue table parlaient à voix basse, manifestement terrifiés, ou gardaient les yeux fixés dans le vide, comme al-Hachémi.

Arrivé à l'extrémité de la table, Bowéto fit demi-tour.

— Vous devriez au moins tenter de leur parler. Ils vous admirent. Dans le monde entier, *El Libertador* était leur héros.

— Jusqu'au moment où j'ai accepté d'entamer des pourparlers avec vous.

Bowéto fit la grimace.

— Vous croyez qu'ils se sont tournés contre vous ?

— Sans aucun doute.

— C'est absurde ! Jamais ils ne...

La porte s'ouvrit et toutes les conversations moururent. Un garçon pâlichon et dégingandé qui tenait son fusil d'assaut comme s'il était né avec lui dans les mains appela :

— Le cheik al-Hachémi.

— C'est moi, dit l'émir en se mettant debout.

D'un mouvement sec de son arme, l'adolescent lui fit signe de le suivre et al-Hachémi lui emboîta le pas après avoir lancé un coup d'œil fataliste aux autres.

Deux frontistes, dont une jeune fille, armé chacun d'un pistolet mitrailleur, montaient la garde devant la salle de conférences. Ils refermèrent la porte quand leur camarade, al-Hachémi sur ses talons, se fut éloigné sans un regard en arrière.

L'un suivant l'autre, ils sortirent, traversèrent une pelouse amoureusement entretenue et se dirigèrent vers un bâtiment bas, simple cube de béton peint en blanc. Les rues du village

étaient désertes bien que, normalement, il y aurait dû y avoir foule à cette heure.

Une fois à l'intérieur de la bâtisse, le guérillero s'arrêta devant une porte anonyme et frappa. « Entrez », fit une voix assourdie. Il ouvrit et s'écarta vivement pour laisser passer al-Hachémi.

C'était une sorte de curieux amphithéâtre. Dix rangées de sièges devant chacun desquels se trouvait une console formant comme un petit bureau s'étagaient en pente douce sous les yeux du cheik. La plupart étaient vides mais, au premier rang, deux techniciens pianotaient sur les boutons multicolores de leurs claviers tels des musiciens jouant une complexe symphonie.

Sur le gigantesque écran mural se déployait un planisphère électronique. Al-Hachémi en comprit instantanément la fonction : ses bureaux, à Bagdad, étaient équipés d'écrans analogues. Les lumières vertes qui s'égrenaient le long de la ligne équatoriale correspondaient à la position des satellites solaires en orbite. De vastes sections de la carte, toutes situées dans l'hémisphère Nord, étaient colorées selon un code déterminé indiquant la quantité d'énergie qu'elles recevaient de ceux-ci.

Une zone des Balkans était déjà au rouge. Soudain, la plage d'un jaune vif qui recouvrait presque tout le territoire de l'Italie vira sous les yeux d'al-Hachémi au rose pisseux.

*Ils coupent les satellites solaires !* Ce fut alors qu'il remarqua les hommes du F.R.P. debout derrière les techniciens qu'ils tenaient sous la menace de leurs armes. Docilement, ces derniers interrompaient les flux d'énergie à destination des pays d'Europe et de l'Amérique du Nord.

Tout cela, l'émir l'avait enregistré d'un seul coup d'œil pendant que la porte se refermait. Et il vit tout près de lui, au dernier rang des consoles, sa propre fille, Bahjat, le chef des révolutionnaires, Shéhérazade, vêtue d'une tenue de combat qui n'avait rien de féminin, un pistolet à la hanche.

— Je suis venue sur Île Un comme tu le désirais, tu vois, père, dit-elle.

La lumière était trop faible pour que l'on pût lire son expression.

— Pas exactement dans les conditions que je souhaitais, riposta al-Hachémi. Mais il est vrai que tu faisais rarement ce que je voulais que tu fasses.

— Shéhérazade n'a pas encore terminé sa tâche.

— C'est ce que je vois, fit-il en désignant la carte électronique du doigt.

— Tu croyais vraiment que je viendrais te rejoindre comme une bonne petite fille obéissante ?

— J'espérais que tu avais fini par revenir à la raison.

— Comme ma mère ?

Al-Hachémi eut un tressaillement de surprise. Mais il n'y avait personne à portée de voix. Les autres, concentrés sur leur travail de destruction, étaient très loin, de l'autre côté de l'amphithéâtre.

— Ta mère était une alcoolique doublée d'une idiote. Tu le sais parfaitement.

— Je sais que l'alcool l'a tuée. Elle buvait parce qu'elle était seule. Elle avait besoin de ta présence.

— C'était peut-être ce qu'elle pensait, rétorqua al-Hachémi qui sentait comme un étau se resserrer sur sa poitrine, mais elle mentait. Elle se mentait même à elle-même.

— Et tu l'as tuée.

— C'est elle-même qui s'est tuée. Parce qu'elle buvait, tu l'as dit toi-même.

— Tu l'as laissée se détruire.

— Elle s'était déshonorée. Je ne voulais pas qu'elle me déshonore, moi.

— Tu tues tous ceux qui se dressent sur ton chemin, n'est-ce pas ?

— Shéhérazade n'a-t-elle pas de sang sur les mains ? demanda-t-il avec un sourire froid.

Les yeux de Bahjat lancèrent des éclairs.

— Je suis la fille de mon père.

Al-Hachémi acquiesça.

— Et quel est ton prochain objectif ? Le parricide ?

— Non, si tu files doux. Il me suffira d'anéantir ce que tu as édifié. Mais si jamais tu nous créais des difficultés, ils t'abattront sans le moindre scrupule, crois-moi.

— Hamoud est là. Je sais qu'il prend plaisir à tuer.

Elle haussa les sourcils.

— Tu le connais si bien que ça ?

— Oui.

— Je peux le contrôler... si aucun d'entre vous ne joue au malin.

— Je croyais aussi être capable de le contrôler, autrefois.

— Il y a pas mal de choses à propos desquelles tu t'es trompé, dirait-on, fit Bahjat avec un sourire caustique.

— Et *El Libertador* ? enchaîna al-Hachémi comme s'il n'avait pas entendu. Il est prisonnier, lui aussi ?

— Oui. À une époque, il aurait pu être notre chef. Mais il est vieux et aussi corrompu que vous tous.

— C'est un homme à principes. C'est pour cela qu'il est difficile à manier.

— Je m'en charge.

Le cheik marqua une hésitation.

— Alors, c'est vrai ? C'est réellement toi qui diriges cette bande ?

— Tu trouves cela tellement étrange ?

— Je croyais que Hamoud...

— Hamoud se figure qu'il est le patron. Il donne des ordres. Mais ce sont ceux que je lui dicte.

— Je vois.

— Tu vas rejoindre les autres et tu leur diras que nous nous sommes arrangés pour les loger dans un ensemble résidentiel. Mais s'ils nous causent la moindre difficulté, nos hommes les massacreront tous.

— Les voies d'Allah sont impénétrables.

— Pas tant que ça. (Sa rage brûlante faisait fondre l'indifférence glacée que Bahjat manifestait envers son père.) Quand on assassine un innocent dont le seul crime est d'être amoureux de sa fille, on doit s'attendre à la vengeance d'Allah.

Al-Hachémi la dévisagea.

— Ah ! C'est donc à cause de cela que...

— Oui ! répondit-elle, le regard enflammé. C'est à cause de cela. Œil pour œil, sang pour sang. Tu as assassiné l'homme que j'aimais, tu as détruit ma vie. Maintenant, je détruirai tout ce que tu as passé ton existence à édifier. Tout !

Derrière le proscenium de l'amphithéâtre, une plage verte devint rouge sur l'immense écran. Un autre satellite solaire avait cessé de fonctionner. Et, aux États-Unis, la Gulf coast, de La Nouvelle-Orléans à la baie de Tampa, qui luisait d'un éclat jaune vira à son tour à un rouge sinistre.

Juché sur le bord de la table chargée de fruits, Hamoud mastiquait à grand bruit une poire

dont le jus dégoulinait dans sa barbe.

— Alors, c'est comme ça que vivent les milliardaires ?

Les trois guérilleros qui se tenaient à quelques mètres de leur chef regardèrent Garrison et Arlène en ricanant.

— Qu'est-ce que vous racontez ? s'exclama rageusement l'industriel, assis dans son motofauteuil. Vous vous êtes emparés d'Île Un ? C'est impossible !

Hamoud s'esclaffa et, se penchant en avant, il gifla le vieil homme d'un revers de main.

Arlène, debout à côté de son patron, se fendit et, passant sous son bras, le frappa d'une manchette à la gorge. Hamoud bascula en arrière, renversant la table et écrasant les fruits qui roulèrent dans toutes les directions. La jeune femme sauta par-dessus la table pour se jeter sur lui mais deux guérilleros l'empoignèrent et lui tordirent les bras dans le dos. Arlène écrasa le cou-de-pied de l'un d'eux d'un coup de talon. Sa victime poussa un beuglement et la lâcha.

Au moment où elle enfonçait son coude dans les côtes du second acolyte, Hamoud se releva en suffoquant et en se tenant le cou. Pendant que les trois guérilleros s'efforçaient de maîtriser la rousse, Garrison fila en direction de la chambre. Hamoud, titubant sur ses jambes, saisit Arlène par les cheveux et la tira si brutalement en arrière qu'elle poussa un cri. Un garde du corps lui balança alors la crosse de son arme en pleine poitrine et elle s'écroula.

— Reviens ou on la descend ! vociféra Hamoud à l'intention de Garrison.

Le fauteuil s'immobilisa sur le seuil de la porte. Lentement, le vieil homme le fit pivoter et rebroussa chemin. La fureur lui déformait les traits.

Hamoud remit du bout de sa botte Arlène sur le dos. Elle n'avait pas perdu connaissance et la haine brillait dans ses yeux.

— Tu vas rester gentiment sans bouger, lui dit-il d'une voix suave. Sinon, on flingue cette vieille couenne.

Les doigts d'Arlène se crispèrent comme pour griffer mais elle ne fit pas un mouvement.

Hamoud se tourna alors vers Garrison.

— Courageuse, la secrétaire, gouailla-t-il en désignant de la main la jeune femme prostrée. Sa seule peur était qu'on te fasse bobo.

— Laissez-nous, murmura le vieillard d'une voix cassée. Partez et laissez-nous.

— Il faut d'abord qu'on fouille la maison pour être sûr que vous n'avez pas d'armes. (Obéissant à son ordre muet, les trois guérilleros s'éclipsèrent pour visiter les autres pièces.) Si vous vous tenez tranquilles, vous aurez la vie sauve.

Garrison, réduit à l'impuissance, ne quittait pas des yeux la crosse du revolver dépassant de l'étui que Hamoud avait à la ceinture. Un grand fracas retentit dans la chambre à coucher, suivi de bruits d'étoffes déchirées, le tout accompagné de rires gutturaux.

— Mes hommes sont très consciencieux, persifla Hamoud.

*Ils ne trouveront pas les œuvres d'art, grâce à Dieu, songeait Garrison. Ils ne découvriront jamais la chambre forte souterraine. Et même s'ils la découvraient, ils ne connaissent pas la combinaison pour l'ouvrir. Mes trésors sont en sécurité.*

La mise à sac de la maison lui parut durer des heures. Ils cassaient tout, démolissaient tout – dans toutes les pièces. Arlène ne bougeait pas mais des larmes de rage brillaient dans ses yeux.

Enfin, les trois garçons réapparurent sans se presser, le fusil en bandoulière, des lambeaux de tissu et des brins d'étoffe de toutes les couleurs provenant de la garde-robe d'Arlène collés à leurs combinaisons. L'un d'eux s'était noué un soutien-gorge autour du cou. Un autre rongait une cuisse de poulet.

— Y a pas d'armes, annonça l'homme au soutien-gorge. On a tout retourné.

— Parfait. (Hamoud se tourna vers Arlène.) Maintenant, tu peux te lever, ma beauté.

Elle obéit. Lentement. Elle pouvait à peine dominer sa fureur. Hamoud fit un signe de tête et deux garçons la prirent solidement par les bras.

— On va l'emmenner avec nous, dit Hamoud à Garrison. Histoire de lui apprendre le respect.

— Non ! Non ! Laissez-la tranquille.

Péniblement, Garrison parvint à se mettre debout.

— Comment veux-tu nous en empêcher, pépé ?

— Je... je vous donnerai quelque chose... quelque chose qui vous intéressera...

Hamoud posa une main sur le sein d'Arlène. Il sentait le mamelon sous le chemisier de soie. Il le pinça. Fort. La jeune femme ne broncha pas. Simplement, elle gardait les yeux fixés droit devant elle, évitant de croiser le regard de Garrison.

— J'ai là tout ce qui m'intéresse. Ce n'est pas cher payé pour avoir la vie sauve, monsieur le ploutocrate. Tenez, je serai bon prince... on vous la rendra quand on en aura fini avec elle.

Garrison tremblait sur ses jambes.

— Mais ce que je possède vaut des millions, reprit-il en baissant la voix et en faisant effort pour ne pas chanceler. Vous pourrez vous offrir une ville entière pleine de femmes avec une seule parcelle de ce que je peux vous donner.

— De quoi parles-tu ?

— Un trésor, mon ami, fit Garrison dans un chuchotement asthmatique. De l'or, de l'argent. Vous n'aurez même pas à vous soucier de banques ni de chèques crédit. C'est un butin qui ferait pâlir d'envie Soliman le Magnifique.

— Et qui se trouve où ?

— Pas loin d'ici. Dans une chambre forte souterraine. C'est la caverne d'Ali Baba où les quarante voleurs entassaient leurs richesses.

Les yeux de Hamoud se rétrécirent.

— Si tu essaies de me faire marcher...

— Ce n'est pas une plaisanterie. Aucun d'entre vous n'a jamais vu autant d'or et d'argent de sa vie. Sans compter les diamants, les rubis... des perles grosses comme le poing...

— Tu dis que ce n'est pas loin ?

— Rendez la liberté à cette dame, promettez-moi que vous la laisserez tranquille et je vous dirai où est caché mon trésor.

Les guérilleros lâchèrent Arlène sans attendre que Hamoud leur en eût donné l'ordre. Garrison sourit dans son for intérieur et expliqua au groupe où étaient enterrées ses œuvres d'art. Après quoi, il leur dit comment faire fonctionner la serrure à combinaison électronique de la chambre forte.

Hamoud ordonna à Arlène de la noter. Quand elle lui remit le papier, il la dévisagea avec un rictus.

— On reviendra s'occuper de toi, ma belle... quand on aura vu ce fameux trésor. (Il se tourna vers Garrison.) Et il y a intérêt à ce qu'il soit conforme à ta description, pépé.

Ils sortirent en trombe et s'élancèrent sur le chemin conduisant à la cachette.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? explosa Arlène. Ils réduiront tout en charpie quand ils verront que ce sont des œuvres d'art et pas des bijoux ou de l'argent.

— Pour qu'ils ne tordent pas ton joli cou. Je n'aurais jamais pensé que je ferais jamais montre d'une pareille grandeur d'âme. Bon ! Maintenant, décroche le téléphone et donne pour instructions à l'ordinateur central de changer la combinaison. Tout de suite. Dans un quart d'heure, dix minutes peut-être, ils vont revenir comme des fauves furieux. Il faut qu'on

soit dans les bois à ce moment.

Arlène se jeta à son cou.

— Quelle vieille crapule vous êtes !

— Téléphone à l'ordinateur, gronda Garrison en la repoussant. Vite !

L'opération était terminée. Cinquante-deux terroristes du F.R.P. tenaient maintenant le sort des dix mille habitants d'Île Un entre leurs mains.

Cobb, juché sur son fauteuil pivotant, le dos voûté, contemplait fixement les écrans qui l'entouraient.

— C'est rageant ! maugréa-t-il.

— Nous avons affaire à un fou, dit David. Il faut agir prudemment. Sinon, il nous tuera tous.

— Peut-être qu'il le fera même si nous sommes prudents.

L'immeuble de l'administration était gardé par des hommes du Front. On les voyait sur les écrans. David compta quatorze sentinelles, toutes armées jusqu'aux dents, dont deux postées devant le bureau même de Cobb.

— Qu'est-ce qu'il veut, au juste ? demanda ce dernier.

David désigna l'écran qui renvoyait l'image du centre de contrôle des satellites.

— Le pouvoir. Il va mettre le monde à genoux en le privant de l'énergie émise par les satellites.

— Et tu te reproches d'en être responsable, n'est-ce pas ? Tu as tort. Ce n'est pas ta faute.

— C'est moi qui leur ai donné les renseignements dont ils avaient besoin.

— Contraint et forcé.

— Oui, mais c'est quand même dans ma tête qu'ils ont puisé toutes les informations. Sans moi, ils n'auraient pas pu capturer la colonie.

— Nous la leur reprendrons.

*On tâchera de trouver un moyen*, ajouta le vieil homme pour lui-même.

— Ils périront tous.

David se retourna. Ses épaules et sa tête dominaient le pupitre de commande. Et Cobb le revit quand, tout enfant, il jouait avec les boutons, assis sur ses genoux.

— Que veux-tu dire ?

David semblait amer, on aurait dit qu'il était en proie à un combat intérieur.

— Je vais les tuer tous. Tous... Et peut-être que tout le monde sur Île Un va mourir... à cause de moi.

— Qui est en train de jouer au bon Dieu, maintenant ?

David regarda Cobb en face. Ses yeux avaient une dureté minérale.

— Je ne joue pas.

Le vieil homme eut soudain le souffle coupé.

— Oui, c'est l'impression que j'ai. Explique-toi.

Au même instant, la porte s'ouvrit, livrant passage à Bahjat. Elle jeta un coup d'œil à la ronde, bouche bée, tel un pèlerin qui a finalement trouvé son reliquaire – un pèlerin vêtu d'une combinaison camouflée fripée, un pistolet à la ceinture.

— C'est incroyable, murmura-t-elle.

David s'approcha d'elle, la prit par la main et la guida jusqu'à Cobb.

— Voici le directeur d'Île Un, le Dr Cyrus Cobb. Docteur Cobb, je vous présente l'illustre Shéhérazade, le cerveau et l'âme du F.R.P. – et le plus ravissant de ses leaders.

— Vous êtes capable de plaisanter ? s'écria-t-elle avec stupéfaction.

— Je ne plaisante pas, Bahjat. Shéhérazade est aussi la fille du cheik al-Hachémi, docteur Cobb.

— C'est vrai ?

— Vous n'auriez pas dû le lui dire, fit sèchement Bahjat. Si Hamoud le savait, il vous tuerait.

— N'importe comment, il nous exécutera tous les deux quand il sera arrivé à ses fins, soupira Cobb.

— Non, laissa tomber David.

— J'essaie d'éviter des effusions de sang inutiles.

Il est trop tard, Bahjat. Vous êtes morts. Vous ne le savez pas encore mais je vous ai déjà tous détruits... tous.

## FLASH FLASH FLASH

*Messine : Les milieux proches du Gouvernement mondial ont confirmé ce matin la capture de la colonie spatiale d'Île Un par le Front révolutionnaire des peuples.*

*Kowié Bowéto, directeur du G.M. par intérim, et le révolutionnaire sud-américain El Libertador sont parmi les otages détenus par le F.R.P. Tous deux s'étaient rencontrés pour discuter des moyens de mettre fin à la vague de terrorisme international qui a déferlé si brutalement sur la planète tout entière et qui s'est manifestée, entre autres, il y a quinze jours, par des soulèvements organisés dans les principales villes des États-Unis.*

*Les réactions officielles devant ce coup de force du F.R.P. sont restées discrètes. Jusqu'à présent, il n'a pas été répondu aux exigences « non négociables » des terroristes bien que plusieurs satellites solaires aient cessé de fonctionner. Le F.R.P. affirme qu'il coupera tout approvisionnement en énergie...*

Bahjat, perplexe devant le pupitre de commande, gardait les yeux rivés sur David.

— Vous nous avez déjà détruits ? Qu'entendez-vous par là ?

— Vous le saurez toujours assez tôt.

Ils s'affrontaient du regard. Cobb les ramena à des préoccupations plus immédiates :

— On dirait que votre ami Tigre a renoncé à pénétrer dans la chambre forte de Garrison.

David fit face aux écrans muraux que le vieil homme surveillait. Hamoud, visiblement hors de lui, suivait à grandes enjambées un sentier forestier. Il revenait vers la demeure de Garrison. Ses trois séides marchaient derrière lui à distance respectueuse.

Cobb pouffa.

— Garrison s'est éclipsé. Il s'est réfugié dans les bois avec sa petite amie. Cette vieille baderne a plus de cran que je ne le pensais.

— Hamoud va venir ici.

— Tôt ou tard, c'est inévitable, convint Bahjat.

Sur un autre écran, David repéra Leo dans une rame souterraine. Le Noir, ruisselant de sueur, paraissait à demi inconscient.

— Et voilà aussi Leo qui s'amène.

Bahjat revint à la question qui la tracassait :

— Qu'est-ce que vous vouliez dire au juste ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Il faut que je m'en aille. J'ai à faire.

— Je ne peux pas vous laisser partir.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher.

— David, ne m'obligez pas...

Avec la rapidité de l'éclair, le jeune homme lança son bras en avant, empoigna la crosse du pistolet de Shéhérazade et sortit l'arme de l'étui avant que la jeune fille ait eu le temps de réagir.

— C'est un petit jeu auquel nous avons déjà joué, me semble-t-il.

Bahjat se retint pour ne pas sourire.

— Et chaque fois que nous y jouons, c'est un peu plus dangereux.

David se retourna pour jeter un coup d'œil à Cobb qui, toujours perché sur son siège, observait attentivement tout ce qui se passait.

— Quoi qu'il arrive... je vous aime, Bahjat.

— Mais pas assez, répliqua-t-elle avec un petit geste fataliste.

— Oh si, plus qu'assez... trop, même, pour accepter que vous poursuiviez dans cette voie démente. S'il existe un moyen de vous sauver, je le trouverai.

— Et les autres ?

— Je ne sais pas. Vous êtes la seule personne qui m'intéresse vraiment C'est vous que j'aime.

Le prenant par l'épaule, elle se dressa sur la pointe des pieds et posa un baiser sur les lèvres du garçon.

— Mon pauvre David, murmura-t-elle. Que de déchirements ! Allah vous protège.

Il n'était pas suffisamment sûr que sa voix ne le trahirait pas pour oser dire quelque chose. D'ailleurs, il n'avait pas le temps. Il fit volte-face et s'élança vers le fond de la pièce, derrière le pupitre de commande. Il connaissait depuis qu'il était tout enfant l'issue de secours secrète. Le Dr Cobb l'avait menacé de lui flanquer une bonne fessée le jour où il l'avait découverte et avait exploré la coursive conduisant au sas pneumatique.

Les quatre écrans qui masquaient la porte étaient toujours là. David effleura le bouton presque invisible caché dans un renforcement entre les deux du haut et la porte s'ouvrit. Il jeta un dernier regard derrière son épaule. Le Dr Cobb l'observait, l'air grave et songeur. Bahjat, la tête penchée sur la poitrine, lui tournait le dos.

*Elle est aussi déchirée que moi*, se dit-il. Il hésita soudain. *Je pourrais l'emmener...* Mais si les choses ne se passaient pas comme il l'espérait, elle aurait plus de chances de s'en sortir sans lui.

— Allah te protège aussi, Bahjat ! lui cria-t-il avant de se glisser dans le couloir dont il referma soigneusement la porte.

C'était une galerie étroite et en pente abrupte. Rien, ni porte ni fléchage, ne brisait l'uniformité des murs gris. Des panneaux luminescents encastrés à même la voûte et qui se succédaient tous les quelques mètres émanait une clarté suffisante pour que l'on puisse courir à toutes jambes.

David se mit à courir.

À bout de souffle, il s'arrêta net à l'extrémité de la coursive devant le tambour du sas de secours qui attendait, silencieux, que vienne le moment de remplir son office. David savait qu'il débouchait sur une capsule de fuite, une sorte de navette de service miniature qui ne devait servir qu'en cas d'extrême urgence. Personne ne l'avait jamais utilisée depuis qu'Île Un existait, sauf pour les vérifications de routine. La nécessité ne s'en était jamais fait sentir. Mais les capsules de fuite étaient fixées à la paroi extérieure du maître cylindre comme des bernacles collées à la coque d'un transatlantique, véritables canots de sauvetage à la disposition des habitants d'Île Un s'ils étaient obligés d'évacuer la colonie.

Leur rayon d'action était faible. Elles ne pouvaient atteindre ni la Lune ni la Terre. Elles n'étaient pas aussi confortables que les petites navettes qui faisaient la liaison entre le cylindre et les modules extérieurs. Mais chacune pouvait accueillir une demi-douzaine de personnes et leur permettre de survivre plusieurs semaines jusqu'à ce que des fusées de sauvetage arrivent de Séléné ou de la Terre.

Un écriteau portant, en lettres rouges, les mots ACCÈS INTERDIT SAUF EN CAS DE SINISTRE, était apposé sur le panneau du sas. David ouvrit le tambour. Il savait que ce geste

déclencherait un hurlement électronique au niveau du réseau de sécurité de la colonie. Le sas lui-même avait les dimensions d'un cercueil. Des panneaux techniques y étaient placardés, petites plaques luminescentes serties dans ses parois de métal à hauteur d'œil. David les passa en revue.

*Tout est au vert.* Cela voulait dire que la capsule en attente à l'extérieur était en ordre de marche, qu'elle était déjà pressurisée et approvisionnée en air respirable. Le jeune homme ouvrit le second tambour et monta à bord.

Les palpeurs thermiques de l'écouille activèrent automatiquement l'éclairage dès que David l'eut franchie. Il se trouvait dans une étroite coursive le long de laquelle s'étagaient douze couchettes – trois rangées de quatre.

Il savait que des vivres étaient stockés sous les plaques de pont. Une minuscule coquerie était installée au fond, face au cockpit.

Il s'installa à la place du pilote et se rafraîchit la mémoire grâce au relais informatique implanté dans sa boîte crânienne. Le maniement des commandes était la simplicité même et il ne lui fallut que quelques minutes pour faire monter les moteurs de la capsule à leur puissance efficace. Il enfonça alors le bouton commandant le déblocage du système d'arrimage qui rendait l'esquif solidaire du cylindre. Puis il actionna celui qui allumait un court instant le mélange aluminium-oxygène du réacteur et la capsule s'arracha à la coque.

Le gros problème était la navigation. Conçu pour ne prendre le large qu'en cas de catastrophe, le petit bâtiment ne possédait guère plus d'instruments de navigation que les chaloupes de sauvetage des navires en mer. Mais David n'avait nullement l'intention de dériver passivement jusqu'à ce qu'on vienne le récupérer. Il avait une destination bien précise : la sphère qui flottait entre le module hôpital et les modules agricoles spécialisés dans la culture de plantes médicinales. C'était là qu'était installé le laboratoire de biochimie de pointe d'Île Un. C'était là qu'avait eu lieu son incubation et qu'il était « né ».

Il connecta le microprocesseur de l'embarcation à l'ordinateur central de la colonie par le truchement du communicateur qui lui avait été greffé. Pas question, en effet, de se mettre en liaison avec la tour de contrôle : elle était aux mains des guérilleros.

Pendant quelques instants, les deux ordinateurs dialoguèrent dans leur langage électronique grésillant et saccadé. Enfin, les moteurs crachèrent à nouveau par deux fois une mini-giclée, les réacteurs de contrôle d'altitude qui ceinturaient la coque sphérique de l'engin s'embrasèrent, la capsule vira de bord et mit le cap sur l'essaim de modules qui flottaient très haut au-dessus du cylindre principal.

Tous les témoins du tableau de bord étaient au vert et le labo de biochimie était exactement au centre du collimateur réticulé de l'écran de proue. David se détendit et exhala un long soupir haché.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à attendre.

En dépit de l'éclat éblouissant du soleil de Sicile, les membres du conseil exécutif du G.M. étaient d'humeur morose. Deux de leurs collègues étaient retenus en otages sur Île Un. Le fauteuil vide de Bowéto était comme un doigt accusateur. Pourtant, celui, tout aussi vide d'al-Hachémi, ne paraissait pas gêner autant les conseillers.

— Enfin, il faut faire quelque chose ! s'exclama Williams, l'Américain.

— Nous ne pouvons pas les laisser impunément enlever le directeur par intérim, renchérit Malekoff.

Victor Anderson secoua lentement la tête.

— Ils ont plus de dix mille otages. En un sens, ils tiennent la Terre tout entière en otage. Ils

coupent les satellites solaires.

— Il faut les délivrer, insista Williams. Répondre à la force par la force.

— Et détruire Île Un ?

— C'est l'hiver dans l'hémisphère nord, reprit le Russe. Il y a déjà un mètre de neige dans les rues à Moscou. L'électricité ne fonctionne plus à Leningrad depuis l'aube. Rien qu'en Union soviétique, il y aura des milliers de morts, peut-être un million ou davantage.

— Alors, qu'allons-nous faire ? s'emporta Williams. Accepter la liquidation du Gouvernement mondial ?

Chiu Chan Liu, assis au bout de la table et séparé de ses collègues par les deux sièges inoccupés, dit alors sur un ton serein :

— D'abord et avant tout, être patient. Agir précipitamment serait pire que de ne pas agir du tout.

— Et s'ils assassinent Bowéto ? riposta Williams. Ou al-Hachémi ?

Le Chinois eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Ce serait regrettable. Mais préférable à la destruction d'Île Un et des satellites solaires, n'est-il pas vrai ?

— Bien sûr, fit l'Américain avec un soupir dégoûté. Et il nous faudrait alors désigner un autre directeur, n'est-ce pas ?

— Vos paroles dépassent votre pensée, laissa tomber Anderson sur un ton sévère.

— Au lieu de nous chamailler, nous ferions mieux d'envoyer des techniciens sur tous les satellites pour en reprendre le contrôle, dit Malekoff.

— Cela demanderait des jours et des jours, rétorqua Chiu. Quand le F.R.P. comprendra ce que nous cherchons à faire, il lui sera facile d'activer les réacteurs et de détourner les satellites de leur orbite. Il pourrait même les diriger sur la Terre pour qu'ils s'embrasent en entrant dans l'atmosphère ou s'écrasent au sol.

— Cela aussi demanderait pas mal de temps, répliqua Malekoff. Nous pourrions profiter de ce délai pour faire intercepter les satellites par des équipes de cosmonautes qui les replaceraient sur leurs orbites originelles.

— Cela marcherait pour quelques-uns mais la plupart seraient anéantis et de vastes régions seraient totalement privées d'énergie. Ce serait une catastrophe épouvantable.

— Et pendant ce temps, ajouta Anderson, les terroristes procéderaient au meurtre rituel de Bowéto, d'al-Hachémi et de Dieu sait combien d'autres otages.

Chiu ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il dit :

— Messieurs, il n'existe qu'une seule tactique : attendre. Les terroristes ne sont qu'une poignée et les habitants d'Île Un sont légion. Peut-être parviendront-ils à résoudre leur problème.

— Et le nôtre, grommela Williams.

Toujours juché sur son siège, Cyrus Cobb regardait fixement Bahjat sans se soucier des écrans qui l'entouraient de toutes parts, semblables aux facettes de l'œil d'un insecte.

Immobile et silencieuse, la jeune fille était debout à côté du pupitre. Seul le sommet de son casque de cheveux noirs et lustrés dépassait. Ses mains étaient nouées, son visage luisant de sueur et ses traits trahissaient une profonde détresse.

— Est-ce que vous l'aimez ? lui demanda Cobb.

La question posée à brûle-pourpoint l'arracha à ses pensées et, étonnée, elle leva la tête.

— Il croit qu'il vous aime, reprit Cobb. Je le connais depuis qu'il est né. Et s'il croit qu'il vous aime, il risquera sa vie pour vous.

— Comment fera-t-il ?

Les maigres épaules du vieil homme se soulevèrent.

— Je ne sais pas mais il est d'ores et déjà en train de tirer des plans.

Cobb n'avait pas suffisamment confiance en Bahjat pour lui dire qu'il voyait la capsule de fuite sur les écrans. Comme il levait les yeux, il aperçut sur l'un d'eux Hamoud, sombre comme une nuée d'orage, dans le couloir menant à son bureau.

— Est-ce que vous l'aimez ? répéta-t-il sur un ton pressant.

— Non ! répondit sèchement Bahjat. Je... Comment pourrais-je l'aimer ? Nous sommes ennemis. Seuls les chrétiens sont assez fous pour aimer leurs ennemis.

Cobb sourit comme un inquisiteur qui a trouvé le nerf sensible.

— Je vois. Tiens ! Voici un de vos amis.

La porte s'ouvrit brutalement et Hamoud, revêché et maussade, entra en trombe dans la salle d'observation.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? gronda-t-il à l'adresse de Bahjat.

Impassible, elle le dévisagea.

— Le prisonnier... le blond, David Adams... il s'est échappé.

Hamoud fit halte à quelques pas d'elle.

— Échappé ? Comment ? Où ?

— Je n'en sais rien.

— Il a maîtrisé votre amie ici présente et est parti dans une de nos capsules de fuite, intervint Cobb du haut de son perchoir. Je présume qu'il va se cacher dans un des modules de service qui entourent le maître cylindre. N'importe comment, il ne peut pas aller très loin à bord d'une de ces capsules.

Les paupières de Hamoud se plissèrent.

— Dis donc, le vieux, comment ça se fait que tu sois aussi prodigue en informations ?

Cobb sourit mollement.

— Dame ! Autrement, vous utiliseriez la manière forte pour me faire parler, non ?

Hamoud repoussa Bahjat et alla jusqu'au pupitre sur lequel il s'accouda.

— Eh bien, puisque tu vois tout, dis-moi un peu où ont filé l'autre milliardaire et sa rouquine.

— Garrison ? Oui, j'ai observé l'épisode qui a lieu chez lui. J'ai été très offusqué.

— Il m'a carotté.

— Il vous a dit la vérité au sujet du trésor – sauf qu'il s'agit presque uniquement d'œuvres d'art, pas de valeurs.

— Il m'a donné une fausse combinaison. Il va falloir qu'on retourne pour faire sauter la porte de la chambre forte à la dynamite.

Cobb gloussa.

— Non, c'était la bonne. Mais quand vous vous êtes précipités avec vos copains comme une bande de gamins à la recherche d'un mégot enterré, il a donné ordre à l'ordinateur de la modifier.

Hamoud fit un pas en avant et empoigna Cobb par son col de chemise.

— Cesse de ricaner. Je n'aime pas qu'on se foute de moi.

Le vieil *homme* dut se retenir au rebord de la console pour ne pas tomber de son siège.

— Rassurez-vous, je vous prends tout à fait au sérieux.

Hamoud le lâcha.

— Eh bien, où est passé le nabab ?

— Pendant que vous essayiez d'entrer dans la caverne d'Ali Baba, Garrison s'est réfugié

dans la forêt avec sa garde du corps.

— Quand je les aurai retrouvés, je les tuerai tous les deux. Lentement.

— Il faudra d'abord leur mettre la main dessus.

— Ce n'est pas pour faire la course à l'échalote avec des milliardaires que nous sommes ici, intervint Bahjat. Les satellites solaires...

— Silence, femme ! La colonie est à nous et nous sommes en train de couper les satellites.

En attendant, je veux retrouver cet homme et sa putain.

— Ils sont dans les forêts du cylindre B, dit Cobb. Cachés.

— Où ça ?

— Aucune idée.

— Tu as dit toi-même que tu les observes, fit Hamoud avec un moulinet du bras en direction des écrans.

— Oui, je les ai observés. (Le doigt osseux de Cobb se pointa sur l'écran qui renvoyait encore l'image du salon désert de Garrison.) Mais ils sont partis quelques secondes après vous.

— Où sont-ils allés ?

— Je suis bien incapable de vous répondre, il n'y a pas de caméras dans la forêt, mentit Cobb.

— Le blond nous a affirmé que la colonie en était entièrement truffée !

— C'est exact et il y a un écran pour vingt-cinq caméras. Mais nous ne pouvons quand même pas surveiller chaque centimètre carré des forêts du cylindre B. C'est trop grand.

— Je veux retrouver Garrison et cette fille !

— Hamoud, je t'en prie ! fit Bahjat.

Il la repoussa.

— Si vous voulez, lui proposa aimablement Cobb, prenez ma place et appuyez sur tous les boutons que vous voudrez. Mais il y a neuf chances sur dix pour qu'ils soient trop loin d'une caméra pour être repérables. Garrison n'est pas tombé de la dernière pluie. Il s'est terré au fond d'un épais taillis où il est invisible, même si une caméra se trouve à deux mètres de lui. Et il y restera jusqu'à ce que vos hommes s'en aillent ou que la faim les chasse tous les deux. Ce que je peux vous dire, c'est qu'ils ont pris tout ce qu'il y avait comme vivres dans la maison avant de la quitter.

— J'exécuterai les otages !

Le visage de Cobb s'assombrit.

— Garrison se moque comme de sa première chemise du nombre de gens que vous pourriez tuer.

— Il ne se moquait pas de cette femme.

— Mais elle est avec lui.

— Je détruirai la colonie !

— Non ! fit Bahjat d'un ton sec.

Cobb hocha la tête.

— Comment ferez-vous ? Il faudrait une bombe d'une mégatonne pour faire sauter le cylindre B.

— On la désatmosphérisera.

— En chasser l'air vous prendrait plusieurs semaines.

— Je couperai le système de chauffage.

— Vous ne pourrez pas couper la chaleur du soleil.

Hamoud scruta son interlocuteur pour essayer de savoir si ce dernier disait vrai. Cobb lui

rendit son regard. Bahjat, qui observait la confrontation, avait l'impression qu'un feu intérieur la consumait. Elle avait les jambes faibles et elle frissonnait.

— C'est que la colonie est grande, voyez-vous, reprit Cobb. Et elle est d'une solidité à toute épreuve. Nous avons conçu Île Un pour qu'elle puisse survivre aux accidents et aux catastrophes naturelles. Tenez... si un météore fracassait la moitié des hublots, ils seraient remis en état avant que le dixième de notre air se soit échappé. Quel mal voulez-vous donc que fassent vos petites pétoires ?

— Je peux vous tuer tous, gronda Hamoud avec obstination.

— Vous ne seriez pas beaucoup plus avancé après. Je vous dis la vérité. Elle ne vous plaît peut-être pas mais ce n'est pas en faisant un massacre que vous y changerez quelque chose.

Bahjat entendait mal ce qu'ils disaient. Ses oreilles bourdonnaient et elle avait un atroce vertige. Soudain, elle comprit ce que David avait voulu dire. « *Je vous ai déjà tous détruits... tous.* » C'était vrai. Il les avait détruits.

Elle se retourna au moment où Leo entrait en titubant. Le lourd fusil d'assaut semblait être un jouet d'enfant dans la main du géant.

— Tigre..., dit-il d'une voix grinçante et hachée. Tigre, il me faut ma came. *Tout de suite !*

Et il pointa son arme sur la poitrine de Hamoud.

## LE FILS DE DEUX DE NOS CONCITOYENS PARMIS LES OTAGES D'ÎLE UN

Minneapolis : M. et Mme Alan T. Palmquist, demeurant au village de retraite de Minnetonka, regardent le ciel et prient.

*Leur fils William se trouve parmi les quelque dix mille personnes retenues en otages à bord de la colonie d'Île Un par les terroristes du Front révolutionnaire des peuples.*

*« L'aspect politique de cette affaire ne nous concerne pas, nous a déclaré Mme Palmquist. Nous nous contentons de demander à Dieu que notre fils sorte indemne de cette terrible épreuve... et sa fiancée aussi. »*

*Le jeune William Palmquist venait d'arriver sur Île Un. Il n'avait émigré sur la colonie spatiale que parce que...*

Minneapolis Tribune,  
8 décembre 2008.

Peter Markowitz était absorbé par le policier qu'il était en train de dévorer. Les jambes allongées sur le bureau du surveillant, sa chaise en équilibre instable sur les deux pieds de derrière, il ne quittait pas des yeux le petit lecteur sur lequel défilaient les pages. Le surveillant était en train de faire sa ronde pour vérifier le fonctionnement des transformateurs. Il reviendrait dans quelques minutes et il rentrerait se coucher. Alors, Pete serait seul maître de la station jusqu'à la relève du lendemain. Il aurait largement le temps de finir son roman et de se plonger dans le magazine qu'il avait apporté.

Il tapota sa poche de chemise où se trouvait la petite vidéocassette. Les pornomags illustrés n'étaient pas donnés, loin de là, et Pete était bien décidé à faire fructifier son investissement dès que le vieux serait parti.

La porte s'ouvrit et le surveillant entra.

— Ôte tes pieds de mon bureau, tu veux ?

Pete s'exécuta avec un large sourire.

— Encore à lire ! T'as donc rien d'autre à faire ?

— Je me meuble l'esprit, répondit Pete.

— Tu te le pourris avec ces conneries-là.

Pete ne répliqua pas. La tentation était forte de montrer la cassette au surveillant mais il y résista.

— Tu devrais lever ton cul de là de temps en temps, histoire de voir à quoi ressemblent les transfos, poursuivit celui-ci en décrochant sa parka. Rien qu'une fois... ça ne te ferait pas de mal.

— Tous les instruments de contrôle sont ici. Je sais tout ce qui se passe et je n'ai pas besoin de...

Il n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase. Le bourdonnement aigu des transformateurs, si familier à leurs oreilles qu'aucun des deux hommes ne le remarquait plus, avait brusquement changé de tonalité. Le son était devenu plus grave. Et il s'affaiblissait.

— Mais qu'est-ce que...

Pete eut soudain la bouche sèche à la vue des batteries de cadrans qui tapissaient les murs. Toutes les aiguilles étaient en train de basculer vers zéro.

— Bon Dieu ! balbutia-t-il. Regardez.

Le surveillant, tourné vers la fenêtre, contemplant les transformateurs. Maintenant, le silence était total dans la sous-station. On n'entendait que le gémissement du vent, dehors.

— Ils... ils sont en rideau, murmura-t-il d'une voix que l'effroi faisait vaciller. Tous.

— Comment est-ce que...

— Téléphone ! Appelle immédiatement le central distribution. (Le surveillant se rua sur la radio.) Les salopards qui ont pris la colonie spatiale ont dû couper ce sacré satellite.

Pete décrocha le combiné et enfonça le bouton rouge qui mettait instantanément la sous-station en contact avec le central mais la ligne était déjà occupée et encombrée par d'autres postes également en panne.

— Merde ! vociféra le surveillant en arrachant son casque d'écoute. Merde de merde ! Les capteurs sont morts. Ils ne reçoivent plus une miette d'énergie. Ou ils ont déconnecté le satellite ou ils ont modifié l'angle d'incidence des émetteurs.

Pete remarqua que le vieux tenait encore sa parka à la main et il se rappela le bulletin météo qu'il avait entendu en venant prendre son service. On annonçait de fortes chutes de neige accompagnées de vents violents et des températures voisines de 0°. Le blizzard du Maine dans toute sa beauté ! Et toute la région était privée d'énergie. Plus d'électricité pour les radiateurs, pour l'éclairage, pour les communications.

Pete avait l'impression que le vent hurlait plus fort.

— Attendez ! cria Bahjat.

Leo, étreignant toujours le fusil dans sa poigne massive, se retourna. Ses yeux étaient rouges et la fatigue et la douleur lui plombaient les paupières. Hamoud était immobile à côté de la console derrière laquelle se tenait le Dr Cobb, la main sur la crosse de son pistolet.

— Regarde-moi, Leo, reprit Bahjat. Je transpire comme toi. J'ai l'impression que des flammes me dévorent. Je me sens sans force... exactement comme toi !

— Tu ne peux pas. Tu n'es pas...

— Il nous a contaminés, Leo ! David nous a contaminés avec un germe, un virus ou je ne sais quoi quand nous étions dans le laboratoire au bord du fleuve.

— Impossible, fit Hamoud sur un ton tranchant. Comment s'y serait-il pris ? Il n'a pas eu la moindre occasion de...

— Quand il s'est enfui et que nous avons cru qu'il essayait de s'évader... où l'as-tu retrouvé, Leo ?

Le colosse réfléchit.

— Il était retourné dans la section technique.

— Là où étaient entreposés des stocks de bactéries et de virus, là où on faisait des recherches sur les maladies et les agents biologiques.

— Mais comment aurait-il pu nous contaminer ? insista Hamoud. Il ne t'a pas fait d'injection, il n'a rien pu mettre dans ta nourriture ni dans ce que tu as bu.

— Il s'est autocontaminé. Il est immunisé contre les affections contagieuses mais il peut être porteur de maladies et nous les transmettre... à nous tous !

Hamoud écarquilla les yeux.

— À nous tous ?

— Oui. Il lui a suffi d'être dans notre voisinage immédiat, de respirer le même air que nous.

Nous sommes restés enfermés deux jours entiers avec lui dans la navette. C'était plus qu'il n'en fallait pour que nous soyons tous infectés.

La sueur ruisselait sur la figure de Leo et le fusil vacillait dans sa main. Son bras retomba.

— Ce sale petit cul-blanc...

— Non, c'est impossible, s'entêta Hamoud.

Bahjat se tourna vers Cobb.

— Expliquez-leur.

Le vieil homme posa les deux coudes sur son pupitre.

— Ce n'est nullement impossible, confirma-t-il avec un sourire ironique et satisfait. Elle a raison. David a été génétiquement immunisé contre presque toutes les maladies connues mais il peut fort bien être porteur de germes et les répandre autour de lui. S'il s'est injecté quelque chose de vraiment méchant, il contaminera tous ceux qu'il approchera. C'est une bombe biologique ambulante, une Mary Typhoïde à la puissance 100 000.

— Il m'a contaminé, moi ? vociféra Hamoud.

— J'en mettrais ma main au feu, répondit Cobb d'une voix suave. Vous ne tarderez pas à ressentir les premiers symptômes du mal, ce n'est qu'une question de temps.

— Quel est l'antidote ? Il me le faut !

Cobb haussa les épaules.

— Il conviendrait d'abord de savoir de quel germe infectieux il s'agit. Nous avons peut-être affaire à une de ces mutations inédites que l'on bricolait dans ce laboratoire – quelque chose de si nouveau qu'il n'existe peut-être même pas encore de traitement.

— Trouvez-moi ce type ! Trouvez-le et faites-le parler !

— Il peut être n'importe où, lui rappela Bahjat.

Lentement, Leo se laissa choir par terre.

— Y a intérêt à le trouver vite fait, gargouilla-t-il. S'il a refile des germes à tout le monde, on va avoir cinquante-deux macchabées sur les bras.

— Beaucoup plus, rectifia Cobb. Il n'est pas en mesure de contrôler la transmission des agents morbides. Il infectera toutes les personnes avec lesquelles il entrera en contact, y compris les habitants d'Île Un. Il est fort possible que nous y passions tous.

Bahjat avait envie de s'asseoir, elle aussi, mais il fallait absolument tenir Hamoud en main autant que faire se pouvait, faute de quoi ils auraient bientôt un fou furieux sur les bras.

— Vous avez les moyens de couvrir la colonie en totalité, dit-elle au Dr Cobb. Trouvez-le. Où est-il allé ?

Cobb désigna les écrans d'un geste circulaire.

— Trouvez-le vous-mêmes. Vous avez autant de chances que moi d'y arriver.

Poussant un grondement, Hamoud sortit son pistolet de l'étui et en frappa le vieil homme au visage. Cobb bascula et s'écroula pesamment sur le sol.

— Imbécile ! s'écria Bahjat. Quand donc apprendras-tu...

— Silence, femme ! rugit Hamoud. (Du sang maculait la crosse du pistolet qu'il tenait par le canon.) Je le retrouverai, ce traître, moi. Qu'on m'amène l'Anglaise. Et en vitesse !

David n'avait pas eu l'intention de cacher sa présence aux terroristes, une fois réfugié dans le labo de biochimie, mais il avait un certain nombre de choses à faire avant tout.

Le labo occupait tout le volume du module. C'était un vaste et fantasmagorique paysage de ballons de verre remplis de liquides bouillonnants, de tubulures de plastique, de bacs d'acier miroitants, de canalisations, d'étranges objets de cristal au milieu desquels serpentaient de noires passerelles métalliques. Le royaume du magicien d'Oz, c'était le nom que David lui

avait donné autrefois. Mais la sorcellerie à laquelle ces lieux étaient voués était bien réelle et elle pouvait faire toute la différence entre la vie et la mort.

Cette forêt de chrome et de verre était dominée par le poste de contrôle, une sorte de nacelle encombrée de bureaux, de terminaux d'ordinateurs et d'écrans. Les fenêtres étaient inclinées selon un angle qui permettait de surveiller les instruments et les appareillages qu'elles dominaient. Des portes s'ouvraient sur les passerelles qui s'enchevêtraient et faisaient des méandres à travers la scintillante jungle technique qui se déployait en contrebas. Les épaisses entretoises maintenant le module s'entrecroisaient juste au-dessus de la nacelle.

Les consoles assuraient le contrôle global de l'environnement, depuis la température de l'air jusqu'à la vitesse de rotation du module, et, par conséquent, de la gravité artificielle à laquelle le laboratoire était soumis. David passa une demi-heure à programmer l'ordinateur de bord et à s'assurer qu'il pouvait lui donner ses instructions par l'entremise de son communicateur implanté.

Quand il en eut terminé, il s'installa devant le téléphone vert, sortit de sa ceinture le pistolet qu'il avait confisqué à Bahjat, le posa sur le bureau et composa le numéro du Dr Cobb.

Ce fut le visage crispé et frénétique de Hamoud qui se forma sur l'écran.

— C'est toi ! s'exclama le chef des terroristes dont les traits trahissaient à la fois la colère, le soulagement et la peur.

— Où est le Dr Cobb ? lui demanda David.

— Où es-tu, toi ?

— Où est le Dr Cobb ? répéta le jeune homme, pris d'une soudaine appréhension. Que lui avez-vous fait ?

Le champ de vision s'élargit et David vit alors Leo qui soutenait Cobb. Le front du vieillard était entaillé. Ses cheveux étaient poissés de sang et il avait aussi du sang sur la joue. Ses lèvres gonflées étaient tuméfiées.

Du coup, David vit rouge mais, et il en fut le premier surpris, la brûlante fureur qui s'était emparée de lui s'apaisa instantanément, remplacée par une haine calme, lucide, implacable, aussi profonde et glacée que l'espace interstellaire.

— Si tu ne nous révéles pas l'antidote à la maladie que tu nous as communiquée, nous tuerons le vieux, dit Hamoud.

— Vous savez donc que je vous ai contaminés ?

— Oui. Et tu vas nous guérir ou le viocard mourra. Douloureusement.

— Où est Bahjat ?

— Elle est tombée en syncope.

Le champ de la caméra du vidéophone était assez large pour que les mains de Hamoud fussent visibles. Elles tressaillaient. Leo, lui aussi, était agité de tremblements. Cobb avait l'air d'une poupée de son entre ses bras. Il n'était qu'à peine conscient.

Deux guérillers poussèrent Evelyn dans le champ. Elle paraissait également mal en point.

— Elle aussi mourra. Douloureusement. Et tous les habitants de la colonie, l'un après l'autre, si tu ne nous indiques pas le traitement.

— Vous n'aurez pas le temps, dit David en secouant la tête. Vous serez tous morts dans quelques heures sans avoir pu tuer beaucoup de monde. Le Dr Cobb est âgé. Quant à l'Anglaise... (Il se força à hausser les épaules avec désinvolture.) Que m'importe ? Vous êtes plus attaché à elle que moi.

Hamoud assena un coup de poing sur le clavier.

— Où est-tu ? Quel est le traitement ?

— Il n'y en a pas. Pas pour vous, en tout cas. Vous êtes condamné. Je pourrai peut-être sauver les autres, mais pas vous, Tigre. Vous allez mourir. Douloureusement.

Les prunelles du terroriste luisaient comme les flammes de l'enfer.

— Si je meurs, elle mourra aussi. Bahjat... Shéhérazade. Je lui trancherai la gorge moi-même.

David se pencha en avant.

— Espèce d'ordure...

— Je la tuerai, fit Hamoud dans un âpre soupir. Tu ne la guériras pas. Tu ne la reverras plus vivante... jamais. Je la détruirai.

Les épaules de David s'affaissèrent et il murmura avec accablement :

— Je suis dans le labo de biochimie : Le module de service tout à côté de l'hôpital. Dites aux contrôleurs de mettre une navette à votre disposition et de vous y expédier. Le sérum dont vous avez besoin est là.

Dans la seconde qui suivit, Hamoud coupa la communication et l'écran redevint opaque.

David se redressa dans le fauteuil de plastique et sourit.

*CENTRAL DISTRIBUTION DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE : Le champ de capteurs principal est totalement hors service. Nous ne recevons plus un watt.*

*OFFICE NATIONAL DE RÉPARTITION DE L'ÉNERGIE : Vous n'êtes pas les seuls. Toute la zone nord-est est en panne. Le Canada aussi.*

*C.D.N.A. : Il faut que vous fassiez quelque chose. Vite. On a une température au-dessous de zéro, ici.*

*O.N.R.E. : On travaille la question.*

*C.D.N.A. : Mais avec quoi, bon Dieu ? Ils ont coupé les satellites.*

*O.N.R.E. : Pas tous. Les capteurs de l'Arizona fonctionnent à pleine charge.*

*C.D.N.A. : Ah bon ? Eh bien, dérivez un peu de courant sur nous et dépêchez-vous. Les gens claquent de froid dans le secteur. Il a neigé et...*

*O.N.R.E. : Il faut pour cela que le Gouvernement mondial nous donne le feu vert.*

*C.D.N.A. : Quoi ?*

*O.N.R.E. : Nous ne pouvons pas vous approvisionner sans l'autorisation du G.M. Nous avons déjà été obligés de délester le courant que nous envoyons normalement sur le Mexique et...*

*C.D.N.A. : Le Mexique et le Gouvernement mondial, on les emmerde ! Il nous faut cette énergie tout de suite !*

*Extraits de Congressional Record,  
lus en séance par Alvin R. Watts,  
représentant du Nouveau-Mexique, 15-12-2008.*

Bahjat était allongée sur une couchette quand elle revint à elle. Elle se sentait faible, elle avait mal à la tête et une douleur sourde la lancinait chaque fois qu'elle respirait. Elle tourna la tête. L'Anglaise était étendue sur la couchette voisine. Elle n'avait pas l'air plus brillant.

— Que m'est-il arrivé ?

Evelyn lui décocha un regard vitreux.

— Vous vous êtes évanouie dans la salle d'observation. David nous a transmis je ne sais quelle maladie épouvantable.

— Je sais. Où...

— Nous allons le rejoindre. Il est dans un laboratoire de biochimie, un module en orbite à une certaine distance de la colonie proprement dite.

Bahjat sourit faiblement.

— David... il nous a tous détruits.

— Non. Il a dit qu'il a le moyen de nous soigner.

— Vous le croyez ?

— Oh oui !

— Vous l'aimez.

Evelyn passa une main lasse sur ses yeux larmoyants et murmura :

— Mais c'est vous qu'il aime.

— Il vous l'a dit ?

— Oui.

Bahjat essaya de changer de position pour être un peu plus confortable mais le harnais de sécurité qui l'enserrait l'en empêcha et la douleur qui lui arrachait les poumons s'intensifia.

— Ça aurait pu être merveilleux, David et moi, fit-elle, plus pour elle-même que pour Evelyn. Mais c'était impossible.

— Il vous aime, répéta la journaliste. Moi, il ne m'a jamais aimée.

— Qu'est-ce que cela change ? Nous serons tous morts demain ou dans une heure.

— Non, c'est faux. David...

— Je suis morte il y a des mois. Dans l'explosion d'un hélicoptère. Ce qui m'est arrivé depuis n'a été qu'un rêve... ce n'était pas réel. Depuis des mois, je suis morte et je rêve.

— Une explosion d'hélicoptère ?

— Qui a tué l'homme que j'aimais. Je suis morte en même temps que lui.

— Hamoud m'a parlé d'une explosion d'hélicoptère...

La douleur s'apaisait un peu et Bahjat se demanda si c'était le signe précurseur de la fin.

— Nous allons tous mourir, il n'y a rien à faire. Tous.

— Oui, il a fait allusion à une explosion d'hélicoptère. Il y a eu une victime, un architecte, me semble-t-il...

— Oui, l'architecte. (Bahjat se rendait compte que sa voix était pâteuse.) Mon architecte.

— Il a été tué dans l'explosion.

Bahjat avait l'impression que son corps flottait, sans poids, dans l'obscurité.

— Il est mort à cause de moi.

— C'est Hamoud qui l'a tué. (La voix d'Evelyn était estompée, lointaine et caverneuse.) Il l'a assassiné... pour vous.

Bahjat eut un infime haussement d'épaules.

— Nous avons tous du sang sur les mains. Nous sommes tous des assassins.

— Mais Hamoud a commis ce meurtre de sang-froid. C'était une exécution. Il l'a accompli pour vous. Il me l'a dit.

— Non... (Bahjat s'entendait à peine parler.) Ce n'était pas un meurtre. Nous sommes en guerre. Ce n'est pas vraiment un meurtre. Pas vraiment. Je veux dormir maintenant. Dormir... il faut que je dorme. Je suis tellement fatiguée...

*Le pire, c'est l'attente.* Assis devant l'écran dans le poste de contrôle du laboratoire, David surveillait l'approche de la navette qui glissait lentement à travers le vide.

D'un mouvement impatient, il fit pivoter son siège pour atteindre le téléphone et tapa l'indicatif du centre de contrôle satellites. La carte de situation s'afficha sur l'écran. Aux U.S.A., tous les États du Nord étaient privés de courant. Le Canada n'était plus qu'une tache d'un rouge maussade. La quasi-totalité de l'Europe était en panne. Et la zone rouge s'était dilatée : elle englobait maintenant une grande partie de la Russie, depuis la « riviera des Travailleurs » sur la mer Noire jusqu'aux ports d'Arkhangelsk et de Mourmansk pris par les glaces.

Une fois encore – c'était au moins la vingtième –, il composa le numéro du Dr Cobb et, ce coup-là, le visage meurtri du vieil homme lui apparut.

— Vous êtes vivant !

La tension de David était presque tangible dans sa voix.

Cobb plissa le front et grimaça.

— Ce n'est pas la faute du F.R.P., en tout cas. Dès qu'il a su où tu étais, Hamoud a filé

comme un pet sur une tringle.

— Avec Bahjat et les autres ?

— Ils sont tous partis. Je présume qu'ils viennent te rejoindre.

David scruta son interlocuteur.

— Vous devriez vous faire examiner. Vous êtes probablement commotionné.

Cobb agita un doigt osseux de droite à gauche.

— Je ne peux pas sortir. Les issues sont gardées. Personne n'est autorisé à les franchir ni dans un sens ni dans l'autre en dehors de ces forcenés du F.R.P.

— Mais comment vous sentez-vous ?

— En voilà une question ! J'ai mal à la tête. Et à la bouche. J'ai dépensé une fortune en soins de dentisterie préventive depuis que j'ai l'âge d'homme pour garder mes dents et, maintenant, ce paltoquet d'Arabe m'en a fait sauter deux.

— En tout cas, vous êtes vivant.

— À moins que tu m'aies contaminé avec les bestioles que tu leur as repassées.

David opina.

— C'est une bactérie qui s'attaque aux poumons. La période d'incubation de la maladie qu'on appelait le « mal du légionnaire », je ne sais d'ailleurs pas pourquoi, l'ordinateur est muet là-dessus, est de quelques jours. La mort survient au bout d'une centaine d'heures si l'on n'administre pas les antigènes spécifiques au patient.

Cobb ouvrit toute grande sa bouche tuméfiée.

— Eh bien toi, on ne peut pas dire que tu fais le détail ! Ils vont tomber comme des mouches.

— En effet.

— Ce n'est vraiment pas la charité qui t'étouffe !

— Cela vaut mieux que le massacre de toute la colonie ou que l'interruption de l'alimentation de la Terre en énergie.

L'argument n'eut pas l'air de convaincre Cobb.

— Et que va-t-il arriver quand ils débarqueront dans ton module avec des mitrailleuses ? Le dénommé Hamoud, alias Tigre, n'est que légèrement atteint. Tu n'es pas le seul être au monde à être invulnérable. Il y a aussi des immunités naturelles, tu sais.

Les mâchoires de David se nouèrent.

— Je m'occuperai de Hamoud quand il sera là.

— Un vrai dur, fit Cobb avec un reniflement de mépris.

— Je le serai autant que je devrai l'être.

— Bigre ! s'exclama le vieil homme avec un sourire en coin. C'est peut-être vrai, au fond. J'ai fait sortir un gamin de cette boîte à sardines et c'est un homme qui y est revenu.

— Comment ça, vous m'avez fait sortir ! protesta David. Il a fallu que je mette le paquet ! Comme pour m'évader d'une prison.

— Tu crois donc vraiment que tu aurais filé si je ne l'avais pas voulu ? Il était temps que tu voies le monde de tes yeux, mon garçon.

David, interloqué, étudia le visage couturé et meurtri, les yeux aigus de son interlocuteur. Cobb disait-il vrai ?

— Dans ce cas, pourquoi ne m'avez-vous pas tout bonnement donné quartier libre ? Pourquoi avez-vous joué cette comédie ?

— Parce qu'il fallait que ce soit toi qui décides de prendre le large, pas moi. Si tu étais parti parce que je t'en avais donné l'ordre, tu aurais jeté un bref coup d'œil sur quelques grandes villes, visité quelques centres scientifiques et quelques universités, et tu serais revenu quinze

jours plus tard.

David s'apprêtait à jurer ses grands dieux que non, mais Cobb enchaîna :

— Quand un oisillon quitte le nid, c'est lui qui doit le décider, pas papa-maman. Les enfants en veulent toujours à leurs parents avant d'avoir le cran de voler de leurs propres ailes. Il était nécessaire que tu sautes toi-même à l'eau.

— Moi-même, vraiment ! J'ai plutôt l'impression que c'est vous qui avez tiré les ficelles... comme d'habitude, grommela le jeune homme.

— Non, pas vraiment. Tu as pris tes responsabilités. Je me suis borné à faire naître l'occasion. Et maintenant, tu es un adulte. Fort, sûr de lui, coriace. Ta graisse de bébé a fondu, fiston. C'est un homme qui est revenu.

— Je n'avais guère le choix.

— Bien sûr. Mais tu es revenu parce que tu as compris à quel point Île Un est importante pour l'avenir de la race humaine.

— Pour son présent, vous voulez dire !

— Pour son avenir, mon garçon, pour son avenir ! Est-ce que cela compte, toutes ces billevesées ? (Cobb avait haussé le ton et son expression s'était durcie.) Bon, ces insensés du F.R.P. vont couper les satellites solaires quelques jours, voire quelques semaines, mais qu'est-ce que cela change ?

— Des multitudes de morts. Une paille !

— Fadaises ! Écoute-moi. Tu demandais quel pouvait bien être le chaînon manquant, tu te rappelles ? Quand tu étais prévisionniste. Tu te rendais compte de l'importance qu'Île Un présente aujourd'hui pour les consortiums, mais tu ne voyais pas l'importance qu'elle aura demain.

— Vous voulez dire... en fournissant des quantités d'énergie toujours accrues à tous les peuples de la Terre et pas seulement...

— Tu parles comme un enfant, le coupa sèchement Cobb. Ce n'est pas du tout cela. Écoute-moi, je te dis ! Île Un est un commencement, un tremplin. Nous sommes Indépendance Missouri, à l'heure où les pionniers américains ouvraient la piste de l'Oregon dans leurs chariots bâchés. Nous sommes le port de Palos à l'heure où Christophe Colomb mettait la voile à destination du Nouveau-Monde. Nous sommes Cap Canaveral à l'heure où les premiers astronautes s'envolaient pour la Lune !

— Du calme ! Ne vous excitez pas comme ça.

— Du calme ? Mes fesses ! Ne comprends-tu pas ? Île Un est le premier pas que fait réellement l'homme dans l'espace. Nous ferons en sorte que l'espèce humaine essaime dans tout le système solaire. Alors, nous n'aurons plus rien à craindre. Quoi qu'il advienne de la Terre, si stupides et myopes soient les Terriens chez eux, nous serons assurés de survivre. Les êtres humains vivront ici, en L4 et en L5, sur la Lune, dans les colonies extra-martiennes, au milieu des astéroïdes... nous peuplerons le système tout entier ! La dispersion... c'est la clé de la survivance pour l'Homme. Nous nous éparpillerons à travers l'espace, dans l'immensité de l'univers qui est notre patrie. Un système solaire débordant de ressources naturelles et d'énergie nous attend. Qui a besoin de la Terre ?

Exalté par cette vision grandiose, le vieil homme haletait.

— Survivre par la dispersion ? murmura David.

— Oui ! balbutia Cobb qui continua sur un débit haché : Que crois-tu que j'ai fait ici... avec les premiers modules-usines, le matériel de construction, les baraques originelles que l'on a édifiées pour les équipes de bâtisseurs ? Garrison ne comprend pas. Aucun des membres du directoire n'a jamais rien deviné. Je les ai utilisés. Je me sers d'eux pour... pour préparer la

première expédition à destination de la ceinture des astéroïdes. Il y a là des mines d'or, mon garçon. Du fer, du nickel, de l'eau, du carbone, de l'azote... tout ce qui est nécessaire aux gens pour vivre. Nous allons construire une colonie mobile et prendre le large, explorer les astéroïdes – comme Marco Polo, comme Henri Hudson, Magellan ou Drake. Les colons navigueront pendant des années. Ils devront se suffire à eux-mêmes et être assez nombreux pour créer une communauté, un groupe de familles...

— Je comprends.

Oui, David comprenait enfin. Parfaitement. Le projet de Cobb lui apparaissait de façon claire, il comprenait comment tout s'imbriquait. *Il a programmé les mille prochaines années de la race humaine !* Mais il voyait aussi la paille dans l'acier, le point faible de ce plan qui ferait s'écrouler tout l'édifice... à moins que lui, David, ne réussisse à l'éliminer.

Il y eut une soudaine secousse. C'était la navette qui s'amarrait au sas.

— Ils sont là, annonça-t-il à Cobb. Il faut que je règle cette question d'abord. Sans quoi, nous ne pourrions jamais préparer le moindre avenir pour la race humaine.

Hunter Garrison se réveilla lorsque les miroirs extérieurs pivotèrent automatiquement pour capter les premiers rayons de soleil d'une nouvelle journée. Tous les muscles, toutes les articulations de son corps usé étaient douloureux. Le sol, sous lui, était dur, humide et froid.

Il se dressa sur son séant en grognant et resta longtemps dans cette position en battant des paupières, ses yeux chassieux fixés sur l'épais et sombre feuillage qui l'entourait. Il avait l'impression que l'inquiétante pénombre l'engloutissait. On ne voyait pas à plus d'un mètre et, s'il levait la tête, la masse des ramures et des lianes enchevêtrées faisait écran.

Quand il se rendit compte qu'Arlène était invisible, ses mains se mirent à trembler. Il l'appela mais seul un soupir rauque et grinçant sortit de ses lèvres.

— Arlène !

Il avait peur. Jamais il ne l'aurait avoué à quiconque mais il avait peur des truands qui s'étaient introduits chez lui. Il avait peur et sa solitude l'accablait.

— Arlène ! Où es-tu ? Qu'est-ce qu'ils t'ont...

Un bruit dans les fourrés le fit sursauter mais c'était seulement elle qui se frayait un chemin à travers la végétation, une grande fille athlétique et saine. Elle portait maintenant un short très court et un T-shirt blanc qui lui moulait la poitrine. Elle était échevelée mais souriante.

— Tout va bien. Ils sont partis. On peut rentrer.

Elle aida Garrison à se lever.

— Tu es sûre qu'ils sont partis ?

— J'ai vérifié avec Mongenstern et les autres. Tous les terroristes ont regagné le maître cylindre, il n'y en a plus un seul dans le B. Ici, tout est calme... pour le moment. St. George va venir avec quelques-uns de ses bonshommes pour nous aider à défendre la maison.

Garrison trébucha sur une racine noueuse et Arlène l'agrippa par les épaules pour qu'il ne tombe pas.

— Tu dois te dire que je suis la reine des pommes, hein ? C'est moi qui ai armé ces guérilleros, c'est grâce à mon argent qu'ils sont venus ici.

— Vous n'êtes pas le seul à avoir financé le F.R.P.

— Je croyais qu'on serait en sécurité ici, loin d'eux, marmonna Garrison. Ils auraient renversé le Gouvernement mondial... ça se serait passé sur la Terre, loin. Ils ne pouvaient rien nous faire sur Île Un...

— Ne vous cassez pas la tête. Je vous dis qu'ils sont repartis. Ils ne reviendront peut-être

pas.

— Si, ils reviendront.

— Vous avez été formidable, fit Arlène en le serrant plus fort. Vous étiez prêt à m'échanger contre vos collections.

— Je... (Garrison lui décocha un coup d'œil aigu. Le visage d'Arlène était rayonnant.) J'ai perdu un instant la tête, c'est tout, grommela-t-il. Je n'aurais jamais fait ça si...

— Vous l'avez quand même fait. Vous étiez décidé à leur donner ce que vous possédez de plus précieux pour me sauver.

— Arrête de larmoyer comme ça, bougonna Garrison.

— C'est bon, je me tais.

Mais elle avait l'air radieuse.

— Assez de simagrées !

Elle éclata de rire.

— Vous êtes loin d'être aussi mauvais que vous vous le figurez, si vous voulez mon avis.

— Et loin d'être aussi malin. Je me suis conduit comme un imbécile, comme le dernier des ânes. Quel idiot j'ai été ! Les regarder s'entre-tuer, c'est une chose... Quand ils envahissent votre demeure...

— Désormais, nous serons prêts. Nous serons protégés.

Garrison secoua la tête avec lassitude.

— Mais il n'y a pas d'endroits où se cacher ! Où veux-tu qu'on aille pour qu'ils ne nous trouvent pas ? Il n'y a pas d'endroits *où se cacher*, nulle part...

*Un demi-million d'années passées à débusquer les bêtes par monts et par vaux, dans la chaleur et dans le froid, en plein jour et de nuit, ont fait acquérir à nos ancêtres l'équipement dont nous avons encore terriblement besoin pour abattre le dragon qui rôde aujourd'hui sur la Terre, épouser la princesse de l'espace et vivre heureux dans les clairières aux biches d'un monde où chacun sera éternellement jeune et beau.*

*Mais le doute assombrit cette vision paradisiaque. Les chasseurs qui tuaient les mammoths et surpassaient les fauves en astuce étaient des hommes dans la fleur de l'âge. Ils atteignaient rarement cinquante ans. Ceux qui parvenaient à cet âge vénérable finissaient leurs jours devant le feu de camp pendant que leurs fils et leurs petits-fils couraient la proie. Ils avaient pour fonction d'enseigner la sagesse des anciennes méthodes à leurs cadets... La souplesse d'esprit ne leur était pas nécessaire.*

*Elle l'est pour leurs descendants. Les barbons qui siègent aux conseils des nations d'aujourd'hui ont besoin d'autre chose que de la sagesse des jours anciens. Il leur faut être capables de se dépouiller des modes de pensée de leur jeunesse aussi prestement qu'Ona se défait de sa peau de bête quand il s'agenouille pour bander son arc...*

*Ces vieillards ne peuvent-ils pas se rendre compte que... le passeport pour une vie nouvelle est à portée de la main, qu'il leur suffit de le demander mais seulement à condition de renoncer à la prudence traditionnelle des hommes politiques... d'acquérir un esprit aussi audacieux et aussi flexible que celui du chasseur qui traque l'ours ?*

*Ne peuvent-ils comprendre que l'alternative au changement culturel n'est pas la perpétuation du statu quo mais l'échec d'une expérience cosmique, la fin des grandes aventures humaines ?*

*Carleton S. Coon,  
The Story of Man,  
Alfred A. Knopf éd., 1962.*

Sortant du poste de surveillance, David s'engagea sur l'entrelacs de passerelles suspendues qui serpentaient entre des cornues de la taille de barils d'essence et des tubulures de métal gercées de buée.

*Réduire toutes les sources lumineuses de l'aire de travail au tiers de leur intensité normale,* subvocalisa-t-il dans son communicateur buccal.

Les panneaux luminescents pâlirent et la cristallerie féerique du laboratoire se mua en une sombre forêt enchantée.

*Toutes communications radio et vidéophoniques avec l'extérieur sont interdites,* ordonna-t-il.

Il entendit l'ordinateur lui répondre en entonnant sa mélodie crépitante et il hocha la tête avec satisfaction : ses implants lui permettaient de contrôler tous les systèmes du module.

Les lumières de la nacelle continuaient de briller de tout leur éclat et, tapi dans l'ombre qui noyait la passerelle, il voyait distinctement l'intérieur du bureau à travers sa large fenêtre.

*Les voici.*

Leo, Evelyn, Hamoud et Bahjat entrèrent dans le poste par la trappe d'accès du sas encastrée dans le plafond et descendirent lentement l'échelle. *Ils avaient tellement hâte de se faire soigner qu'ils ne se sont fait accompagner par personne*, pensa David. *Ils n'ont sans doute même pas dit aux gens du F.R.P. qu'ils sont contaminés. Pour éviter la panique.*

Les nouveaux venus regardaient autour d'eux, Hamoud visiblement furieux, Evelyn pâle et l'air épuisé. Leo s'écroula dans le fauteuil le plus proche. Seule Bahjat eut l'idée de se pencher à la fenêtre pour examiner le labyrinthe de tubes et le fouillis d'appareils encombrant le laboratoire. Elle avait du mal à tenir sur ses jambes et sa tenue était débraillée mais elle remarqua le pistolet que David avait laissé devant le téléphone et elle s'en empara.

*Sceller le sas. Directives à l'intention de la tour de contrôle : récupérer la navette.*

Il n'y eut que quelques déclics et quelques vibrations qui passèrent inaperçus des arrivants quand, automatiquement, le tambour du sas se referma et que la petite embarcation mit le cap sur le maître cylindre.

*Maintenant, aucun d'entre nous ne peut plus s'échapper.*

— Où est-il ? brailla Hamoud.

— Je suis là, dit David en approchant d'une flaque de lumière qui éclaboussait la passerelle.

La première réaction du terroriste fut d'essayer de fracasser la baie d'un coup de crosse mais l'arme ne fit que rebondir contre le plastoverre anti-explosions, désarticulant presque le bras d'Hamoud, brutalement ramené en arrière.

— Leo ! appela David. C'est vous qui êtes le plus mal en point. Venez. Je vais vous montrer où sont les produits dont vous avez besoin.

Le Noir bondit hors de son siège et se rua sur la porte donnant sur la passerelle. Hamoud voulut l'arrêter mais Leo le repoussa et sortit. Il n'avait pas lâché son fusil.

— Si c'est pas la bonne came, tu le regretteras, fit-il d'une voix de rogomme.

— N'ayez pas peur, lui répondit David.

Hamoud était sur le seuil de la porte.

— L'antidote ! Je veux l'antidote !

Leo se retourna à moitié de sorte que l'arme qu'il tenait négligemment dans son poing de Titan se pointa sur l'Arabe et il gronda :

— Moi d'abord, mon pote. Mon problème est plus grave que les vôtres.

— Restez dans le bureau, lança David à Hamoud. Je vous apporterai ce qu'il vous faut en revenant.

Le colosse le rejoignit en traînant les pieds.

— Bon. Alors, mes médicaments, où qu'ils sont ?

— Par ici.

Côte à côte, ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt de cristal. David nota que le visage de Leo ruisselait de sueur et que ses mains tremblaient. *Quand même, il ne va pas être facile de le maîtriser*, songea-t-il.

La passerelle faisait des méandres. Ils contournèrent d'immenses cylindres nickelés, des demi-sphères bourdonnantes d'où émanait de la chaleur, des objets aux formes torturées qui chuintaient et scintillaient dans la pénombre du laboratoire.

— C'est ici, dit enfin David.

Leo fit halte, semblable à une sombre montagne, et regarda tout autour de lui. Solidement campé sur ses pieds légèrement écartés, il se tenait inconsciemment prêt à foncer dans n'importe quelle direction. Le fusil était braqué vers le bas mais David était conscient que le géant pouvait le relever et vider le chargeur d'une chiquenaude.

— Ici ?

Impressionné, Leo parlait d'une voix assourdie. Le métal s'enlaçait au verre. Des conduits plastiques polychromes couraient au-dessus d'eux. Et, sous leurs pieds, d'énormes récipients béants gargouillaient et glougloutaient. La chaleur était étouffante. Même David transpirait.

Il fit signe que oui tout en subvocalisant : *Attention ! Manœuvre d'urgence. À mon top, réduire la vitesse de rotation du module au dixième de sa valeur actuelle.*

— Comment ça, ici ? fit Leo en le dévisageant. Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment que je me la filerai dans le corps, ma came ? En plongeant dans une de ces bassines ?

— Non. Ce dont vous avez besoin vous sera administré à l'hôpital, dans le module d'à côté. Je voulais seulement que vous voyiez que les produits sont bien là. Vous les aurez... quand vous m'aurez donné ce fusil.

D'un geste brusque, Leo le pointa sur la poitrine du jeune homme.

— Tu m'as doublé.

— Non, Leo, je vais vous sauver la vie. Mais il faut que vous vous rendiez d'abord. C'est la raison pour laquelle je voulais que vous soyez seul.

Leo arma son fusil.

— Je te tuerai s'il le faut.

— Ce serait vous suicider. Personne ne peut plus quitter le module. Il est scellé et la navette à bord de laquelle vous êtes venus est repartie.

— Saleté de cul-blanc pourri !

Leo voulut balancer un coup de crosse à David mais celui-ci esquiva et plongea, visant les jambes du géant qui perdit l'équilibre. Le coup partit tout seul dans un grand fracas de verre pulvérisé et de plomb sonnante sur le métal.

— Top pour la réduction ! ordonna David en se relevant et en bondissant par-dessus la rambarde.

Leo, à genoux, se tourna vers lui, tenant son fusil à deux mains.

À l'extérieur, les petits réacteurs de correction de la rotation s'embrasèrent et la vitesse de rotation du module se trouva brutalement ramenée au dixième de sa valeur, et, à l'intérieur, la gravité diminua dans les mêmes proportions. C'était comme d'entrer dans une cabine d'ascenseur ultra-rapide qui descend d'un seul coup.

David avait bien calculé sa trajectoire. Il passa par-dessus la main courante et décrivit une lente et langoureuse parabole qui l'amena juste à la hauteur d'une entretoise en saillie sous la passerelle. Il l'agrippa et, suspendu par les mains, progressa comme un singe à la force du poignet jusqu'au bord opposé de celle-ci.

Déséquilibré par la soudaine absence de pesanteur, Leo avait été éjecté dans le vide. David se hissa sur la passerelle et se fendit pour le saisir à bras-le-corps. Le Noir comprit qu'il allait s'écraser sur un énorme ballon de verre et son vieil instinct de footballeur joua : il rentra la tête dans ses épaules. Le choc fut cependant violent et il rebondit en agitant les bras et les jambes comme des fléaux. Mais il n'avait pas lâché son fusil.

David, entraîné depuis l'enfance aux sports sous gravité nulle prit appui sur la cornue comme un nageur qui fait demi-tour en atteignant le bord du bassin et son élan le projeta contre Leo qu'il heurta par derrière.

— Laissez-moi vous aider, sapristi ! lui dit-il.

Leo, suffoquant, se contorsionnait et se débattait comme un beau diable en s'efforçant d'interposer son arme entre lui et David.

— J'ai jamais vu un seul putain de cul-blanc à qui un homme noir pouvait faire confiance ! Mais David restait opiniâtrement collé à son dos.

— Je n'ai pas l'intention de vous tuer. Vous m'avez sauvé la vie plus d'une fois... Je veux

vous rendre la pareille. Si vous ne me laissez pas...

Ce fut alors que Leo poussa un cri à glacer le sang, un hurlement animal où la douleur se mêlait à l'effroi et dont les surfaces de métal et de verre qui se bouscullaient autour des deux hommes répercutèrent l'écho. Il se plia en deux tandis que du sang lui jaillissait du nez et le fusil se mit à dériver en tournoyant.

*Seigneur ! C'est la crise cardiaque !*

Leur lente chute dans le vide les précipitait l'un et l'autre vers un ballon rempli d'un liquide bouillonnant. Rien n'existait plus pour Leo que la souffrance qui le déchirait. Tout en tombant, il lançait des ruades et se griffait les épaules et la poitrine.

D'une torsion, David modifia légèrement la trajectoire de leurs deux corps enlacés et ils télescopèrent la paroi du récipient. Le jeune homme fut pris en sandwich entre la surface de métal brûlante et Leo convulsé par la douleur. Ils retombèrent sur le sol en glissant le long du ballon.

Leo demeura prostré. Chacun de ses muscles était contracté et il pleurait des larmes d'agonie. David, qu'il écrasait sous sa masse, parvint à se dégager, l'échine meurtrie et ankylosée. Il entendait cliqueter le fusil qui n'était pas encore arrivé au terme de sa course. Ce fusil, il le lui fallait.

Mais Leo allait mourir. Il se tordait sur le sol, il étouffait, des gémissements étranglés s'échappaient de sa gorge haletante.

*Je récupérerai ce fusil plus tard.* À l'aide de son communicateur, David localisa le poste mural de première urgence le plus proche, puis il s'élança le long des hautes et sombres cornues pour l'arracher à son support et revint sur ses pas. Le communicateur le mit en liaison avec l'ordinateur médical de secours du module. Il se hâta de poser le masque à oxygène sur le visage de Leo, lui injecta le produit voulu dans le bras à l'aide d'une seringue aérosol et lui fit un garrot aux deux jambes pour décongestionner les extrémités.

— Ça va s'arranger, ne cessait-il de répéter. Ça va s'arranger.

— Espèce de... taré de Blanc ! hoqueta Leo.

— Espèce d'abruti de Noir, riposta David. Tous ces massacres... à quoi cela vous a-t-il menés ?

— C'est... c'est notre pays, mon pote.

Le masque assourdissait la voix du colosse mais David qui s'affairait à lui injecter d'autres drogues directement dans la poitrine était assez près de sa bouche pour comprendre clairement ce qu'il disait.

— C'est notre pays... pas seulement le leur. Mais ils nous refusaient ce qui nous revenait. On voulait... reprendre... ce qui nous appartient.

— En mettant tout à feu et à sang ? Ça n'a pas de sens.

— Qu'est-ce que... tu peux savoir... cul-blanc ? Essaie donc... d'être noir... depuis deux cents ans...

La voix de Leo mourut et ses paupières se fermèrent. Mais David qui continuait à s'activer fébrilement sur le géant inerte ne s'en aperçut pas.

Derrière la fenêtre de la salle de séjour, William Palmquist contemplait le tracé rectiligne des sillons qui s'étendaient à perte de vue. Les premiers épis pointaient et les labours commençaient à verdir. Mais personne, ni hommes ni machines, ne travaillait dans les champs désertés.

— Reviens te coucher, chéri, cria Ruth depuis la chambre. Tu n'as pas fermé l'œil de la nuit.

— J'arrive.

Mais il ne pouvait pas s'arracher à sa fascination et ce fut finalement Ruth qui le rejoignit, une blouse rose jetée sur les épaules. Quand elle posa sa tête sur sa poitrine, William sentit la tiédeur du corps de sa jeune femme.

— Viens, Bill. Tu sais qu'ils nous ont dit de ne pas bouger tant que le calme ne sera pas rétabli.

Palmquist secoua la tête.

— Mais la récolte ne peut pas attendre ! Il y a du travail à faire. C'est une phase importante du cycle de la germination.

— Tu ne me laisseras pas toute seule, hein ?

Il la prit par la taille.

— Bien sûr que non. Mais...

— Personne n'est allé aux champs.

— Je sais... Oh ! Regarde !

Ruth se raidit quand elle vit ce qu'il lui désignait : un terroriste en treillis vert olive qui avançait le long du chemin en lisière des champs. De la fenêtre du troisième étage où ils se tenaient, il était difficile de dire si c'était un homme ou une femme mais ils distinguaient parfaitement le fusil automatique au long canon du guérillero.

— Il se dirige vers notre immeuble, murmura Ruth, et la terreur perçait dans sa voix.

William la serra plus fort contre lui tout en faisant mentalement l'inventaire de ce qui, dans l'appartement, pourrait servir d'arme. Devant un fusil d'assaut, cela n'allait pas très loin.

— Mais il titube ! s'exclama-t-il.

— Il est peut-être ivre, hasarda Ruth.

— Non. On dirait qu'il souffre. Possible qu'il soit blessé.

Soudain, le guérillero s'écroula, face contre terre, tandis que son fusil roulait un peu plus loin. Il ne bougeait plus.

William se rua sur la porte.

— Enferme-toi à clé dès que je serai sorti et téléphone à tous les voisins, lança-t-il à Ruth. Je vais chercher ce fusil. Peut-être qu'on pourra au moins résister.

Quand elle se réveilla, Bahjat avait le crâne taraudé par une migraine atroce. Lorsqu'elle essaya de s'asseoir, la pièce se mit à tourner vertigineusement et elle laissa retomber sa tête en arrière.

Elle avait dormi sur le bureau, un épais carnet en guise d'oreiller. La fièvre la brûlait comme quand, fugitifs, ils couraient l'Argentine, David et elle... se pouvait-il qu'il n'y eût que quelques mois de cela ? Elle avait l'impression que des années s'étaient écoulées depuis leurs errances. David lui avait alors sauvé la vie. En risquant la sienne.

Et elle était à nouveau malade. *Amants et ennemis. Au lieu de nous apporter mutuellement la vie, nous nous donnons la mort.* Elle se dressa péniblement sur son séant et s'assit sur le bord du bureau, les jambes pendantes.

Evelyn dormait, allongée par terre, la respiration oppressée, le visage moite de transpiration. Installé dans un fauteuil, pistolet au poing, Hamoud, l'œil perdu dans le vague, contemplait fixement par la baie le bric-à-brac du laboratoire.

— J'ai dormi longtemps ?

La gorge de Bahjat était sèche et irritée. Des flèches de feu lui traversaient le corps.

— Plusieurs heures, répondit Hamoud sans se retourner.

— Toujours aucun signe de lui ?

— Rien. Il n'y a pas eu le moindre son depuis les coups de feu et les cris.

Elle posa les pieds par terre avec un grand luxe de précautions. Au moment où la gravité s'était brutalement modifiée, tous trois avaient été projetés à travers la pièce. Marcher était devenu éprouvant. Chaque fois que l'on faisait un pas, on avait tendance à décoller du sol.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai la fièvre, grommela Hamoud. Mais ce n'est pas bien grave. Je suis plus robuste que presque tous les autres... plus que le géant, même.

— Il a peut-être tué David.

— Non, c'est le contraire. C'était Leo qui a crié, pas ton cher David.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'enquit Bahjat en s'accotant contre le meuble – elle était trop faible pour franchir beaucoup de distance.

— Tu es armée ?

Elle acquiesça et posa sa main sur l'étui à revolver fixé à sa ceinture.

— Oui ou non ? insista Hamoud.

— Oui, dit-elle tout haut, comprenant qu'il ne la regardait pas.

Hamoud se leva lentement, avec circonspection, comme un vieillard fragile.

— Je vais me mettre à la recherche du blondinet. Quelle que soit la maladie qu'il nous a filée, je suis moins atteint que vous autres. Je le trouverai et je le ramènerai.

— Vivant, ajouta Bahjat.

Un rictus fugitif retroussa les babines de Hamoud.

— Autant que faire se pourra.

— Sinon, nous mourrons tous.

— Toi, surveille l'Anglaise. Elle nous sera peut-être utile quand je l'aurai capturé.

Bahjat opina à nouveau bien que le mouvement attisât la douleur qui lui martelait le crâne. Hamoud avança jusqu'à la porte, posa le pied sur la passerelle et, tenant son pistolet d'une main, la rambarde de l'autre, il se mit en marche à pas prudents.

— Il est parti ? demanda à voix basse Evelyn en ouvrant les yeux.

Bahjat lui décocha un regard surpris.

— Oui.

— Il faut fuir, se mettre hors de son atteinte, fit la journaliste dans un chuchotement rauque en se dressant sur son coude.

— Comment ? Le tambour du sas est fermé et il ne s'ouvrira pas. Et on ne peut pas communiquer avec la colonie.

Evelyn s'assit. L'effort lui arracha une grimace.

— David... il nous a bloqués ici, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, rejoignons-le... avant que Hamoud ne le trouve et ne le tue. Il est notre seul espoir.

— Non, répliqua Bahjat en durcissant le ton. Nous ne bougerons pas d'ici.

— Pour que vous puissiez brandir la menace de m'exécuter si David refuse de se rendre ?

— Exactement.

Le rire naissant d'Evelyn se transforma en quinte de toux.

— Ce ne sera pas de moi que Hamoud se servira pour son chantage mais de vous. (Sa voix était grinçante. Comme Bahjat secouait lentement la tête, elle reprit :) Croyez-moi, je parle en connaissance de cause. Il a déjà menacé de vous couper en petits morceaux... C'est pour cela que David lui a dit où il s'était caché.

— Vous mentez.

— À qui David est-il le plus attaché ? À moi ou à vous ?

— La question n'est pas là.

Evelyn s'efforça non sans peine de se mettre debout et, à cette vue, la main de Bahjat se posa sur la crosse du pistolet.

— On n'a pas le droit d'être stupide à ce point-là ! fit l'Anglaise qui vacillait sur ses jambes. Il vous aime. Et il est préférable que Hamoud soit mort que vivant.

— Vous seriez ravie de détruire le F.R.P., n'est-ce pas ? Le plus beau sujet d'article qu'on puisse imaginer !

— Ne dites pas de sottises. Vous l'avez déjà détruit de vos propres mains. Quand vous étiez un groupuscule de rebelles naïfs et romantiques qui montraient le bout de leur nez ici et là, personne n'était assez impressionné pour vous éliminer. Mais, maintenant, vous terrifiez le monde entier et il vous broiera. Vous êtes devenus trop puissants, votre succès est trop complet.

— Vous croyez cela ?

— Naturellement. C'est vous – vous, Shéhérazade, Hamoud et Leo – qui avez précipité *El Libertador* dans les bras du Gouvernement mondial. Vous ne vous en rendez donc pas compte ? Chaque action du F.R.P. a provoqué une réaction de force égale et de sens opposé.

— Il n'empêche que nous tenons Île Un.

— Pas pour longtemps. David est en train de vous faire lâcher prise. Il va faire mordre la poussière à Hamoud, vous pouvez être tranquille. Pourquoi pensez-vous qu'il se soit embusqué ici et qu'il ait attendu que nous venions à lui ? S'il a eu raison de Leo, il aura encore plus facilement raison de Hamoud.

Les yeux de Bahjat s'embrasèrent. En deux bonds dignes d'un félin – c'était l'avantage de l'apesanteur –, elle fut devant la porte, sortit son automatique et tira en l'air. Les parois incurvées du module et la jungle enchevêtrée du matériel de laboratoire renvoyèrent l'écho assourdissant de la détonation.

— Reviens, Hamoud ! cria-t-elle en arabe. Reviens !

Evelyn se tourna vers la fenêtre. La silhouette sombre et trapue de Hamoud émergea de derrière un cylindre de métal. En *tout cas, il n'est pas allé bien loin*, songea-t-elle.

— Reviens ! répéta Bahjat. Vite !

— Idiote que vous êtes ! Il nous tuera toutes les deux pour obtenir ce qu'il veut.

Bahjat fit face à Evelyn.

— Hamoud est un fanatique, c'est vrai. Mais il ne me fera jamais aucun mal. Il m'aime.

— Mais comment donc ! Il vous aime tellement qu'il a assassiné votre architecte.

Bahjat ouvrit la bouche toute grande mais aucun son n'en sortit et Evelyn continua :

— Il ne vous fera jamais de mal, dites-vous ? Eh bien, sachez qu'il a tué l'homme que vous aimiez. Il me l'a avoué à Naples, une nuit où il était tellement saoul qu'il a vomi sur le lit. C'est peut-être votre père qui a commandité ce meurtre mais c'est Hamoud qui a piégé l'hélicoptère. Il a été l'exécuteur.

— Vous mentez.

La voix de Bahjat était aussi froide et tranchante qu'une lame.

— Demandez-lui donc. Il a même tout organisé pour que cela se passe sous vos yeux. Posez-lui la question.

Bahjat se tourna vers la passerelle. Hamoud était en train de revenir vers le bureau. Elle jeta un bref coup d'œil à Evelyn et, l'espace d'une seconde, sa main se crispa sur son arme.

— Je ne vous crois pas, lança-t-elle sur un ton venimeux.

Mais Evelyn avait dit la vérité, cela se voyait à son expression. *C'est bien dans les méthodes de Hamoud*, se dit Bahjat. *Il détruit tous les obstacles qui se dressent devant lui et il y prend*

*plaisir.*

Du coin de l'œil, elle discerna un mouvement et, quand elle tourna la tête, elle vit David décrire une paresseuse parabole au-dessus du fouillis des instruments et atterrir sur la pointe des pieds au milieu de la passerelle derrière Hamoud. Il avait le fusil d'assaut de Leo à la main.

— Tigre ! cria-t-il.

Hamoud pivota sur lui-même, l'arme au poing, et se pétrifia. Pendant une éternité, les deux hommes s'affrontèrent du regard à vingt mètres l'un de l'autre.

— Bahjat ! rugit Hamoud. Fais venir l'Anglaise jusqu'à la porte en lui tenant ton pétard sur la tempe.

Bahjat, immobile, ne voyait que le dos du terroriste et, plus loin, le visage crispé, exsangue de David.

— Cela ne servira à rien, laissa tomber ce dernier. Je vous ai dit que vous alliez mourir et je ne plaisantais pas.

— Eh bien, elle mourra aussi, rétorqua Hamoud. Elles mourront toutes les deux. Tu ne peux pas me tirer dessus sans que je te tue. Et, après, elles succomberont de la maladie que tu leur as passée.

Evelyn était maintenant devant la porte et le pistolet avec lequel Bahjat la tenait en respect était bien en vue.

— Lâche ce fusil ou nous y passerons tous, y compris l'Anglaise et Bahjat, reprit Hamoud. Et c'est toi qui seras responsable de leur mort.

Bahjat ne pouvait pas voir son expression mais elle entendait la note de triomphe qui vibrait dans la voix de Tigre. David la regardait. Il y avait une imploration, une supplication dans ses yeux. Enfin, il abaissa son fusil et le lâcha. L'arme tomba avec un tintement métallique.

Poussant une clameur de joie, Hamoud pointa son pistolet sur la tête du jeune homme.

Bahjat avait déjà fait feu quatre fois quand elle se rendit compte qu'elle avait appuyé sur la détente. Le corps de Hamoud, projeté en l'air, oscilla comme une marionnette en folie avant de heurter la rambarde et de retomber sanguinolent.

... Et maintenant, voici les dernières nouvelles.

*Le Gouvernement mondial n'a toujours pas fourni de détails sur la tentative du Front révolutionnaire en vue de prendre possession d'Île Un. Aucune information sur l'incident n'a été communiquée, en dehors du fait que les pertes ont été « légères » et qu'aucune personnalité du G.M. et aucune notabilité de passage n'a été ni blessée ni tuée.*

*La Société pour le Développement d'Île Un observe le même mutisme. Tout ce que l'on peut savoir est qu'un « soulèvement général » des colons a eu raison de la poignée de terroristes qui s'étaient lancés dans cette entreprise.*

*Les émissions d'énergie micro-ondes par les satellites solaires ont repris dans la journée, mettant fin à la crise qui paralysait une grande partie de l'Europe et de l'Amérique du Nord et qui a été à l'origine du décès d'au moins sept mille personnes en quarante-huit heures.*

*Kowié Bowéto, directeur par intérim du Gouvernement mondial, et le leader révolutionnaire El Libertador sont sains et saufs. Ils sont décidés à poursuivre leurs pourparlers à bord de la colonie spatiale...*

*Bulletin d'informations du soir,  
International News,  
10 décembre 2008.*

*Alors, c'est ça la politique, songeait David.*

Il représentait le Dr Cobb en traitement – le directeur de la colonie avait été contaminé par l'infection des voies respiratoires dont le jeune homme avait été le vecteur – à la conférence. Kowié Bowéto était assis à sa droite, *El Libertador* à sa gauche, Jamil al-Hachémi lui faisait face.

Le directeur du Gouvernement mondial par intérim leva au ciel une paire de mains impressionnantes.

– Mes collaborateurs ont repris le problème à maintes reprises au cours des dernières semaines – depuis que les discussions sont ouvertes. Notre position n'a jamais été intransigeante.

– Mais elle n'a pas été, non plus, tout à fait aussi souple que nous l'aurions souhaité pour notre part, contra Villanova.

Il y avait comme un sourire calculé dans les yeux gris d'*El Libertador*.

– Nous vous avons accordé l'autonomie locale.

– En échange de notre allégeance envers le Gouvernement mondial.

– Cela me paraît être une exigence tout à fait légitime.

– Uniquement dans la mesure où l'autonomie locale va de pair avec le pouvoir d'effectuer les ajustements indispensables au niveau des économies régionales.

– Mais on ne peut pas manipuler l'économie d'une nation sans bouleverser celle du pays voisin et sans que cela ait des répercussions dans le reste du monde. La prochaine fois, vous allez réclamer qu'on en revienne aux monnaies nationales !

Villanova eut un geste de protestation.

— Nullement. La monnaie mondiale convient parfaitement. Votre politique monétaire a été remarquable pour l'essentiel.

— Pour l'essentiel, répéta Bowéto sur un ton revêché.

David jugea le moment venu d'intervenir.

— Messieurs, en tant que représentant de la puissance invitante, Île Un, je suis contraint de vous rappeler que la conférence doit se terminer aujourd'hui et que le monde attend le communiqué final. Il me semble qu'il serait bon que vous mettiez l'accent sur les points qui ont fait l'objet d'un accord et que vous poursuiviez ce dialogue lors de futures rencontres.

Bowéto grommela quelque chose d'indistinct et Villanova se mit à rire.

— La vérité sort de la bouche des enfants ! s'exclama-t-il.

— Quels sont les points sur lesquels l'accord s'est fait ? demanda al-Hachémi – ce qui était une question de pure forme.

David commença à compter sur ses doigts :

— Primo, une amnistie générale et universelle sera déclarée au bénéfice de tous les membres du Front national des peuples. Aucun de ses militants ne sera poursuivi, nulle part.

— Mais toute éventuelle activité de guérilla sera impitoyablement réprimée à partir de cette date, ajouta Bowéto.

— Absolument, confirma *El Libertador*. La page des affrontements est tournée... si nous pouvons parvenir à la justice sans recourir à la force.

David coupa court :

— Secundo : l'Argentine, le Chili et l'Afrique du Sud solliciteront leur affiliation au Gouvernement mondial. Et, tertio, s'empressa-t-il de compléter, ledit Gouvernement mondial modifiera la composition de son Assemblée et ses structures régionales de façon à conférer une plus large autonomie locale aux pays membres.

— Reste encore à mettre les détails au point, dit Villanova.

Bowéto approuva du menton.

— Quarto, continua David : tout soutien occulte accordé au F.R.P. par des commanditaires privés – tous les regards convergèrent sur al-Hachémi – cessera immédiatement. À l'avenir, toute assistance fournie aux terroristes sera considérée en soi comme un acte de terrorisme et traitée comme tel.

— C'est entendu, soupira al-Hachémi.

— Je voudrais soulever un dernier point qui n'a pas été abordé au cours des discussions mais auquel Île Un attache une importance capitale.

Les trois autres se tournèrent vers David.

— Le Dr Cobb a suggéré que nous investissions le maximum possible des bénéfices de la colonie dans la création de nouveaux villages de l'espace qui essaimeront dans le système solaire pour rechercher des matières premières, prospector les ressources naturelles et développer les industries spatiales. Les calculs préliminaires que nous avons effectués montrent que si nous investissons ainsi soixante-quinze pour cent de nos futurs profits, cela accroîtra le produit global brut de la Terre de quelque chose comme cinquante milliards de dollars par an.

— Soixante-quinze pour cent des profits ! s'étrangla al-Hachémi.

— Oui. Nous pourrons accélérer de la sorte la construction de satellites solaires qui alimenteront en énergie les pays de l'hémisphère sud et nous mettrons simultanément de nouvelles communautés sur pied. L'objectif est de faire bénéficier tous les peuples de la Terre des immenses richesses du système solaire.

— Mais le directoire n'acceptera jamais d'immobiliser une part aussi importante de ses capitaux.

— Il le faudra pourtant bien parce que, autrement, Île Un se proclamera nation indépendante et demandera à être reconnue membre de l'organisation du G.M. comme l'ont fait les pionniers de la Lune pour Séléné.

Al-Hachémi fit mine de se lever mais il se rassit, visiblement fort mécontent.

— C'est du chantage !

David sourit.

— Île Un rapportera encore de coquets bénéfices au directoire. Mais la colonie cherche autre chose que le profit. Notre but est de faire en sorte que tous les habitants de la Terre connaissent la même prospérité et la même sécurité que nous.

— Ça, c'est l'idée de Cobb. Les colons n'en savent encore rien.

— Rassurez-vous, cela ne tardera pas. Comment voteront-ils quand la question leur sera posée, à votre avis ?

Al-Hachémi garda le silence.

Ce fut au tour d'*El Libertador* d'intervenir :

— Comme vous l'avez dit, mon jeune ami, il nous faut conclure cette conférence. J'estime que nous avons abouti à des résultats importants bien qu'il reste encore beaucoup à faire.

Bowéto se mit debout et lui tendit la main.

— Je suppose que vous allez être élevé au rang de membre du conseil exécutif.

— N'y a-t-il pas un moyen pour que je disparaisse discrètement ? demanda Villanova à l'Africain en lui secouant la main avec un sourire lugubre. Franchement, la politique n'est pas mon fort.

Bowéto lui sourit en retour.

— Je ne crois pas. Que cela vous plaise ou non, vous êtes maintenant dans la politique jusqu'à la fin de vos jours, colonel. Vous me remplacerez tôt ou tard au fauteuil de président.

*El Libertador* le dévisagea avec atterrement.

— Une pareille idée ne me viendra jamais.

— Je n'en doute pas mais elle viendra à l'esprit de vos amis. Et, en définitive, vous serez bien obligé de faire ce qu'il faudra faire.

Villanova se laissa choir dans son fauteuil et passa la main dans ses cheveux gris.

— Eh bien, formulons au moins le vœu que nous pourrions nous opposer pacifiquement.

— Pacifiquement, répéta Bowéto en hochant la tête.

Le cœur joyeux, David sortit de la petite salle de conférences privée et regagna d'un pas vif le bureau du Dr Cobb dont il avait fait son quartier général en attendant que le vieil homme quitte l'hôpital.

Il évita la salle d'observation, cet œil d'insecte auquel rien n'échappait, où Cobb passait des journées entières. Ce n'était pas le genre de David. Il n'avait qu'un seul désir : finir d'expédier les affaires courantes et se retrouver dehors, loin de la bureaucratie, des rapports et de la politique. Il comprenait les sentiments d'*El Libertador*. *Est-ce que je serai prisonnier de tout cela jusqu'à la fin de mon existence, moi aussi ?* se demandait-il.

Evelyn l'attendait, installée sur l'un des divans bas de la salle d'attente silencieuse, à la moquette moelleuse. Il ne fut pas autrement surpris de la voir.

— Ça y est, dit-il tandis que la porte se refermait derrière lui avec un déclic. La conférence est terminée. En fait, ils ne sont pas tombés d'accord sur grand-chose – sauf pour mettre un terme à la violence.

— C'est déjà un commencement.

— Ce sera peut-être suffisant, fit-il en s'asseyant à côté d'Evelyn. Peut-être...

Evelyn portait une robe moirée couleur d'aigue-marine en soie de fabrication locale qui mettait son teint en valeur. Déjà, les rides qui marquaient son visage après ces mois de tension s'effaçaient. Elle sourit mais sa curiosité professionnelle reprit le dessus :

— Croyez-vous qu'ils publieront un communiqué pour la presse ?

— C'est prévu mais, si vous voulez, je me fais fort de vous obtenir des interviews exclusives de Bowéto et d'*El Libertador* avant leur départ.

— Vous parlez si je veux !

— Vous bénéficierez d'une situation privilégiée, vous savez. Vous êtes la seule journaliste à avoir couvert le coup de force des terroristes.

L'expression d'Evelyn s'assombrit insensiblement.

— J'étais avec le commando. On ne me cherchera pas noise, j'espère ?

— Absolument pas. *El Libertador* a obtenu que le Gouvernement mondial s'engage à décréter une amnistie générale.

— Pour une nouvelle, c'est une nouvelle ! Si je n'étais pas sur la liste noire...

— Sur Île Un, vous n'y êtes pas. Vous n'aurez qu'à dicter votre papier à partir d'ici. Toutes les rédactions de la Terre se jetteront dessus. À vous la gloire !

Elle s'étreignit les mains.

— Mon Dieu ! Mais c'est fantastique, David !

— D'ailleurs, vos comptes rendus sur l'opération du P.R.U. et sur la conférence vous feront n'importe comment rayer de la liste noire. Mais à quoi bon vous inquiéter de cela ? Pourquoi ne resteriez-vous pas sur Île Un ?

— Non, répondit-elle précipitamment. Je ne peux pas.

— Cobb vous a expulsée pour que je me lance à vos trousses, lui expliqua-t-il. Il ne verra pas...

— Mais pendant que vous étiez à mes trousses, vous avez rencontré Shéhérazade.

— C'est vrai, murmura David après un instant d'hésitation.

— Et vous êtes amoureux d'elle.

— J'ai peut-être tort mais... oui, je le suis.

Evelyn ne parvint pas tout à fait à conserver son impassibilité et son expression fit mal à David.

— Île Un est grande. Il n'y a pas de raison pour que vous n'y restiez pas à demeure si...

Elle le coupa :

— Si, pour moi, il y en a une. Je crains que la colonie ne soit pas assez grande pour nous deux, justement.

— Je suis désolé, balbutia-t-il faute de trouver une meilleure formule.

— Pourquoi ? Ce n'est pas votre faute. Personne n'y est pour rien. (Elle se força à sourire gaiement.) D'ailleurs, je crois que je ne me sentirais jamais à mon aise dans un monde à l'envers. J'ai besoin de voir le ciel au-dessus de ma tête et une vraie ligne d'horizon.

David opina en silence.

— Croyez-vous pouvoir vous arranger pour me faire regagner Messine à bord de la navette où embarqueront les délégués ? Ce serait possible ?

— Je verrai ça.

Ils bavardèrent encore un moment mais, au vif soulagement de David, Evelyn ne tarda pas à mettre fin à la conversation en se levant et en se dirigeant vers la porte. Pendant quelques secondes pénibles, il resta les bras ballants. Que faire ? Lui serrer la main ? La prendre dans

ses bras ? Ou éviter tout contact physique ? Elle résolut le problème en se dressant sur la pointe des pieds et en lui piquant un baiser sur les lèvres.

— Au revoir, David.

— Au revoir.

Elle sortit d'un pas assuré, l'œil sec et sans se retourner. David la regarda s'éloigner dans le couloir mais le vrombissement insistant du vidéophone le tira de sa contemplation. Il referma la porte, se laissa tomber sur un divan devant la console et enfonça le bouton RÉPONSE. Un écran mural s'alluma. Le visage grandeur nature du Dr Cobb sur son lit d'hôpital était renfrogné.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fous ? Soixante-quinze pour cent des bénéfiques de la société utilisés pour construire de nouvelles colonies spatiales ?

David se croyait immunisé contre la surprise mais, une fois de plus, le vieux le prenait au dépourvu.

— Comment avez-vous... Cette conférence était censée être confidentielle.

— Rien n'est confidentiel pour moi, mon garçon. Mais explique-moi un peu quelle mouche t'a piqué. Pourquoi leur as-tu dit que c'était une idée à moi ?

— Mais c'est votre projet. Je l'ai simplement chiffré.

— Soixante-quinze pour cent de nos revenus ?

— C'est ce qu'il faut pour réaliser l'opération dans un délai raisonnable.

— Raisonnable ? Mais c'est nous retirer le pain de la bouche ! Attends seulement que Garrison et le reste du directoire aient vent de la chose !

— Quand allez-vous les mettre au courant ?

— Moi ? Mais c'est toi qui les mettras au courant. Tu es le patron, maintenant. Je suis un invalide cloué sur son lit de douleurs, tenaillé par la maladie, commotionné. À toi de parler à Garrison.

David se redressa.

— Eh bien, d'accord. Je lui parlerai.

— Il te hachera en petits morceaux. Soixante-quinze pour cent de ses bénéfiques !

David qui sentait la colère monter en lui laissa sèchement tomber :

— J'ai déjà été haché menu par des gens qui étaient orfèvres en la matière. Je l'appelle tout de suite. On va voir qui mettra l'autre au pas !

— Je ne veux pas rater le spectacle, s'exclama Cobb en souriant aux anges.

Il fallut près d'un quart d'heure à David pour avoir Garrison en ligne. Sa maison était transformée en chantier. Des équipes d'ouvriers s'affairaient à réparer les dégâts causés par les terroristes, on repeignait les murs, on apportait de nouveaux meubles. *La purification du temple profané*, songea David.

Arlène Lee essaya de jouer les états tampons mais Cobb et lui insistèrent : il fallait absolument qu'ils parlent à Garrison en personne.

Celui-ci faisait de la chaise longue sur la terrasse, son corps usé, empaqueté dans un kimono fleuri.

— J'espère pour vous que vous avez une bonne raison pour me déranger, mon jeune ami, maugréa-t-il. C'est en partie à cause de vous que j'ai subi toutes ces avanies et j'ai droit à un repos bien gagné.

David se tortilla sur son divan. Dans la moitié gauche du vaste écran, Garrison le fusillait du regard et, dans la moitié droite, Cobb souriait, la bouche en cœur.

— La conférence politique est terminée, commença-t-il.

— Eh bien, renvoyez ces bouffons d'où ils viennent et bon débarras !

David respira un grand coup et se jeta à l'eau :

— Je leur ai parlé de notre plan, à savoir de consacrer soixante-quinze pour cent des bénéfices d'Île Un à la création de nouvelles colonies spatiales.

Il avait l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Le regard fixé sur l'écran, il s'attendait à voir Garrison exploser.

Mais ce fut sur Cobb que se posèrent les yeux glacés du magnat.

— C'est ça, votre sens de l'humour ? Utiliser ce blanc-bec comme homme de paille pour arriver à vos fins ?

— Quelles fins ?

Pour une fois, Cobb était sincèrement décontenancé.

Garrison eut un rictus qui lui découvrit les dents.

— Je sais parfaitement que vous avez mis à gauche du matériel et des approvisionnements dans l'intention de filer du côté des astéroïdes ou je ne sais quoi pour y fonder d'autres colonies.

— C'est vrai, reconnut Cobb. Il faudra bien en arriver là un jour ou l'autre.

— Et ça me coûtera soixante-quinze pour cent de mes bénéfices ?

La voix de Garrison avait monté d'un ton.

— Seulement si on travaille à la vitesse grand V. Notre jeune ami est très impatient.

— Il faut faire vite, insista David. Il n'y a pas d'autre solution.

Le regard de Garrison était celui, hypnotique, d'un cobra.

— Eh bien, convainquez-moi.

David crut presque l'entendre ajouter : *Sinon, je vous avale tout cru.*

— Je pourrais, si vous voulez, vous montrer toutes sortes d'analyses effectuées par les ordinateurs qui définissent la situation telle qu'elle se présente avec la plus grande clarté.

— Je n'en doute pas.

David leva sa main du clavier.

— Il faut y aller à fond. Nous n'avons pas le temps d'attendre. Si seuls les résidents d'Île Un entraient en ligne de compte, on pourrait, certes, se permettre de temporiser. Mais nous ne sommes pas les seuls. Nous ne sommes pas et nous n'avons jamais été coupés du reste du monde. Ce qui s'est passé ici ces dernières semaines en est la preuve.

Garrison exhala une sorte de borborygme à mi-chemin entre le grognement et le soupir, et David tapa sur le clou :

— Vous ne voyez donc pas ? Il y a presque huit milliards de gens sur la Terre. Et nous sommes solidaires d'eux. Nous ne pouvons pas nous enfermer dans notre splendide isolement alors qu'ils vont droit à la catastrophe planétaire. Ils nous entraîneront dans leur chute. Ils nous anéantiront en s'anéantissant.

— Dans ce cas, il vaudrait peut-être mieux qu'on aille sur Mars ou quelque part où...

— Non, ce n'est pas la solution, tout au contraire. Il faut que vous vous mettiez dans la tête que l'espace est riche en ressources – en énergie, en métaux, en minéraux. Tout ce dont la Terre a si désespérément besoin, nous pouvons le puiser dans l'espace. Les Terriens ne réussiront jamais à faire tourner rond leur société si nous ne leur apportons pas un sang nouveau. Et ces richesses, elles sont là, dans l'espace. Toutes les richesses du système solaire à portée de la main !

— Et on leur en ferait cadeau ?

— Il faut renflouer la Terre, et le plus vite possible. Autrement, quels que soient les accords politiques qui seront signés, ce sera à nouveau la guerre pour la nourriture et les ressources naturelles dans quelques années.

— N’importe comment, ils s’entre-tueront, intervint Cobb. Nous ne pouvons pas l’empêcher. Tout ce qui est en notre pouvoir, c’est de mettre en place une issue de secours, multiplier les colonies humaines dans l’espace afin que, même si la Terre se suicide, la race humaine puisse survivre.

— Non, cela ne suffit pas, répliqua David. Nous avons les moyens d’aider les Terriens à éviter le génocide. Si nous leur tournions le dos, nous ne serions pas des humains.

— Et ça me coûtera soixante-quinze pour cent de mes bénéfices, bougonna Garrison.

— À quoi vous servent-ils ? rétorqua le jeune homme. Vous avez tout ce que vous désirez. Ête Un est un succès. Elle se suffit à elle-même. Après, que voulez-vous faire de vos gains ? Les placer dans des firmes terriennes ? La catastrophe, quand elle arrivera, les engloutira. Les investir dans l’armement, financer des mouvements révolutionnaires, essayer de renverser le Gouvernement mondial ? Vous savez maintenant à quoi cela mène : à ce que des barbares mettent votre demeure à sac.

Garrison grimaça.

— Vous avez l’art de retourner le couteau dans la plaie, on dirait, mon garçon.

— Investissez dans les nouvelles colonies spatiales, poursuivit David sans relever le propos. C’est là la clé de l’expansion. Je ne peux pas garantir que nous empêcherons le désastre en nous lançant dans cette voie mais je suis sûr d’une chose : il aura lieu si nous ne le faisons pas.

— Utiliser nos bénéfices pour développer nos opérations dans l’espace, fit rêveusement Garrison. Ça ne paraît pas tellement farfelu quand vous exposez les choses de cette façon.

— Peu importe la manière de les exposer. Il est impératif que nous...

— Holà ! Pas si vite. Il faut que je réfléchisse. D’autant que j’ai l’intention d’investir un sérieux paquet dans la recherche biologique. Vous savez, les gars qui potassent la question de la longévité et du rajeunissement...

David referma la bouche.

Garrison se tourna vers le Dr Cobb.

— Combien de temps allez-vous encore tirer votre flemme dans ce lit ? lui demanda-t-il sur un ton hargneux.

— Ils veulent me garder encore quelques jours, paraît-il.

— Bon. (Garrison se gratta longuement le menton.) Le conseil d’administration se réunit mercredi. Vous y assisterez tous les deux. Vous... (Il braqua son regard sur David :) Vous apporterez ces analyses informatiques auxquelles vous avez fait allusion. Je veux des faits et chiffres, pas de discours oiseux.

— Vous les aurez, comptez sur moi.

— Il y a intérêt.

Et Garrison coupa la communication.

Le visage de Cobb était à nouveau seul à occuper l’écran.

— Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ? s’enquit David comme le vieil homme gloussait de rire.

— Il n’y a rien de drôle. Je suis heureux, c’est tout. Content de voir que tu as finalement mis tous les éléments en place. Tu as la trempe d’un chef, mon petit. Tu as tout calculé et tu sais où tu veux aller. Je ne suis d’ailleurs pas d’accord avec toi. Tu n’arriveras pas à éviter la catastrophe, tu sais.

— On peut toujours essayer.

Cobb hochait tristement la tête.

— Ces imbéciles ont pillé la Terre et ils ont tellement lapiné que plus rien sur la verte planète du Bon Dieu ne peut désormais les sauver.

David ne put retenir un sourire.

— Nous ne sommes pas sur la verte planète du Bon Dieu. Je dis, moi, que nous pouvons les empêcher de se suicider.

— Je ne crois pas que tu pallieras le désastre, fit pensivement Cobb. Tu le retarderas peut-être mais tu n'arrêteras pas l'inévitable.

— Eh bien soit pour le sursis, répliqua David en haussant les épaules. Si nous retardons l'échéance assez longtemps, qui sait si le péril ne disparaîtra pas ?

Cobb retrouva le sourire.

— Ah ! l'optimisme de la jeunesse ! En tout cas, tu t'es attelé à une rude besogne. Tous mes vœux t'accompagnent.

— Oh ! Attendez ! Je ne suis pas seul dans le coup.

— Non, mais c'est toi le patron. C'est ton job. À présent, tu es le chef. J'ai achevé mon travail. À toi de me succéder.

— Mais je n'en ai aucune envie.

— Ce n'est pas facile, je sais. Moi non plus, je ne voulais pas. Seulement, il y a un boulot à faire et il faut bien s'y mettre. Tu ne laisseras jamais quelqu'un d'autre s'y mettre à ta place parce que tu sais comment le faire. Tu es capable de le mener à bien. Et tu le mèneras à bien.

David comprenait que le vieil homme disait vrai. Il n'y avait pas moyen d'échapper à l'engrenage et de retourner à sa vie d'avant. Et pourtant, il n'avait pas l'impression d'un piège qui se refermait sur lui. Non, il se sentait au contraire dynamique et heureux.

Cobb souriait toujours.

— Tu as déjà commencé à donner des ordres à Garrison. Tu as réussi à faire en sorte que le Gouvernement mondial et *El Libertador* t'écoutent. Quel effet cela fait-il d'imposer sa loi ?

— Je... (David s'adossa plus confortablement :) Il y a deux choses que j'aimerais faire.

— Lesquelles ?

— Eh bien, pour commencer, tout au moins... Je connais un petit village indien dans les Andes péruviennes. Je ne veux pas que les promoteurs s'emparent de ces terres pour y construire des villes nouvelles. Je voudrais qu'on laisse ces gens tranquilles.

Cobb secoua le menton.

— Ce ne sera pas facile, facile, tu sais.

— Ou alors, peut-être... peut-être que nous pourrions leur construire une colonie spatiale, leur donner un monde qui serait bien à eux où personne ne viendrait jamais les embêter.

— Je voudrais voir la tête que fera Garrison quand tu lui sortiras ça !

— Et puis, il y a Leo. Quand il sera remis sur pied et qu'il sortira de l'hôpital, je voudrais qu'il retourne à New York pour voir s'il pourra tirer des leçons de la situation qui règne dans les villes.

— Tu penses le renvoyer à New York ?

— Pourquoi pas ? Il connaît les problèmes urbains. Peut-être qu'il leur découvrira des solutions.

— Autant expédier Attila dans un couvent ! Leo a trop de sang sur les mains.

David repoussa l'argument d'un haussement d'épaules.

— Citez-moi le nom d'un dirigeant politique, d'un homme qui a conquis le pouvoir sans se salir les mains. George Washington ? Yasser Arafat ? *El Libertador* ?

— Après ce qu'il a fait, il est *persona non grata* aux États-Unis.

— Pas pour le peuple. Les leaders blancs eux-mêmes l'accepteront parce qu'il pourra parler au nom de l'ensemble de la majorité non blanche, là-bas.

Cobb se contenta de dodeliner du chef.

— Je voudrais vous poser une question personnelle, dit alors David sur une soudaine impulsion. Vous me répondrez ?

Le vieil homme eut l'air surpris.

— Si je peux...

Le cœur de David cognait très fort dans sa poitrine.

— Êtes-vous... êtes-vous mon véritable père ?

Le froncement de sourcils étonné de Cobb s'effaça.

— Ton père génétique ? Non, mon garçon, ce n'est pas moi. (Jamais David n'avait vu pareille douceur dans les yeux de Cobb.) D'ailleurs, je ne sais pas qui c'était. Mais je regrette que ce ne soit pas moi parce que je suis très fier de toi. Je ne le serais pas plus si tu étais la chair de ma chair et le sang de mon sang, je ne t'aimerais pas davantage.

David se rendit soudain compte qu'il s'était levé. Maintenant il était debout devant l'écran géant.

— Merci de m'avoir dit cela, murmura-t-il. Je vous ai toujours aimé comme un père.

Cobb toussota pour dissimuler son embarras et le jeune homme caressa du bout des doigts le verre froid de l'écran.

— Il faut que vous vous reposiez, à présent.

— Oui. J'ai un conseil d'administration mercredi.

L'écran s'éteignit. David était seul. Il resta longtemps dans le bureau silencieux, coupé de tout et de tous, à méditer et à s'interroger.

Soudain, son regard se posa sur la pendule-calendrier encastrée dans le mur et il se lança dans une frénésie d'activité. Partagé entre l'exaltation et l'appréhension, il se rua hors du bâtiment administratif, sauta sur une électrobécane rangée dans le parking et, poussant l'accélérateur à fond, s'engagea sur le chemin conduisant au village.

Il ne s'arrêta qu'une seule fois pour entrer en coup de vent dans une minuscule échoppe à l'orée de la bourgade et repartit en direction de l'ensemble résidentiel où logeait Bahjat.

L'appartement n'avait rien de somptueux mais il était tout à fait confortable selon les normes d'Île Un. Situé au dernier étage, il avait une vue superbe sur toute la colonie. Les pièces étaient vastes, les meubles venaient du palais du cheik al-Hachémi qui avait amené tout ce qu'il fallait pour s'installer dans le cylindre B.

Bahjat ouvrit elle-même. Les seuls domestiques d'Île Un étaient des esclaves électroniques.

— Je pensais bien que c'était vous, dit-elle en faisant entrer David dans le séjour.

Un tapis d'angora blanc recouvrait le sol et de gracieux palmiers en pot montaient jusqu'au plafond.

— Je suis venu vous apporter un cadeau.

David sortit de sa poche un objet et le tendit à la jeune fille qui le prit avec un sourire. Ce n'était pas emballé.

— Un nécessaire à maquillage !

— Je sais bien que vous avez récupéré vos affaires, balbutia David d'une voix chevrotante, mais je me suis rappelé... cette nuit-là, à New York... alors...

Le sourire de Bahjat s'élargit.

— C'est un présent symbolique ? Merci, David. J'y attache le plus grand prix.

Elle lui fit signe d'avancer.

— La conférence a pris fin.

David ne savait pas comment commencer.

— Et alors ?

Bahjat n'exteriorisait rien, ni crainte ni espoir. Elle n'était que beauté et séduction.

— Ils sont convenus de décréter une amnistie générale qui prend effet immédiatement. Il n'y aura pas de représailles, il n'y aura plus de combats. Le F.R.P. pourra utiliser des moyens pacifiques pour faire triompher sa cause.

Bahjat se dirigea à pas lents vers le divan qu'encadraient les fenêtres et s'assit. Elle paraissait lasse et déprimée.

— Il y aura toujours des fous à l'image de Hamoud qui ne savent que détruire.

— Eh bien, ils seront écrasés comme des insectes nuisibles. Le Gouvernement mondial, les troupes révolutionnaires *d'EI Libertador et* même les multinationales, tout le monde est d'accord : personne ne recourra plus à la violence.

— Pour combien de temps ?

David sourit :

— Pour assez longtemps si la chance est avec nous et si nous ne ménageons pas nos efforts.

Elle le regarda avec étonnement en plissant le front.

— Quels efforts ?

David prit place à côté de la jeune fille et se mit en devoir de lui exposer ses projets : peupler le système solaire d'établissements humains, lancer dans l'espace des colonies artificielles qui expédieraient à la Terre les matières premières et les richesses naturelles grâce auxquelles la race des hommes connaîtrait une prospérité jamais égalée.

Bahjat l'écoutait, manifestement approbative. Un pâle sourire se forma sur ses lèvres.

— C'est un bon plan et un but louable. Vous vous préparez un avenir exaltant.

— Pour vous aussi.

— Je n'ai pas d'avenir, fit-elle en secouant la tête. Je suis une criminelle.

— Vous m'avez sauvé la vie.

— J'ai contribué au massacre de milliers de gens. Et j'ai assassiné Hamoud de sang-froid... et avec joie. J'ai eu plaisir à le tuer.

Une flamme de colère brillait dans les yeux de Bahjat. Pas seulement de colère. De douleur aussi.

— Shéhérazade a tué un tueur du F.R.P. Mais Shéhérazade n'existe plus. Elle a accompli sa tâche. En revanche, la princesse Bahjat al-Hachémi est bien vivante. C'est une résidente permanente d'Île Un où elle habite désormais avec son père.

— Je ne veux pas vivre avec lui !

— Vous pouvez vivre à quelques kilomètres l'un de l'autre sans jamais vous voir. Peut-être que, le temps aidant, vos sentiments changeront.

— Jamais !

— Jamais... c'est très long.

Elle riva son regard au sien.

— Vous ne comprenez donc pas, David ! Je ne peux pas vous aimer. Il s'est passé trop de choses entre nous. Je ne pourrai jamais vous aimer !

— Jamais ?

Elle se détourna.

— Alors, je suis prisonnière d'Île Un ? C'est cela ?

— Vous êtes ma prisonnière comme j'ai été votre prisonnier. Chacun son tour.

— Vous parlez sérieusement ?

— Très sérieusement. Je vous aime et je vous veux auprès de moi. Il n'y a plus rien pour vous sur la Terre excepté de mauvais souvenirs. Restez avec moi, Bahjat. (Il lui prit la main.) Restez avec moi.

— Mais, David, comment pouvez-vous m’aimer ?

— Ce n’est pas très difficile.

— Après tout ce par quoi nous sommes passés...

— Surtout après, justement.

Malgré elle, elle sourit.

— Mais est-ce que vous vous rendez compte que je ne serai jamais capable d’oublier ce qui est arrivé ? Jamais je ne me pardonnerai...

— Il n’y a rien à pardonner. Le passé est le passé. C’est fini. Tournez-vous vers le futur et aidez-moi à bâtir des mondes neufs.

Elle fit face à la fenêtre inondée de lumière derrière laquelle la terre verdoyante s’incurvait de façon délirante.

— Mais ce n’est pas un monde réel. Il est trop étriqué, trop limité...

David jeta un coup d’œil à sa montre et désigna du doigt l’une des longues baies oblongues qui punctuaient le cylindre.

— Regardez, Bahjat.

Tout d’abord, la lumière pâlit si lentement qu’il était difficile de savoir si ce n’était pas une illusion. Mais la clarté s’estompait de plus en plus et bientôt, ils virent à travers les vitres polarisées un disque noir mordre sur le soleil et l’engloutir.

— C’est une éclipse, expliqua David. La Lune passe devant le Soleil. Ce phénomène se produit très fréquemment ici, plus souvent que sur la Terre.

Quand l’ombre de la Lune invisible recouvrit presque exactement le Soleil, Bahjat poussa une exclamation étouffée.

Un éblouissant anneau de diamants à l’éclat aveuglant qui scintillaient et dansaient dans le ciel entourait les deux corps célestes dans leur accouplement. Et la couronne solaire apparut à leurs yeux, baignant les cieux de sa lueur rose et nacré.

David serra Bahjat contre lui.

— C’est peut-être un tout petit monde, Bahjat, mais nous allons en édifier d’autres. Nous essaierons dans l’espace et nous irons jusqu’aux étoiles. C’est possible. Je peux réaliser ce rêve. Mais je voudrais que vous soyez à mes côtés. J’ai besoin de vous. Besoin de votre force et de votre amour. En tournant le dos à la Terre, nous pourrions faire plus pour elle que personne n’a jamais fait. Ensemble, nous le pouvons. Et nous y parviendrons.

Elle se retourna sans chercher à se dégager de l’étreinte de David et le regarda en face. Et le jeune homme sentit que son cœur battait aussi tumultueusement que le sien.

Le soleil réapparut progressivement et la clarté du jour inonda à nouveau Île Un.

# ÉPILOGUE

Extrait du journal de William Palmquist.

Nous avons fêté le troisième anniversaire de Neal. Ruth attend notre fille pour la fin du mois prochain. Les rapports sur le premier cycle de moissons *d'Explorer Able* sont arrivés aujourd'hui. Tout se passe conformément aux prévisions. Autrement dit, on va pouvoir emménager à bord avant la fin de l'année.

David Adams est venu en personne nous féliciter d'avoir peaufiné tous les systèmes *d'Explorer Able*, y compris les fermes. J'ai eu l'occasion de lui parler en tête-à-tête et j'en ai profité pour lui demander si mes parents ne pourraient pas venir nous remplacer sur Île Un. Il m'a répondu qu'il était un peu inhabituel de faire venir des gens à la retraite pour remplacer des fermiers et des techniciens actifs mais qu'il verrait ce qu'il pourra faire. Il était quand même difficile de trop insister.

Neal veut, bien entendu, devenir mineur d'astéroïdes et non un vulgaire fermier comme son papa. Je n'ai rien contre. Il verra des quantités d'astéroïdes quand on sera à bord *d'Explorer Able*. Et il aura dix ans lorsque nous repartirons à destination d'Île Un. Si jamais nous y retournons.

C'est vaste, l'univers, et il y a largement de la place pour tout le monde.

---

[1] Réseau d'évasion des esclaves fugitifs avant la guerre de Sécession. (N D T)